



DÉPARTEMENT DE PSYCHOLOGIE

TRAVAIL D'ÉTUDE ET DE RECHERCHE de M1

Psychologie Clinique, Psychopathologie et Santé Mentale

**Modalités de traitement du pulsionnel chez
l'adolescent psychotique :
un exemple en situation groupale**

Présenté par : Xavier Besnard

N° étudiant : 21908995

Sous la direction de : Marie Dessons

Année universitaire 2020/2021

Mes remerciements à :

Marie Dessons, pour ses apports décisifs et sa disponibilité,

Yusra Benamour, pour son précieux regard clinique et la richesse de nos échanges,

Myriam, relectrice infatigable et bienveillante,

Rachid, l'âme et le cœur de ce mémoire, qui nous rappelle au fil des pages,
la démesure des combats qui font rage derrière le voile de nos vies psychiques.

Table des matières

Introduction.....	1
I. Partie théorique.....	2
1. Les enjeux développementaux de l'adolescence.....	2
2. Les impasses de l'adolescence : puberté et psychose(s).....	4
• <i>Les psychoses pubertaires.....</i>	4
• <i>Organisations psychotiques et potentialité psychotique.....</i>	6
3. Les mouvements transversaux à l'œuvre.....	7
• <i>Échec du processus de subjectivation.....</i>	7
• <i>Le concept de passivation.....</i>	8
4. Identification projective et externalisation de l'appareil à penser.....	10
• <i>L'identification projective normale et pathologique.....</i>	10
• <i>Externalisation de l'appareil à penser et utilisation de l'objet dans le cadre de la prévalence des modalités psychotiques.....</i>	12
5. Utilisation de l'objet groupal.....	14
• <i>Généralités.....</i>	14
• <i>Rôle du préconscient dans les processus associatifs.....</i>	15
• <i>Travail de pare-excitation interne et externe en situation groupale.....</i>	16
• <i>Chaînes associatives groupales et leur fonction symbolisante.....</i>	17
II. Problématique et hypothèses de recherche.....	18
III. Partie clinique.....	19
1. Présentation du cas clinique.....	19
2. Synthèse thématique de l'analyse.....	22
• <i>Le fantasme de passivité à l'épreuve du vécu de passivation chez Rachid.....</i>	22
• <i>La double valence pulsionnelle de Rachid : le double statut libidinal et destructeur du boudin fécal.....</i>	25

• <i>L'identification projective pathologique chez Rachid comme tentative de redémarrage de la fonction de représentation.....</i>	29
• <i>L'implication des agonies primitives dans le déclenchement des agir violents de Rachid.....</i>	31
• <i>La chaîne associative groupale à l'épreuve du chaos projectif de Rachid.....</i>	35
IV. Discussion	39
Conclusion.....	44
Bibliographie.....	47
ANNEXES.....	50
Méthodologie.....	51
• <i>Terrain de la recherche.....</i>	51
• <i>La population / Présentation du cas clinique.....</i>	51
• <i>Déroulement de la recherche.....</i>	52
• <i>Outils de la recherche.....</i>	52
Matériel clinique et analyses.....	54
• <i>Verbatim Séance 1 et analyse (en présence de Rachid).....</i>	54
• <i>Verbatim Séance 2 et analyse (en présence de Rachid).....</i>	63
• <i>Verbatim Séance 3 et analyse (en présence de Rachid).....</i>	80
• <i>Verbatim Séance 4 et analyse (en présence de Rachid).....</i>	101
• <i>Verbatim Séance 5 (sans Rachid).....</i>	124
• <i>Verbatim Séance 6 (sans Rachid).....</i>	132
• <i>Verbatim Séance 7 (sans Rachid).....</i>	140
• <i>Analyse groupée des séances 5, 6, 7.....</i>	146

INTRODUCTION

"L'adolescent, c'est l'être bouleversé par excellence" nous souffle l'écrivain Marc Doré. Bouleversé en effet, par l'irruption de l'instinct génital, "une révolution des corps et des sensations, pris dans de nouveaux stimuli intenses et inédits" (MONNIELLO, 2015, 886), tout en étant encore ballotté par les tempêtes originelles infantiles. La métamorphose pubertaire projette l'adolescent sur la route de son devenir subjectif autant qu'elle ravive les monstres originaires toujours à l'œuvre dans la psyché. C'est le temps des tiraillements, si ce n'est celui des écartèlements, entre les relations premières aliénantes et les promesses d'une ouverture au monde. Sur la *scène pubertaire* chère à P. GUTTON, se joue ainsi cette pièce si singulière où se croisent les courants de l'originaire et ceux du sexuel. Ses enjeux développementaux nous plongent dans le processus de séparation des objets parentaux, et la capacité à s'inscrire en tant que présence subjective dans le monde.

Qu'en est-il alors du sujet dont les figures originaires jettent une ombre si grande sur le processus adolescent que la promesse du devenir dont il est tissé, semble comme annihilée ? Quel destin, pour un appareil psychique englué dans des problématiques identitaires, lorsqu'il est embrasé par un instinct génital pubertaire qui advient inévitablement ? Ainsi, dans cette étude, c'est aux mouvements psychotiques infantiles qui rencontrent l'adolescence, que nous allons nous intéresser, et plus spécifiquement en observant les dynamiques pulsionnelles mises en jeu. En effet, étudier la façon dont l'instinct génital adolescent traverse une organisation psychotique revient à observer les modalités de traitement du pulsionnel à l'œuvre sur une scène pubertaire dominée par le retour de l'originaire. Les excitations pulsionnelles libidinales y rencontrent bruyamment les éprouvés précoces catastrophiques au sein d'un appareil psychique dont la capacité de liaison, à savoir la capacité de traitement du pulsionnel, est dépassée si ce n'est peu opérante. Mais questionner l'impact du mouvement psychotique sur le pubertaire revient aussi à s'interroger sur les capacités du pubertaire, à savoir l'éveil de l'instinct génital, à transformer ou réaménager en retour une organisation psychique portée par des mouvements psychotiques, et notamment en créant l'élan nécessaire pour une remise en route du travail psychique de métabolisation. A travers ce travail de recherche, c'est bien à un voyage au cœur d'un être bouleversé et divisé, que nous convions le lecteur ; un voyage que nous aurions tout aussi bien pu appeler *chronique de l'orage pubertaire d'une organisation psychotique*, par analogie aux mouvements de condensations et

de décharges pulsionnelles violentes dont il est le siège d'une part, et aux opportunités de reprise de croissance psychique qui pourraient s'y manifester d'autre part. Nous proposerons ainsi notre partie théorique en cinq temps :

1. Il s'agira dans une première partie de poser les enjeux de la période adolescente, véritable révolution développementale recouvrant la puberté sur le plan physique et sa contrepartie "pubertaire" sur le plan psychique.
2. Dans une seconde partie, nous aborderons les impasses de la traversée pubertaire. Mais nous le ferons sous l'angle de la nosographie des "psychoses adolescentes" qu'il s'agira de clarifier tant elles recouvrent des réalités psychiques différentes ainsi qu'une étiologie plurielle : des psychoses pubertaires limites, sur le versant de la neutralisation du pulsionnel, aux organisations psychotiques infantiles qu'elles soient potentielles ou manifestes, sur le versant de la prévalence des processus primaires – des manifestations d'allure psychotique, éclairées par la clinique du négatif d'André GREEN, à la forclusion en tant que trou dans la texture du symbolique.
3. Dans une troisième partie, devant la pluralité des registres psychotiques adolescents, nous faisons le choix d'éclairer deux mouvements transversaux à l'œuvre : la mise en échec du processus de subjectivation et le concept de passivation.
4. Dans une quatrième partie, nous aborderons l'externalisation de l'appareil à penser dans le fonctionnement psychotique à partir du concept Kleinien d'identification projective...
5. ... Afin d'éclairer, dans une cinquième partie, l'utilisation de l'objet groupal et sa fonction de moi-auxiliaire, chez l'adolescent traversé par des mouvements psychotiques.

I. PARTIE THÉORIQUE

1. Les enjeux développementaux de l'adolescence

L'adolescence est d'abord cette période qui confronte l'encore-enfant aux transformations radicales de sa réalité corporelle. Un corps qui est "source de la pulsion originaire et des pulsions sexuelles" et "fondement du transitionnel; en particulier lorsqu'il change si

violemment lors de la métamorphose pubertaire" (GUTTON, 2020, 399).

Ainsi, c'est bien l'accroissement brutal du pulsionnel qui est au centre du pubertaire, (GUTTON, 2013, 8), tant "les mouvements du corps, les sensations, les affects sont engagés dans les nouveaux stimuli intenses et inédits de la puberté" (GUTTON, 2020, 400). Sur le plan quantitatif, cette poussée pulsionnelle représente un certain quantum d'énergie dont S. FREUD, dès 1915, nous rappelle qu'il est "une mesure de l'exigence de travail qui est imposé au psychisme en conséquence de sa liaison au corporel" (S. FREUD, 1915, 18). Soumis à des contraintes majeures, l'appareil psychique de l'adolescent sera ainsi sommé d'élaborer de nouveaux aménagements.

Pour Pierre GUTTON, l'enjeu du pubertaire est bien cette capacité "d'endiguer la décharge de l'éprouvé pubertaire, en tissant des représentations de plus en plus élaborées assurant des contre-investissements de l'archaïque génital et le délai dans la satisfaction. Elle provoque de la pensée, des théories, et des fantasmes qui en décalent, déplacent les condensations électives" (GUTTON, 2013, 66). Il l'appellera "scène pubertaire", laquelle marque, dans son évolution heureuse, "la réussite de la représentativité de l'éprouvé originaire interprété, préformé à jamais par les images parentales infantiles" (GUTTON, 2013, 58).

En écho aux théories sexuelles infantiles, qui déjà tentaient un premier déchiffrement de "l'éprouvé du sensorium sexuel" (GUTTON, 2013, 67), l'adolescent ordinaire y développe des théories pubertaires, ce que l'auteur appelle "le savoir génital adolescent" ou encore "nouvelle élaboration causale" (2013, 67) : un savoir autonome et personnel. Considérons finalement avec l'auteur, que le processus adolescent, lorsqu'il n'est pas empêché, parvient à propulser d'une part l'enfant vers sa propre vérité "déclinant une relation de cause à effet entre le JE et le désir inconscient telle qu'elle est interprétée par le sujet lui-même", tout en lui permettant d'autre part un arrimage à la réalité du monde, à savoir une causalité partageable, qui "utilise des points de certitudes où les autres se garantissent mutuellement, s'informent de leurs perceptions sensorielles, étayant les théories élaborées par chacun" (GUTTON, 2013, 67-68). L'encre-enfant est donc doublement contraint par un travail personnel de traduction et d'interprétation de ses désirs inconscients et la nécessaire adaptation au *socius*, non moins coûteuse.

Pour R. CAHN, le processus de subjectivation adolescent en tant que "processus de différenciation permettant, à partir de l'exigence interne d'une pensée propre, l'appropriation

du corps sexué, l'utilisation, dans le meilleur des cas, des capacités créatives du sujet dans une démarche (...) de désaliénation du pouvoir de l'autre ou de sa jouissance" (CAHN, 2004, 757), est bien le point d'achoppement et l'enjeu majeur de la crise pubertaire. Un double processus de désaliénation qui engage la dimension subjectale d'une part, laquelle renvoie "aux inscriptions motrices et poly-sensorielles du temps des origines, réveillées par la métamorphose du corps et les nouveaux vécus sensoriels génitaux" (MONNIELLO, 2015, 896), qui fait retour. Il s'agit ici des premières assises narcissiques du sujet, de "l'originaire en tant que structure, qui porte l'adolescence, l'identification fondatrice" (GUTTON, 2020, 396) ; et d'autre part, "le niveau primo-secondaire où la névrose infantile est mise en crise par l'instinct génital et la biologisation du sexuel" (GUTTON, 2020, 396), dont les mécanismes de symbolisation et de refoulement constitueront les opérateurs centraux. Autrement dit, il y a bien ici rencontre entre la succession de l'après-coup des origines de l'être et le second temps de la sexualité humaine (MONNIELLO, 2015, 887).

Ce distinguo nous renvoie in extenso à la coexistence, voire l'intrication, de la conflictualité objectale et de la problématique narcissique, repérable dans nombre de pathologies adolescentes. Ainsi, l'excitation à l'égard de l'objet peut être "vécue de façon si intolérable ou dangereuse qu'angoisses de castration ou de séparation viennent frôler ou se confondre avec l'angoisse de néantisation" (CAHN, 2004, 756). Ici, R. CAHN nous invite à la prudence en remarquant que si la problématique narcissique apparaît comme pathologique, il arrive souvent "qu'elle ne constitue que la moins mauvaise modalité qu'a trouvée le sujet de sa relation libidinale aux objets" (CAHN, 2004, 755).

2. Les impasses de l'adolescence : puberté et psychose(s)

■ Les psychoses pubertaires

Si le pubertaire, "par la discontinuité qu'il inflige, impose à l'encore-enfant d'effectuer un travail du négatif, de jugement et de positionnement vis-à-vis de son histoire pour la réinterpréter à la lumière du primat du génital et des exigences de différenciation" (HAIDAR, 2020, 163), les impasses du pubertaire nous renvoient à ce que GUTTON appelle les "psychoses pubertaires" qui sont à distinguer des psychoses infantiles. Dans l'adolescence, P. GUTTON identifie ainsi plusieurs logiques de traitement des pulsions sexuelles : d'une part, dans le meilleur des cas, "le refoulement des représentations afférentes à l'œdipe génital

assuré par le Surmoi pubertaire et dont la tactique donne naissance à des satisfactions substitutives et des compromis" et d'autre part, le "désinvestissement (ou désexualisation) de ces mêmes représentations qui font partie du travail du négatif plus élaboré, progrès de l'adolescence" (GUTTON, 2013, 213). Ainsi, "dans son versant structurant, le travail du négatif permet la *négation* du pubertaire, sa mise à distance et le déploiement des mécanismes de refoulement et de symbolisation. A contrario, l'autre cas de figure, celui de la *négativité* dont les mécanismes prévalents sont le clivage, le déni et l'expulsion radicale au dehors, qu'A. GREEN nomme excorporation, au sein d'un travail de sape décuplé à proportion même de l'implication subjective qu'il requière" (HAIDAR, 2020, 160).

Attention toutefois de garder à l'esprit qu'une désexualisation défensive des représentations œdipiennes peut intensifier la sexualité manifeste, l'excitation jouant ici comme procédé auto-calmant. Ainsi, pour F. RICHARD, "on observe aujourd'hui chez de nombreux adolescents un recours à des procédés d'une excitation paradoxalement désexualisante, (...) des agissements sexuels où le sujet ne s'implique pas vraiment. Le sujet évite d'avoir à se confronter au conflit œdipien, en le fuyant dans l'économie étrange des *procédés auto-calmants* par saturation de l'excitation". Un paradoxe puisque nous parlons bien ici d'un appareil psychique qui, par ses seules capacités d'intégration et d'élaboration préconscientes, n'est plus capable de répondre à l'excès d'excitation externe et interne. Ainsi, "tout se passe comme si les grandes quantités de libido que le sujet doit travailler à introjecter, fuyaient en tous sens. Le recours à une excitation délibérément recherchée peut alors représenter un contrôle minimal, au prix d'une incapacité à trouver la satisfaction" (RICHARD, 2012, 33).

Si dans la psychose pubertaire au sens où l'entend P. GUTTON, "l'enfant (...) fait des efforts conservateurs pour empêcher l'investissement des représentations parentales incestueuses, afin de maintenir la réalité infantile", s'il "développe une résistance au pubertaire susceptible d'aller jusqu'à sa neutralisation" (GUTTON, 2013, 213), notons bien qu'il s'agit d'un procédé défensif, une stratégie de récusation des pulsions, qui ne résulte pas de processus primaires provenant d'une psychose infantile, mais "d'une tentative (échouée) lors de l'adolescence, de supporter l'accroissement d'excitation" (RICHARD, 2012, 33). En effet, lorsque S. FREUD (1911) décrit le processus ordinaire de développement conduisant le moi à effectuer "sa transformation de moi-plaisir en moi-réalité", il rappelle que la suspension de la décharge motrice (de l'action), qui devient nécessaire, est "assurée par le processus de pensée". D'un point de vue économique, il souligne par là-même que l'accumulation massive de la tension,

consécutives d'une part aux contraintes d'ajournement des excitations, et nous ajoutons, à la poussée pulsionnelle pubertaire, n'est supportable que par la montée en puissance de la fonction de représentation, en tant que voie substitutive de satisfaction pulsionnelle : "on renonce à un plaisir instantané, incertain dans ses suites, mais seulement pour gagner par cette nouvelle voie un plaisir retardé mais plus assuré lui-même à partir de la fonction de représentation" (S. FREUD, 1911). Sans appareil à penser, à savoir sans activité de représentation, la contrainte pulsionnelle a donc toutes les chances de devenir intolérable, voire menaçante, signant l'entrée en scène des processus psychiques négatifs.

■ Organisations psychotiques et potentialité psychotique.

A l'instar de P. GUTTON, soulignons que "ces positions psychotiques pubertaires tout à fait singulières, conçues sous la bannière du maintien de la réalité infantile, se distinguent des pathologies hallucinatoires" (2013, 215), qui relèvent quant à elles d'une prévalence des processus primaires, d'une économie psychique et d'une étiologie toute différente.

Ainsi, pour l'auteur, le concept de *dysharmonie* que Pierre MÂLE reprend sous le terme d'état limite, celui de *breakdown* (rupture de développement, impasse des identifications) des Laufer ou celui de psychose pubertaire, recouvrent les mêmes processus psychiques *négatifs* à l'œuvre. En somme, un fonctionnement psychotique advenant à l'occasion de la puberté mais qui, selon lui, n'a "rien à voir dans leur survenue (13-16 ans), leur sémiologie, leur organisation, leur pronostic, avec la schizophrénie." (GUTTON, 2010, 190-191).

Du point de vue topique freudien, la psychose infantile se joue dans un "*moi* (qui) se met au service du *ça* en se retirant d'un fragment de la réalité" (S. FREUD, 1924), se distinguant par là, des organisations dites *limites*. Au premier plan d'une telle organisation psychotique, l'effort psychique a donc franchement basculé dans le sens de la création d'une néo-réalité totale ou partielle, de type délirante ou hallucinatoire, câblée dans une grande mesure sur la polarité pulsionnelle de l'appareil psychique et à laquelle elle se soumet. Nul doute alors que le brasier pulsionnel pubertaire a toutes les chances d'impacter grandement, voire de balayer le *Moi* et ses défenses.

Dans ce registre, P. AULANIER distingue la psychose susceptible de se manifester à l'adolescence et la potentialité psychotique d'où elle s'origine. Potentialité qui relève "non d'une possibilité latente qui serait commune à tout sujet, mais bien d'une organisation de la psyché qui peut ne pas donner lieu à des symptômes manifestes mais qui montre (...) la

présence d'une pensée délirante primaire enkystée et non pas refoulée." Notons ici qu'André Green postule, à l'inverse, le caractère "*psychotic-like*" de l'adolescence, en général, et considère que la potentialité psychotique existe même à l'état normal, sous la forme "d'une propension à la désorganisation" (GREEN, 1989, 235).

Pour P. AULAGNIER, le passage du potentiel à la décompensation psychotique survient lorsque ce kyste fait éclater sa membrane pour déverser son contenu dans l'espace psychique (2003, 223). L'auteure introduit ainsi le concept de "pensée délirante primaire", en tant que "l'interprétation que se donne le JE de ce qui est cause des origines" (2003, 222), une pensée pansément qui joue ici comme marqueur central d'une organisation psychotique précoce. "A partir de cette pensée pourra se mettre en place un système de significations à elle conforme, s'opérer une forme particulière de clivage se manifestant par ce que nous appelons l'enkystement de cette pensée, enkystement qui permet au sujet de fonctionner selon une apparente et fragile normalité" (2003, 224).

Notons que si l'éprouvé pubertaire ou le "retour offensif des organes à la puberté" (GUTTON, 2013, 214) est régulièrement décrit comme déclencheur de la décompensation psychotique à l'adolescence, en venant manifester la potentialité psychotique, "à la suite de l'échec du compromis que sauvegardait jusque là cette dernière" (2013, 224), l'éclosion psychotique peut intervenir beaucoup plus tôt : nous parlerons alors de psychoses infantiles.

Dans les deux cas cependant - psychose infantile qui rencontre le pubertaire ou authentique décompensation psychotique adolescente - le processus d'enkystement de la pensée délirante primaire intervient dans les stades précoces du développement psychosexuel. L'un des facteurs centraux originels tient dans la relation symbiotique à une mère-environnement toute puissante qui entrave le processus de subjectivation, en tant qu'"opération intrapsychique d'intériorisation des représentations intersubjectives" (GOLSE, 2019, 77), c'est-à-dire la construction d'une position de sujet et par extension sa capacité à se séparer de l'objet maternel.

3. Les mouvements transversaux

■ Échec du processus de subjectivation

Nous voyons bien ici la difficulté à qualifier sur un axe nosologique les manifestations d'allure psychotique à l'adolescence, et à situer le constat clinique de ce "difficile départage

entre structures borderline et authentiques manifestations d'un processus psychotique déjà opérant" (CAHN, 1991, 77). Il reste que dans le cas des psychoses/pubertaires "limites" comme dans les organisations psychotiques, il y a "impossibilité de la scène/pubertaire à se jouer : le développement devait comporter ce moment de mise en représentation. Il n'a pas lieu" (GUTTON, 2013, 213); Absence qui ne permet plus d'assurer "des contre-investissements de l'archaïque génital et le délai dans la satisfaction" (GUTTON, 2013, 65-66). C'est ainsi que R. CAHN préférera parler de "limite" pour aborder les empêchements de la subjectivation à l'adolescence : "limites non pas entre psychose et névrose, mais entre la problématique psychotique et celle de l'adolescence » (CAHN, 1991, 113).

Dans les deux cas - psychose/pubertaire ou psychose/hallucinoïde - se trouve plus particulièrement impliqué le versant primaire du processus de subjectivation dans ses impasses : "l'originale en tant que structure qui porte l'adolescence, l'identification fondatrice, la base subjectale des phases constitutives de l'être, rendue possible par le processus de subjectalisation", qui fait retour lors de la crise/pubertaire (GUTTON, 2020, 396). Ainsi, pour CAHN, "ce n'est pas la relation avec l'objet, c'est le fonctionnement du sujet, dans ses fondements mêmes, qui est en cause et dont les caractéristiques et les failles resurgiront ou apparaîtront dans toute leur ampleur à l'après-coup" (CAHN, 2004, 759). La position psychotique à l'adolescence relève donc in fine d'empêchements plus ou moins graves de la subjectalisation : "ce qui, du monde dans lequel s'insère et vit le sujet, ne lui a pas été reconnu ou rendu déchiffrable de son être, de ses pulsions propres, de son identité, de sa place dans la succession des générations ou ce qui, des objets qui l'environnent, lui est intolérable, sur le mode de l'intrusion, de la séduction, du manque, du rejet, ou de l'incohérence et donc non métabolisable, non transformable, non appropriable, le laissant pris dans un rapport aliéné à l'objet par l'excès de l'excitation, son absence ou sa destructivité et la perte du sens" (CAHN, 2004, 762). Ainsi, de l'abrasion pulsionnelle, comme "stratégie de la terre brûlée" (GUTTON, 2013, 215), à la forclusion franche en tant que trou dans la texture du symbolique, R. CAHN voit se déployer "toutes les figures de la pathologie de la subjectivation, de la psychose à la psychosomatose" (CAHN, 2004, 762).

■ Le concept de passivation

Nous souhaitons ici éclairer le concept de *passivation*, décrit par A. GREEN, en tant qu'il est l'un des opérateurs centraux de la relation symbiotique pathologique avec les objets parentaux, à l'origine de la formation du noyau psychotique. Si la passivité (...) "établit un

mode de jouissance à but passif, (...) dans tous les cas, il s'agit essentiellement d'une modalité de plaisir recherchée par la libido" (GREEN, 1999, 1587). La *passivation*, en revanche, traduit l'idée de forcer quelqu'un à être passif. Passivation que GREEN renvoie à la description de l'*Hifflösigkeit* : "la détresse psychique nous montre que la réaction hallucinatoire du désir est (...) totalement inopérante. Celle-ci plonge le sujet dans un état d'impuissance sans recours" (GREEN, 1999, 1588). L'auteur distingue donc "passivité-jouissance" et "passivité-détresse". A la première, "la réalisation hallucinatoire se rapporte à un mode de satisfaction, un type de plaisir imaginé, liés à un appareil psychique qui ignore la destructivité (il ne connaît que le sadisme et son possible renversement)". A la seconde se rapporte la détresse, "un état psychique marqué à l'extrême par la perte de l'omnipotence et l'impossibilité de changer le cours des choses" où "plus rien n'est assuré du côté de cette quête de plaisir ou de sa possibilité d'être représentée" (GREEN, 1999, 1588).

Remarquons ici que le concept de passivation de GREEN semble se confondre remarquablement à ce que P. AULANIER qualifie "d'appropriation par la mère de l'activité de penser de l'enfant" (AULANIER, 2003, 244). Pour l'auteure, "dans ce type de relation, est attendu de l'enfant la preuve que le non refoulé n'avait pas à l'être, qu'il est donc légitime de lui demander de donner forme à une image perdue de soi-même, de répéter une relation libidinale sous l'égide du primaire" (2003, 246).

L'appropriation vient de ce que l'enfant doit penser ce que la mère pense. Il s'agit de l'empêcher à "penser son Je comme agent autonome" (2003, 246). L'auteure postule que les injonctions implicites présentes dans le discours de cette dernière, auront pour conséquence le surinvestissement d'un corps machine perçu comme agrégation de fonctions parcellaires à satisfaire, et, l'enfant, dès lors, sera tenu d'investir "l'activité en soi des différents appareils sans investir un projet qui les transcenderait et en modifierait le but" (2003, 246), fonctionnement d'un psychisme maintenu dans un registre fragmenté et constituant un empêchement majeur sur le chemin de l'organisation du Moi.

L'activité de penser, vectrice d'intégration des pulsions partielles et d'unification moïque, permettant au sujet de s'autodéfinir – c'est à dire de se penser comme sujet - est ici menacée d'anéantissement par le premier objet. Or "s'il lui arrivait de ne plus avoir de pensées, c'est lui-même qui disparaîtrait de la scène". (2003, 231). Ainsi, c'est bien par la création d'une pensée délirante primaire "que le JE pourra signer un compromis entre les ukases du discours maternel et une activité de penser qui rende possible des "pensées" du Je sur le Je". (2003,

248). Nous voyons bien ici que la pensée délirante, qui signe l'entrée dans un paradigme psychotique, constitue une première action psychique puissamment défensive contre la passivation, vécue dès l'origine comme une menace grave de destruction. Dès lors, on comprend mieux comment le pubertaire, vécu comme "l'après-coup des origines de l'être" (MONNIELLO, 2015, 887), voit se réactiver, à l'occasion de la poussée pulsionnelle, une intense lutte contre la passivation, et plus largement une tentative de dégagement par l'adolescent d'une relation symbiotique pathologique à ses objets parentaux internes auxquels il est resté attaché.

L'adolescent, en proie à cette intense lutte contre la néantisation, peut finir par basculer dans le registre hallucinatoire, dont les productions "ne sont pas simplement des perceptions sans objet, mais des perceptions sans sujet" (DI ROCCO, 2016, 178), ou dans le meilleur des cas, chercher à se réfugier dans l'agir, évoluant vers des aménagements limites. Dans un cas, l'échec de la mise en représentation se traduit par "l'inscription dans le monde externe des éléments pulsionnels clivés menaçants" (DI ROCCO, 2016, 178), dans l'autre, "l'intensité de la charge pulsionnelle peut provoquer (...) un désengagement de la pulsion et, par là même en passant par celle-ci, de l'objet, qui s'instaure au sein de (...) la déliaison subjectale" (HAIDAR, 2020, 161) et pouvant se manifester en symptomatologie de l'agir. Mais nous devons bien reconnaître ici que la frontière est mince, le mouvement d'externalisation, agissant dans les deux cas, et illustrant l'idée originelle de Freud décrivant la plus ancienne motion pulsionnelle orale : *ce qui est mauvais, je veux l'expulser ou l'excorporer*.

4. Identification projective et externalisation de l'appareil à penser.

■ L'identification projective normale et pathologique

A l'instar de H. S. HAIDAR, nous préférons ne pas trancher entre « psychose ou pas psychose » mais plutôt étudier l'utilisation des modalités psychotiques, afin de garder une certaine souplesse dans notre approche du télescopage pubertaire ; sachant que "l'appréciation du caractère chroniquement psychotique du fonctionnement vient de surcroît" (HAIDAR, 2020, 163). De plus, approcher le phénomène adolescent en termes de modalités psychotiques, nous permet de nous appuyer avec profit sur les travaux de W.R BION, qui postule, quant à lui, l'existence, dans toute personnalité, d'une partie psychotique et d'une autre non psychotique, toutes deux différentes dans leur fonctionnement, mais pouvant coexister en parallèle, clivées

et sans communication (BION, 1957). Ainsi, étudier la partie psychotique de la personnalité et ses processus pathogènes, c'est essentiellement porter un regard sur "les processus de clivage et d'identification projective excessive qui manifestent une perturbation dans le développement des pensées, et de l'appareil à penser" (FOGNINI, 2004, 158).

Arrêtons nous un instant sur le concept d'identification projective : introduit par M. KLEIN en 1946 et intimement lié à la position schizo-paranoïde, il sera décrit par LAPLANCHE et PONTALIS comme "projection fantasmatique à l'intérieur du corps maternel, de parties clivées de la propre personne du sujet (...) de façon à léser et à contrôler la mère de l'intérieur" (LAPLANCHE, PONTALIS, 1967, 193). Il désigne donc au premier abord "une forme particulière d'identification qui établit le prototype d'une relation d'objet agressive" (KLEIN, 2013, 282). Lorsque W. R BION considère que les "attaques fantasmatiques contre le sein sont le prototype de toutes les attaques dirigées contre les objets qui servent de lien, et que l'identification projective est le mécanisme employé par la psyché pour se débarrasser des fragments du moi qui sont le produit de sa destructivité" (BION, 2015, 163), il différencie l'identification projective normale de celle qui est excessive, c'est à dire pathologique. Pour lui, jusqu'à un certain degré, "l'identification projective associée à l'identification introjective fournit les bases sur lesquelles repose le développement normal." (BION, 2015, 173). L'originalité de l'auteur tient ici à ce qu'il considère ce procédé identificatoire comme l'élément central de constitution de l'appareil psychique. Dans la préface de l'ouvrage de W.R BION, "Aux sources de l'expérience", F. RICHARD parlera d'un véritable modèle global d'engendrement.

Dans "Attaques contre la liaison", BION s'attache à analyser la partie psychotique de la personnalité en identifiant l'usage que le patient (en l'occurrence le sien), fait de l'identification projective, projetant ses émotions et ses angoisses dans le thérapeute, afin que ce dernier les accueille, les transforme, les décontamine de leur destructivité avant de pouvoir les retourner au sujet. Ainsi, l'auteur illustre-t-il le processus en ces termes : "lorsque le patient s'efforçait de se débarrasser d'une peur de mourir qu'il ressentait comme trop intense pour être contenue par sa personnalité, il clivait ses sentiments de peur et les mettait en moi, avec l'idée, semble-t-il, que s'il leur était permis d'y séjourner un certain temps, ils seraient modifiés par ma psyché de manière à pouvoir être réintrojectés en toute sécurité" (BION, 2015, 174). Ailleurs, il écrira : "il (le patient) s'efforçait par conséquent de les faire pénétrer de force en moi avec une violence et un désespoir accrus", me donnant "le sentiment que

j'étais le témoin d'une scène extrêmement reculée dans le temps" (BION, 2015, 174).

L'activation pathologique de la partie psychotique de la personnalité, puisque c'est bien elle que nous interrogeons ici, s'origine à cet égard, pour une grande part, dans un contexte environnemental peu favorable : "celui où la mère n'aurait pas pu accomplir, pour des raisons multiples et pas toujours repérables, sa fonction d'accueil et de transformation des émotions primitives du nourrisson" (FOGNONI, 2004, 159), c'est-à-dire un objet maternel qui, en refusant d'être le réceptacle des sentiments de l'enfant, interdit finalement l'utilisation de l'identification projective, et par là même, l'activation de l'identification introjective, essentielle à la formation du Moi. Or comme le constate BION, la scène de l'analyse donne à son patient "le sentiment qu'une possibilité lui est offerte dont il avait été frustré jusqu'ici" (BION, 2015, 175). Il s'en saisit alors avec toute la violence qui caractérise la décharge des éléments pulsionnels destructeurs restés clivés, comme si la partie psychotique de la personnalité jouait sans fin une scène infantile dont la quête éperdue d'un bon objet à introjecter serait restée puissamment activée parce que sans réponse adéquate de l'environnement. M. KLEIN attache, à cet égard, une importance toute particulière à la première relation d'objet de l'enfant, la relation au sein maternel et à la mère, et considère "qu'un développement ne peut se dérouler de façon satisfaisante que si cet objet primordial, qui se trouve être introjecté, réussit à s'enraciner dans le moi avec un certain sentiment de sécurité" (KLEIN, 1957). L'enfant qui se trouvait d'abord à l'intérieur de la mère, dans un état de complétude quand à ses besoins et ses désirs, cherche maintenant à placer la mère à l'intérieur de lui-même par incorporation du *bon sein* (KLEIN, 1957). L'expérience du *bon sein* doit pour cela avoir été vécue et investie de nombreuses fois, afin que l'objet puisse être introjecté.

■ Externalisation de l'appareil à penser et utilisation de l'objet dans le cadre de la prévalence des modalités psychotiques

Nous nous appuyerons ici sur la notion de "fonction-alpha" qui présente un grand intérêt pour décrire l'externalisation de l'appareil à penser, en tant que processus impliqué dans le fonctionnement psychotique, voire même les manifestations d'allure psychotique de certains fonctionnements limites.

Pour BION, l'expérience émotionnelle de l'enfant, dans sa dimension brute, perceptive, constitue un ensemble d'impressions, d'éléments sensoriels qui ne peuvent ni être refoulés,

c'est-à-dire repoussés dans l'inconscient, ni être mémorisés, c'est-à-dire mis à disposition de la pensée : il les appelle *éléments-bêta* (BION, 1962, 6). A ce stade, il faut que ces impressions et excitations sensorielles produites par l'expérience, soient converties en *éléments-alpha*, c'est-à-dire traduits en éléments mnésiques, principalement sous forme d'images visuelles, susceptibles d'être stockées, pour être ensuite utilisés dans les processus de pensée. La *fonction-alpha* est donc ce qui permet la mise en œuvre de cette conversion. Si cette conversion n'a pas lieu, c'est à dire si les impressions des sens ne sont pas traitées ou symbolisées (...), elles sont alors improductives et ressenties "comme des choses en soi sans autres destins que d'être évacuées" (BION, 1962, 6), c'est-à-dire projetées à l'extérieur. Aussi, les éléments-bêta sont bien au cœur du processus d'identification projective et "jouent un rôle déterminant dans la production d'un acting-out" (BION, 1962, 23), l'identification projective jouant ici comme "procédé d'évacuation semblable aux mouvements musculaires" (BION, 1962, 31).

Pour l'auteur, l'expérience originelle du sein constitue une protopensée reposant sur l'expérience du bon et/ou du mauvais sein, susceptible d'engendrer à son tour une première activité de pensée : "le mauvais sein, élément-bêta est projeté dans le sein de la mère pour y être transformé, converti en éléments-alpha, et réintrojecté sous une forme plus tolérable. Une fois réintrojecté, ce bon sein, élément-alpha peut alors fonctionner comme une véritable "représentation-chose", une représentation du sein distincte de la réalisation du sein comme telle" (BION, 1962, 7).

L'opération projective consiste ici à "susciter chez la mère des sentiments dont le nourrisson ne veut pas" (1962, 7). L'identification projective permet donc la formation d'une abstraction du sein - une première représentation de chose, en tant que marqueur central dans la construction de l'appareil à penser de l'enfant - à condition que la mère accepte de souffrir avec lui, tout en résistant à sa destructivité. Le processus pourrait se traduire de la façon suivante : "un contenu est projeté dans un contenant où il est, pour ainsi dire, appareillé avec ce contenant. Cet appareil contenu-contenant devient le propre appareil du petit enfant. Un appareil capable de répéter l'opération initiale de l'identification projective" (1962, 7). Jouer pleinement son rôle de contenant originaire : telle est le rôle de la fonction alpha-maternelle et qui traduit un type de relation d'objet, certes, agressive, mais également éminemment structurante pour l'enfant.

La destructivité, nous l'avons vu, fait donc partie intégrante du processus. Pour D. W

WINNICOTT (1975, 168), pour que le mode de relation à l'objet puisse évoluer en utilisation de l'objet, il faut dans un premier temps que le sujet détruise l'objet (en tant qu'il devient extérieur), puis que ce dernier survive à la destructivité. "Le sujet détruit l'objet parce que l'objet est situé en dehors de son contrôle omnipotent" tout comme "c'est la destruction de l'objet qui place celui-ci en dehors de l'aire de contrôle omnipotent" (WINNICOTT, 1975, 169). Le concept de survivance ainsi posé, nous en identifions un double aspect ou une double présence à l'objet, "comme objet de l'hallucination d'une part, et objet de la perception d'autre part" (ROUSSILLON, 2009, 185). WINNICOTT fait dire à son sujet : "tu comptes pour moi parce que tu survivis à ma destruction de toi" mais aussi "puisque je t'aime je te détruis tout le temps dans mon fantasme" (1975, 169). C'est le concept même de destructivité qui prend alors elle-aussi une double dimension : "l'expérience de la *survivance* permet d'organiser une topique psychique différenciant le monde du fantasme - dans lequel le sujet détruit l'objet - et le monde des objets objectifs - ceux qui «survivent» à la destruction", mais aussi "le fait de pouvoir détruire l'objet dans le fantasme et par le fantasme, apaise la destructivité ou lui donne des formes non destructrices" (ROUSSILLON, 2009, 185).

En revanche, la non-survivance de l'objet, se traduisant par une personnalité maternelle qui n'a pas la force de contenir les sentiments trop intenses de l'enfant ou qui refuse de recevoir ces derniers, exacerbe les formes destructrices de la destructivité entraînant "la destruction du lien entre le petit enfant et le sein et, par conséquent, un trouble grave de la pulsion de curiosité qui est à la base de tout apprentissage. La voie est dès lors tracée pour un arrêt grave du développement" (BION, 2015, 177).

5. Utilisation de l'objet groupal

■ Généralités :

Dans la partie précédente, nous avons exploré la notion d'utilisation de l'objet, dans sa fonction d'appareil à penser externalisée, dans le cadre de l'identification projective dite "pathologique". Il s'agissait de poser quelques jalons essentiels sur le chemin qui nous conduit vers l'analyse des situations groupales, et plus spécifiquement de l'utilisation de l'objet groupal chez la personnalité psychotique. Pour R. KAES, "la situation groupale met en travail les rapports que le sujet entretient avec ses propres objets inconscients, avec les objets inconscients des autres, avec les objets communs et partagés qui sont déjà là, hérités, et avec

ceux qui se présentent et se construisent dans la situation de groupe" (2011, 55). Pour l'auteur, le lien qui s'instaure dans de telles situations "n'est pas la somme de deux ou plus de deux sujets : c'est un espace psychique construit à partir de la matière psychique engagée dans leurs relations, notamment à travers les alliances inconscientes qui les organisent" (KAES 2011, 54). Disons simplement pour poser le cadre que les situations intersubjectives groupales imposent un travail très intense à l'appareil psychique, du fait de la "corrélations de subjectivités" qu'il induit. Un tel concept fait d'ailleurs parfaitement lien avec la *fonction alpha-maternelle*, dans le sens du "travail psychique qu'impose à la subjectivité du bébé l'activité de représentation et d'identification de la psyché maternelle" (KAES, 2010, 222). En d'autres termes, la formation du lien est sous-tendue par l'introjection d'un objet qui est animé d'une subjectivité propre, avec sa qualité et ses relations. R. KAES rappelle ainsi que toutes les pathologies décrites dans la clinique des psychoses, des troubles psychosomatiques, des états limites et des perversions "décrivent un certain nombre de défauts ou de défaillances de la présence de l'autre dans l'objet : ce sont des maladies des corrélations de subjectivité" (KAES, 2010, 222).

■ Rôle du préconscient dans les processus associatifs :

L'une des activités majeures du Préconscient est la mise en lien des prédispositions figuratives et des représentations de mots disponibles, processus central dans l'élaboration de la fonction de représentation, jouant un rôle essentiel de défense pare-excitante interne (KAES, 2010, 197). R. KAES identifie un autre aspect : "en mettant le Moi à distance des représentations inconscientes trop dangereuses, l'activité du Préconscient constitue en elle-même une butée à la régression vers des positions désorganisatrices angoissantes" (2010, 197). C'est la fonction associative, figurative, et interprétative dévolue à l'activité du préconscient, et déjà mis en évidence par FREUD dans sa première topique, que nous soulignons ici. L'apport conceptuel de R. KAES réside en ce qu'il propose que "l'activité du Préconscient est tributaire de l'activité de représentation de paroles adressées à un autre par un autre" (2010, 197). Pour l'auteur, la première fonction d'accompagnement par la parole des expériences du nouveau-né, par la mère est le modèle prototypique de la formation du Préconscient de l'infans. Il postule ainsi que "le Préconscient de la mère est une partie intégrante du système excitation-pare-excitation du bébé" (KAES, 2010, 197). C'est en effet l'Autre maternel, dans sa capacité d'accueil et de mise en représentation, qui intervient comme système pare-excitant externe, puis introjecté progressivement par l'enfant, en tant que fonction interne. C'est donc un lien

éminemment dynamique et structurant caractérisant l'espace intersubjectif, qui est décrit ici. Nous voyons bien ici en quoi la défaillance de l'activité du Préconscient, voire même son défaut, dans le cas d'une forclusion de la fonction symbolique, entraînent des pathologies graves de la vie psychique. Pathologies, qui selon KAES, vont pouvoir "être traitées en corrélation avec le travail du préconscient de l'autre : son activité de figuration et de mise en représentation de mots et de paroles adressée à un autre produit les conditions d'une relance de l'activité de symbolisation" (KAES, 2010, 198). Dès lors, en situation groupale, la défaillance du Préconscient, à savoir la défaillance de la fonction de représentation et donc du pare-excitant interne au sujet, induit de fait l'utilisation massive d'étayages de plus en plus externes, c'est à dire un recours à l'autre et sa capacité de représentation et donc de liaison : un *moi-auxiliaire* dont la fonction principale sera finalement d'évacuer un excès d'excitations externes autant qu'internes, d'un appareil psychique débordé dans ses capacités d'intégration et d'élaboration préconscientes.

R. KAES décrit une double chaîne associative dans les modalités groupales : "les associations qui surviennent dans la chaîne discursive peuvent tout aussi bien servir le refoulement que frayer les voies du retour du refoulé : elles fonctionnent dans les deux directions comme un commutateur psychique qui porte trace de ses premières expériences constituantes" (KAES, 2010, 197). Néanmoins, même dans le registre d'un fonctionnement psychotique ou limite, où le refoulement n'est pas suffisamment opérant, le modèle d'une double chaîne associative paraît tout aussi fonctionnel. Reformulé ainsi, nous pourrions dire que les associations survenant dans la chaîne discursive peuvent tout aussi bien ouvrir la brèche d'une décharge d'excitation que servir une tentative de liaison des éprouvés morcelés, comme nous le verrons plus loin.

■ Travail de pare-excitation interne et externe en situation groupale :

Pour l'auteur, "la pulsion se construit comme organisateur de l'excitation", elle est "le résultat du travail du pare-excitation interne, c'est-à dire de l'activité fantasmatique du Moi, et du pare-excitation externe qu'assurent la fonction alpha (...) Ce travail est celui de l'étayage de la pulsion dans l'intersubjectivité" (KAES, 2010, 227). En effet, pour KAES, le lien intersubjectif est condition de la formation de la pulsion.

A l'inverse, lorsque les processus pare-exciteurs internes et externes sont défaillants, c'est à dire "par défaut des conjonctions intrapsychiques et intersubjectives" (KAES, 2010, 228),

comme nous l'observons dans les mouvements psychotiques de la psyché, il y a "régression de la pulsion vers l'excitation" ce qui "produit un effet de déliaison pulsionnelle" (2010, 227). Il est intéressant de noter que l'auteur constate un débordement des pare-excitations et donc une régression pulsionnelle dans les expériences traumatiques, qu'elles soient infantiles, adolescentes ou adultes, mais aussi plus simplement dans la période initiale "ordinaire" du groupe. Ainsi, "la pluralité dans la situation de groupe développe des expériences passagères de débordement et de mise en faillite de la capacité d'associer les stimulations excitatrices avec des représentations (2010, 227).

■ Chaînes associatives groupales et leur fonction symbolisante :

A la lumière du concept de "corrélations de subjectivités", nous pouvons dès lors affecter au groupe une authentique fonction de médiation symbolisante. Pour R. ROUSSILLON, le but mais également la difficulté de la médiation, c'est "d'offrir un objet, des objets, transformables en représentation psychique symbolique, des médias. Le premier de ceux-ci, c'est toujours, d'abord, la parole, voire le groupe quand la médiation se joue en groupe" (ROUSSILLON, 2011, 29). La psyché va tenter d'externaliser cette matière première psychique énigmatique produite par la rencontre du moi et de l'autre. Une matière complexe parce qu'elle est "multisensorimotrice, multiperceptive, multipulsionnelle, qu'elle mêle le dedans et le dehors, le moi et l'objet. Elle mêle donc facteurs *objectifs* et *subjectifs*, ceux de l'environnement et ceux du sujet" (2011, 26). Il s'agit ici de la "transférer dans une matière perceptive, plus repérable, et plus facile à travailler ; elle va ainsi chercher à décondenser la complexité, la diffracter, la répartir sur différents objets articulables entre eux" (2011, 27). En écho, nous repensons à BION pour qui c'est par l'externalisation que "le patient a la possibilité d'étudier ses propres sentiments au sein d'une personnalité assez forte pour les contenir" (2015, 177) - et nous pouvons compléter ici - au sein de *plusieurs* personnalités, les modalités du transfert en situation groupale ayant mis en exergue "le processus de diffraction, soit la répartition des charges d'investissement sur plusieurs objets plus ou moins corrélés entre eux" (KAES, 2010, 195).

Nous avons donc un sujet divisé "entre les exigences que lui impose la nécessité d'être à lui-même sa propre fin, et celles qui dérivent de son statut et sa fonction de membre d'une chaîne intersubjective, dont il est conjointement le serviteur, le maillon de transmission, l'héritier et l'acteur" (KAES, 2010, 196). En reflet, "les associations de chaque sujet sont connectées à la fois avec les représentations-but qui lui sont propres et qui polarisent son discours associatif,

mais aussi avec les associations des autres, de certains autres et de tous" (KAES, 2011, 53). Pour l'auteur, la fonction médiatrice de la chaîne associative groupale permet ainsi au sujet de trouver des représentations manquantes, celles auxquelles il n'a jamais eu accès, ce qui nous intéresse ici particulièrement dans le cadre des modalités psychotiques à l'adolescence.

II. PROBLÉMATIQUE et HYPOTHÈSES DE RECHERCHE

Nous souhaitons interroger ici les modalités du traitement du pulsionnel chez l'adolescent porté par un mouvement psychotique, au sein d'un groupe. Nous voyons bien que ce périmètre de recherche est porteur de complexité dans la mesure où il se situe au carrefour de trois grands organisateurs : l'adolescence et son éprouvé pubertaire "explosif", le mouvement psychotique et ses "multiples modalités d'expression, étendues ou circonscrites, passagères ou définitives, mais caractérisées par la perte de la réalité avec le désinvestissement objectal ou représentationnel, le clivage et le déni particulier qui l'accompagnent" (CAHN, 1991, 85), et le cadre groupal, en tant qu'extériorité pourvoyeuse d'excitations, de tensions internes mais également d'étayages substantiels.

Nous choisirons donc un exemple autour d'une activité de groupe de parole pour adolescents, tel qu'un groupe de parole qui mettrait en présence un sujet psychotique avec d'autres sujets sans défaillances trop importantes de l'appareil à penser. Une telle observation nous intéresse ici à plusieurs titres : le groupe met en scène des "corrélations de subjectivités", il met en présence des objets, compris ici comme des espaces psychiques avec leurs qualités et leurs relations, leur activité de représentation, d'identification et leur capacité de liaison propre. Parce que cet *Autre groupal* génère du lien et donc de l'excitation, mettant puissamment au travail la psyché des sujets en présence, il est susceptible de mobiliser avec une grande intensité l'activité projective et introjective. Particulièrement chez le sujet psychotique, dont on a vu que les mécanismes projectifs et d'externalisation sont d'autant plus forts que le niveau de maturité du préconscient et les capacités internes de représentation sont faibles. Dans un tel dispositif, le sujet psychotique révèle donc d'abord le niveau de défaillance de sa capacité représentative, c'est-à-dire le niveau de fonctionnement de son pare-excitant interne. Mais il dévoile dans un même mouvement, les solutions qu'il trouve pour faire face au débordement d'excitations, dans un groupe favorisant à la fois l'activation du pulsionnel et

assurant en même temps, sous différentes formes, une fonction d'étayage et de contenance. La montée d'excitations, consécutive au climat interne pubertaire et au contexte externe groupal, alliée à la défaillance de l'appareil à penser, est en effet susceptible de générer une menace pulsionnelle intense. Il est donc intéressant d'observer ici comment le sujet gère cette menace, les voies empruntées par l'excitation, et donc plus généralement, l'utilisation de l'objet groupal par le sujet.

Nous pouvons dès lors, formuler une première hypothèse de recherche : le groupe de parole, en tant que médiateur, dans sa "fonction phorique", représente d'abord pour l'adolescent dominé par des mouvements psychotiques, un espace propice à la résurgence des éprouvés précoces traumatiques et plus spécifiquement des éprouvés de passivation et ses angoisses afférentes. En somme, un environnement propice à la réactivation de défenses archaïques, réactivation d'autant plus forte qu'elle se joue sur un arrière plan pulsionnel à la fois groupal et pubertaire, et donc particulièrement actif. Mais nous postulons également qu'il ne s'agit pas simplement de *réactivation* mais aussi de *réactualisation*, que nous entendons ici comme tentative de reprise d'un processus narcissique primaire dont l'enjeu latent n'est plus simplement l'expulsion des éléments mauvais mais bien plus une tentative d'intégration des vécus fragmentés, et qui touche à ce que R. ROUSSILLON appelle la "fonction métaphorique" groupale (2011, 27).

En deuxième formulation, nous pouvons donc faire l'hypothèse suivante : le cadre groupal est susceptible de révéler chez le pubertaire en prise avec un mouvement psychotique, à la fois des motions pulsionnelles destructrices primaires mais aussi des motions pulsionnelles libidinales contre-investies en agir violent. Nous postulons ainsi la manifestation d'une destructivité à deux étages.

III. PARTIE CLINIQUE

1. Présentation du cas clinique

Rachid est l'enfant unique de Mme D et de Mr K. Il est né suite à une grossesse et un accouchement difficile par césarienne. Après une tentative d'allaitement, il fut sevré rapidement car aucun lait ne convenait. Il marche à 14 mois et devient propre à 2 ans ½. Notons que Mme D. a toujours appelé son fils Bachid et non Rachid. Bachid est le prénom du

grand-père maternel, le père de Mme D.

Les parents se sépareront après de fortes tensions alors que Rachid a 10 ans. Il vit avec sa mère, en lien avec sa grand-mère maternelle et son oncle maternel. Il est en forte demande de voir son père qui est à l'étranger, dont Rachid sait qu'il a d'autres enfants. Mme D rencontrera un nouveau compagnon avec lequel elle aura deux fils. Ce "beau-père" sera peu présent à la maison pour des raisons qui lui seront longtemps cachées. Ce dernier, proche des milieux du grand banditisme est en prison, et malgré l'omerta familiale, Rachid le saura. La grand-mère maternelle ainsi que l'oncle maternel, particulièrement violent envers Rachid, vont alors prendre une place importante dans son éducation.

Les difficultés comportementales apparaissent dans le cadre scolaire, et sur la demande de l'institution, une première consultation au CMPP aura lieu alors que Rachid a 4 ans ½, consultation sans lendemain.. Décrit comme manquant de limites, se sentant agressé par les autres et s'opposant verbalement ou physiquement pour se défendre, il changera trois fois de maternelle. Une AVSI sera mise en place. Après une première intégration à mi-temps en CLIS (Classe pour l'inclusion scolaire) en CE1, puis arrêtée par la mère, une intégration à plein-temps dans une ULIS (Unité localisée pour l'inclusion scolaire) sera mise en place deux ans plus tard, impactant fortement Mme D. Le SESSAD interviendra pendant un an, jusqu'à l'entrée à l'ITEP, en "tentant d'apaiser les relations entre les différents acteurs autour de l'enfant pris entre *tu ne dois pas frapper* et *surtout ne te laisse pas faire*, tout en étant lui aussi malmené familialement" (Note du psychologue de l'IES). Rachid a 10 ans à son entrée à l'ITEP. Nous soulignons ici un puissant conflit de loyauté de Rachid coincé entre le discours de sa mère et celui des acteurs de l'institution auxquels elle s'oppose en permanence. Elle refusera par exemple longtemps tout contact avec les éducateurs de son fils. L'attitude défensive de la famille sera ainsi un obstacle important à la prise en charge.

Rachid est connu dans la structure (ITEP) pour ses excès de violence en groupe avec une réelle difficulté à se contrôler physiquement et une faible conscience de la gravité de ses actes. Très tôt, les rapports psychologiques pointeront la présence d'éléments paranoïaques, une problématique narcissique dans laquelle la relation maternelle semble impliquée, une impulsivité et une tendance interprétative très marquée. Certains jeunes de l'ITEP sont terrorisés et la dangerosité de Rachid au sein de l'institution sera souvent mentionnée.

Depuis six mois environ, à mesure que Rachid s'oriente vers une fin de prise en charge par

l'ITEP, et que se précise la question du projet professionnel et de la prise d'autonomie, on observe une recrudescence des angoisses et des passages à l'acte violents, qui pousse les acteurs institutionnels à accélérer cette transition. Cette transition comprend un passage vers la psychiatrie adulte, avec une éventuelle prise en charge (à l'étude) de Rachid par le CRR (Centre de Rétablissement et de Réhabilitation). Récemment, devant la recrudescence des actes violents, il sera placé en suivi ambulatoire afin de l'éloigner de la structure et des autres jeunes. Parmi ces derniers passages à l'acte qui forment un crescendo en fréquence et en intensité, nous relevons plusieurs séquences : en octobre, à l'internat, Rachid a mis ses excréments dans la chasse d'eau. Il a donc certainement manipulé ses selles pour les placer là. Les autres jeunes se doutent que c'est lui : "C'est encore Rachid !". Il a nié catégoriquement : "Pourquoi j'irai mettre ça dans la chasse d'eau ?". Au même moment, il a trouvé une chanson sur Youtube, "je fais caca tous les jours" qu'il chante en permanence à l'ITEP, finissant par agacer à la fois les jeunes et les équipes. En novembre, Rachid montre à son éducateur K une scène de film pornographique. K nous décrit l'image : "une femme lèche l'anus plein d'excréments d'un homme". K repoussera l'écran, écœuré et s'exclamera : "Mais c'est dégueulasse ! Comment tu peux regarder ça ?" Rachid lui répondra : "Moi je m'en fous, je lui boufferai le cul !". L'éducateur évoquera l'excitation palpable de Rachid devant cette image. En décembre, suite au groupe de parole n°5 qui a dégénéré (Verbatim de la séance en annexe), Rachid est convoqué par le chef de service. A la sortie de cette entrevue, il agressera verbalement K. Il se précipitera sur lui et s'arrêtera brusquement. K. témoignera : "Il est hors de lui...et à un moment c'est comme s'il reconnecte...c'est impressionnant". Il jettera des chaises dans la pièce. Six adultes feront un cercle autour de lui pour le contenir et attendre qu'il se calme. Une heure après l'incident, il ira dans le bureau de K en pleurant pour s'excuser. Il est coutumier du fait. Dans la foulée, il agressera T (un membre du groupe de parole) lors d'un atelier : "c'est toi qui m'a balancé. Je vais te tuer. Mais je suis pas bête, ça sera à l'extérieur." La même semaine, il agressera J (un autre jeune du groupe de parole), en sortie. Il mettra J au sol et tentera de l'étrangler. K devra intervenir physiquement pour l'arracher à J : "Il aurait pu le tuer" dira l'éducateur. Enfin, en janvier, à l'internat, Rachid va chercher un jeune dans sa chambre par le cou. Il le plaque au sol, et pose ses fesses sur son visage, pantalon baissé. La scène sera filmée par d'autres jeunes. Après une semaine de silence, J décide de le raconter à un éducateur. Rachid sera à nouveau convoqué par le chef de service, qui cette fois décide "une mise à pied" et un suivi en ambulatoire pour protéger le groupe. Le lendemain, Rachid revient chercher J, il entrera dans la pièce, furieux et le

frappera très fort à la tempe. Les témoins décriront "une ambiance d'attentat" avec "tout le monde qui court" et "des cris". J sera enfermé dans un bureau pour être mis en sécurité.

2. Synthèse thématique de l'analyse

Le matériel clinique étant riche, nous organiserons notre synthèse autour de 5 axes thématiques. Nous aborderons :

1. **Le fantasme de passivité à l'épreuve du vécu de passivation chez Rachid**
2. **La double valence pulsionnelle de Rachid : le double statut libidinal et destructeur du boudin fécal**
3. **L'identification projective pathologique chez Rachid comme tentative de redémarrage de la fonction de représentation**
4. **L'implication des agonies primitives dans le déclenchement des agir violents de Rachid**
5. **La chaîne associative groupale à l'épreuve du chaos projectif de Rachid**

1. LE FANTASME DE PASSIVITÉ A L'ÉPREUVE DU VÉCU DE PASSIVATION CHEZ RACHID

On observe chez Rachid tout au long des groupes de paroles la présence d'une motion pulsionnelle libidinale extrêmement active. Nous pourrions même parler dans ce cas d'une obnubilation de la conscience focalisée sur le thème de la sexualité. Cette obnubilation passe par les énoncés verbaux crus évoquant presque exclusivement une sexualité violente dans un registre anal, mais aussi par des agir à évocations sexuelles. Par exemple, dans la séance 2, il dira à propos de Tom **"il me fixe, il est amoureux de moi"** et dans la séance 4, il lui caressera la cuisse en le fixant du regard. En dehors des groupes de paroles, Rachid s'assoit souvent sur Tom, se frotte les fesses sur lui. Dans la séance 3, Rachid s'écriera **"j'ai envie de faire l'amour"**. Nous relevons aussi, dans cette même séance **"je vais te trouer le cul tu vas voir!"** adressé à José un autre jeune. Le discours est globalement centré sur l'analité. C'est le « trou anal » qui est visé. Rappelons que la zone anale constitue la source pulsionnelle de l'organisation anale de la pulsion. Les tensions vont pouvoir être déchargées activement par cette voie privilégiée. C'est un lieu de passage ici très investi libidinalement chez Rachid. Le

plaisir réside ici dans la satisfaction d'organe, c'est à dire une pulsion auto-érotique partielle centrée autour de la zone anale, et qui, dans le cas de Rachid, se manifeste par un intérêt récurrent pour cette zone mais également pour les excréments. Le fait que l'objet anal chez Rachid soit très investi libidinalement nous guide vers un fantasme de pénétration passive. Dans un registre psychique éminemment projectif, une phrase telle que **"je vais te trouer le cul"** pourrait naturellement s'entendre comme "je veux être pénétré". Toujours dans la séance 3 et au sujet des différents métiers, il dira **"J'ai envie qu'on me fasse essayer"**. La forme passive de l'énoncé précédée de **"j'ai envie"** indique que nous sommes du côté de la jouissance et de l'érotisme. Une satisfaction à but passif semble être ici recherchée. Rappelons que dans la passivité, il s'agit essentiellement d'une modalité de plaisir recherchée par la libido. Nous pourrions multiplier les exemples, dans le discours tout comme dans les agir pour constater l'activité de ce mouvement pulsionnel à l'œuvre. Mais notons bien que chaque manifestation de ce fantasme passif s'accompagne d'un violent mouvement anal d'emprise, voire même de destruction qui vient s'abattre sur l'objet du fantasme, comme si pour Rachid, existait une menace autour de la passivité désirée.

En effet, ce qui frappe l'observateur, ce sont bien les motions pulsionnelles agressives et sadiques chez Rachid, lesquelles sont omniprésentes. Le discours tourne beaucoup autour du thème de la menace et du passage à l'acte. **"Je vais te trouer le cul", "Je vais la tuer", "Je vais te taper" "Moi je respecte jamais les femmes ... je deviens violent", etc.**

Ainsi la passivité semble à la fois désirable et insupportable. Et la pulsion d'emprise peut être ici comprise comme contre-investissement face à la situation de passivité. Nous sommes ici au cœur de la dialectique passivité-jouissance et passivité-détresse. La passivité-détresse étant ce que GREEN appelle l'état de passivation. La génitalité confronte Rachid à un fantasme de pénétration passive, qui témoigne d'un mouvement libidinal non refoulé et centré sur l'analité. Dans le même temps, ce fantasme réveille des éprouvés précoces de passivation, renvoyant à la détresse du nourrisson : l'Hiflosigkeit et ses vécus traumatiques. La passivation nous renvoie donc à la présence dangereuse de l'Autre, ce tiers qui force à la passivité, qui maintient l'état de dépendance, qui objectalise le sujet, empêchant le processus de séparation, en somme empêchant au sujet d'advenir. Ainsi les démonstrations de force de Rachid et son agressivité pourraient être comprises comme une motion pulsionnelle passive inversée ou contre-investie. De même, la pulsion d'emprise sur l'autre, laquelle participe des mécanismes de l'identification projective sur le plan psychique, pourrait n'être qu'une défense contre la

position passive. Si la passivité, pourtant au centre du fantasme, renvoie Rachid à des angoisses aussi massives, nous devrions questionner son vécu catastrophique dans le rapport à l'objet maternel.

Rachid nous dit : "**J'ai envie qu'on me fasse essayer**" (Séance 3). Nous avons jeté un premier éclairage sur cet énoncé en soulignant le fantasme de passivité qui s'y exprime. Mais en allant plus loin dans l'analyse, nous voyons que nous ne sommes pas seulement du côté de l'expression d'un désir de faire une chose précise (par exemple "*J'ai envie qu'on me fasse faire.. aller.. manger.. etc*"). L'énoncé possède selon nous une autre valence : elle pourrait se traduire par "**J'ai envie qu'on me fasse découvrir ce dont j'ai envie**", ce qui revient à "**j'ai envie qu'on me dise qui je suis**". L'énoncé verbal contient donc, certes la forme passive du côté de la jouissance, mais également une problématique identitaire du côté de l'existential, la détresse du "qui suis-je?"

Avec la figure du sujet désirant passivement, c'est aussi la figure de l'enfant contraint et soumis qui vient s'intriquer ici. Ici, la formulation nous rappelle l'état de dépendance absolue du nourrisson, cet état de dés-aide, où c'est l'autre, le *nebenmensch*, qui vient envelopper l'expérience chaotique de l'enfant de sa présence pour lui donner du sens, de la contenance et de la sécurité. Cette passivité-détresse rappelle l'organisation orale de la pulsion dans son premier mouvement précoce, lorsque la mère-environnement incarne ce moi auxiliaire chargé de traduire le monde, de mettre de la parole sur le corps de l'enfant et son expérience sensorielle. C'est la fonction de liaison de la mère qui est ici convoquée, c'est à dire un appel au premier objet primaire à relier les éléments pulsionnels partiels, éparses, morcelés, à des affects, des mots, des représentations. Pour GREEN, la passivation serait ce qui contraint le sujet à subir, et suppose un Autre qui force à être passif. Rachid formule donc ici le besoin régressif et aliénant d'être conduit, porté, excité par un tiers (j'ai envie qu'on me donne envie) : en somme être objectalisé. Cette formulation qui contient à la fois la passivité-jouissance et la passivité-détresse doit nous amener à regarder du côté des entraves précoces au processus de subjectivation dans la relation au premier objet primaire, la mère de Rachid.

Rentrons maintenant plus avant dans la description de la pulsion agressive elle-même. Rachid fonctionne sur un mode très expulsif. Le sentiment de persécution est très présent, la projection des pulsions agressives dans le groupe est massive. On note un net mouvement paranoïaque, lequel traduit une activité bien réelle de la partie psychotique de la personnalité chez le sujet.

La projection en tant que mécanisme de défense surinvesti massivement chez Rachid, procède par éjection des objets internes qui lui semblent mauvais, dangereux, menaçants. Ici, nous pensons qu'il s'agit d'éprouvés précoces de passivation, à savoir des éprouvés de détresse précoce résultant d'une fonction alpha-maternelle défailante. La génitalité réveille ainsi des éprouvés anciens qui n'ont pas pu être partagés et traités par l'Autre maternel. Nous pourrions presque dire que ces éprouvés sont toujours à la recherche d'un lieu psychique où s'inscrire, d'un pare-excitant qui jouerait enfin son rôle de transformation et de symbolisation. Lorsque le sujet ressent des excitations sexuelles intenses, le fantasme de passivité nous semble intrinsèquement lié aux éprouvés catastrophiques de passivation qui lui sont associés. Nous faisons l'hypothèse que ces derniers sont traités sur deux versants :

- Sur le versant libidinal d'abord, ils semblent contre-investis en une suractivité qui prend la forme d'un mouvement d'emprise sadique.
- Sur le versant de l'identification projective ensuite. Il semble que compte tenu du fonctionnement projectif du sujet, ces derniers sont également projetés dans l'objet. Il s'agit donc de forcer l'objet à ressentir ces éprouvés de passivation : rendre l'objet passif, de force. En projetant ainsi ce vécu brut et catastrophique, sur l'Autre, Rachid objectalise son interlocuteur, ce qui prend là encore la forme d'un mouvement d'emprise. Nous développerons cet aspect au paragraphe 3.

Nous voyons ainsi que le mouvement d'emprise, apparemment unique chez Rachid, semble donc plonger ses racines dans deux terreaux pulsionnels distincts : à la fois libidinal et destructeur.

2. UNE DOUBLE VALENCE PULSIONNELLE : LE DOUBLE STATUT LIBIDINAL ET DESTRUCTEUR DU BOUDIN FÉCAL

Derrière le fantasme de passivité, c'est la jouissance anale qui est très investie chez Rachid. Nous pouvons questionner ici le statut du boudin fécal, en tant qu'objet de la pulsion, investi libidinalement. Mais nous faisons l'hypothèse ici d'une double valence pulsionnelle du boudin fécal à savoir, une double utilisation de l'objet "excrément", objet engagé dans deux mouvements psychiques distincts. Une double valence, qui selon nous, caractérise l'originalité psychique de Rachid :

- **Une valence libidinale** du boudin fécal, siège d'une lutte sans merci contre le fantasme de pénétration passive.

- **Une valence expulsive, destructrice primaire, liée aux impasses identitaires**, et qui relève d'une identification projective pathologique, laquelle possède elle-même deux versants :
 - > Un versant expulsif qui vise le soulagement immédiat des tensions psychiques
 - > Un versant plus qualitatif qui vise la recherche d'un lieu d'inscription externe à des fins de traitement.

Sur le plan de la valence libidinale et de ses multiples contre-investissements :

Dans la séance 2, le sujet se questionne : **"Le sexe fait partie de l'amour...Mais c'est de l'amour ou de la perversité ?"** , puis **"moi, je trouve c'est pervers. En plus il y a de la merde dans le cul"**. Rachid clive ici la notion d'amour et la pulsion sexuelle comme il le fera à de nombreuses reprises. Nous ne pensons pas que le sujet comprenne ce que "pervers" veut dire, par contre il saisit son caractère stigmatisant et péjoratif. Nous pensons que Rachid a pu être traité de pervers, probablement dans le cadre de sa famille. Il en connaît la valence négative et accusatoire. Ce mot a donc pour lui le caractère d'un jugement venant de l'extérieur, faisant partie de tout un corpus de règles externes auxquelles on doit se soumettre. Nous y voyons ici en filigrane la présence d'instances de régulation externes qui font autorité et viennent tenter d'infléchir les mouvements libidinaux de Rachid. Cela témoigne bien sûr de l'échec de la formation d'un surmoi œdipien mais surtout de la recherche de solutions externes à mettre en œuvre pour contrer les excitations qui le menacent.

Dans le même registre, dans la séance 4, il dira **"Moi j'aime les enfants" "Je suis prêt à crever pour eux", "Je veux en avoir cinq", "les enfants, ça calme"**. Pour nous, le terme "calmer" s'applique justement aux mouvements pulsionnels qui menacent en permanence de balayer son Moi. Calmer l'agressivité en tant que contre-investissement de la pulsion libidinale passive, revient in fine à supprimer une génitalité incandescente qui génère de la pulsion sexuelle. Pour Rachid, l'amour envers un enfant calme, justement parce qu'il met à distance le sexuel, voire il le remplace. Rappelons-nous les précédentes interventions de Rachid, **"Le sexe fait partie de l'amour...Mais c'est de l'amour ou de la perversité ?"**. Rachid, à de nombreuses reprises, clivera l'amour et la sexualité. Un clivage qui traverse quasiment toutes les séances du groupe de parole. Il s'agit de protéger l'amour de la pulsion sexuelle parce que celle-ci présente pour lui un risque majeur. Dans cette perspective, avoir des enfants, peut permettre d'expérimenter fantasmatiquement un amour qui ne risque plus

d'être "contaminé" par les excitations pulsionnelles. Aussi, nous osons dire que *[l'enfant, qui calme]* vise à remplacer *[le boudin fécal qui ne peut que soulager]*. Il permet de lutter contre le fantasme de passivité.

Dans la séance 3, il questionnera : **"L'homosexualité, c'est de l'amour ? Moi j'ai rien à dire, je sais pas si quelqu'un est homo ici"**. Il poursuit : **"dans certains pays on leur coupe la tête. Apparemment c'est contre nature !"** Le plaisir est pris dans l'analité. Mais nous voyons bien, là encore, à quel point Rachid essaye de lutter contre ce fantasme de passivité. L'association homosexualité/tête coupée peut renvoyer ici à l'articulation désir interdit/peur des représailles. La castration concerne ici curieusement la tête. En somme, les représailles ne se portent pas sur la perte du phallus, comme pour l'angoisse de castration mais sur la perte de la vie psychique elle-même. "Mes désirs me font perdre la tête" pourrait vouloir nous dire Rachid. C'est donc une menace existentielle, vitale que la passivité fait peser sur Rachid. Nous devinons ici l'intensité de la lutte et des défenses activées.

Plus loin, Rachid abordera la religion comme instance interdictrice. Souvent, les séquences très sexualisées s'achèvent par l'évocation de la religion. Des règles religieuses, il n'en retient qu'une seule : **"Il faut être propre, il faut prendre au moins 5 douches par jour"**. La décharge pulsionnelle se heurte à la règle de propreté. Le boudin fécal en tant qu'objet pulsionnel doit disparaître par le nettoyage. La règle externe est bien évidemment mis en échec par les mouvements pulsionnels trop intenses, mais traduit bien le besoin et le recours à toute contenance externe qui viendrait retenir l'excitation.

Sur le plan de la valence destructrice du boudin fécal relevant d'une impasse identitaire :

De nombreuses agressions sur les autres jeunes de l'ITEP sont à l'actif de Rachid. La plus commune et régulière consiste à s'asseoir sur un camarade et à lui péter dessus. La dernière et la plus violente a consisté à plaquer un jeune au sol, Rachid posant ses fesses, pantalon baissé sur son visage. Rachid dira "avoir voulu lui chier dessus". Nous percevons ici assez clairement la valence destructrice du boudin fécal même si elle s'articule à un mouvement libidinal. La décharge des tensions destructrices passe par une expulsion active. Cette dernière, instantanée, brutale, sadique, marque une sur-activation des processus primaires. Le mauvais doit être évacué.

Le mouvement d'identification projective consiste à projeter fantasmatiquement ses propres

objets pulsionnels internes bruts, morcelés, menaçants, à l'intérieur du corps de l'Autre afin de le détruire ou d'en prendre possession de l'intérieur. Ici, ce fantasme semble s'imposer, sans refoulement, dans la réalité externe, Rachid essayant physiquement de déféquer dans la bouche de son camarade. Nous retenons ici que Rachid force physiquement l'autre à recevoir ses contenus. Il le plonge dans un état de passivité-détresse, c'est-à-dire de passivation. Rappelons-nous que Rachid lutte lui-même contre l'éprouvé de passivation. Dès lors, il n'est pas étonnant, dans un mouvement d'identification projective pathologique, qu'il le projette dans l'objet. L'expulsion, dans ce registre, peut se traduire par "je veux que tu ressentis cette détresse comme je la ressens", et le boudin fécal, dans cette perspective, porte l'éprouvé catastrophique lequel cherche désespérément une instance psychique auxiliaire où s'inscrire.

Il est intéressant de noter que ce besoin impérieux d'un environnement solide qui accueille, traite, relie, les objets internes psychiques destructeurs et morcelés de Rachid trouve de nombreuses correspondances : Rachid est connu pour aller très souvent aux toilettes et ne jamais tirer la chasse d'eau après avoir déféqué. Il oblige les autres jeunes et les éducateurs à le faire à sa place. Symboliquement, les matières fécales, assimilées ici aux mauvais objets internes psychiques, ont donc besoin de l'intervention d'un tiers pour être évacuées. Il y a donc bien ici une décharge active de la pulsion mettant en jeu une certaine puissance destructrice et traduisant un début d'appropriation subjective, mais cette appropriation subjective semble rapidement mise en échec, et entravée par une grande dépendance à l'autre.

Nous pouvons retrouver cette dynamique de l'utilisation de l'objet comme instance de traitement des déchets psychiques, dans l'évocation religieuse : "**Dans l'islam, on dit que les transsexuels sont des démons**", or sur le plan religieux, il est de coutume "d'expulser" le démon du corps du possédé, tout comme l'organisation anale de la pulsion favorise le fantasme de l'évacuation psychique du mauvais, dans un mouvement expulsif, anal-sadique. Rachid nous dit aussi que la religion impose de "**prendre cinq douches par jour**", pour se nettoyer de toute impureté. Là encore l'élément souillé, interdit, est purifié. Il y a donc bien transformation. La tension agissante derrière le mouvement destructeur et expulsif de Rachid semble être la recherche d'une instance extérieure où inscrire ses contenus : une instance transformante.

3. L'IDENTIFICATION PROJECTIVE PATHOLOGIQUE CHEZ RACHID COMME TENTATIVE DE REDÉMARRAGE DE LA FONCTION DE REPRÉSENTATION

Comme nous l'avons vu, Rachid utilise différentes modalités d'utilisation de l'objet et a fortiori de l'objet groupal : de la relation d'objet partielle libidinalisée impliquant la pulsion sexuelle et les auto-érotismes, à une relation d'objet Kleinienne, destructrice de type schizo-paranoïde, impliquant la présence transformante d'un objet externe dans lequel peut s'inscrire l'élément destructeur. C'est à cette dernière que nous nous intéressons ici. Il s'agit de la fonction Alpha-maternelle décrite par BION (1979, 5) comme permettant la conversion des impressions des sens en éléments mnésiques susceptibles d'être emmagasinés, pour être ensuite utilisés dans la pensée. Pour ROUSSILLON, cette fonction permet "une contention psychique et un « rassemblement » des vécus fragmentés de l'enfant, comme si cet accompagnement permettait une intégration, une intrication de la « nébuleuse subjective » dans laquelle il se trouvait, et dans laquelle la fragmentation le plongeait" (ROUSSILLON, 2009, 182). La fonction alpha est par nature contenante, pare-excitante et transformante. Son pouvoir de liaison joue comme prélude à l'identification introjective. Nous pourrions dire qu'elle fabrique de la pensée.

BION considère que "les attaques fantasmatisques contre le sein sont le prototype de toutes les attaques dirigées contre les objets qui servent de lien et que l'identification projective est le mécanisme employé par la psyché pour se débarrasser des fragments du moi qui sont le produit de sa destructivité" (BION, 2015, 163). L'identification projective est de ce point de vue absolument nécessaire pour que les éprouvés catastrophiques puissent trouver un double psychique externe qui assume la fonction de transformation et de mise en représentation des éléments sensoriels bêtas, que l'appareil psychique du sujet immature n'est pas en mesure de traiter. Dans "Attaques contre la liaison" (2015), BION décrit un patient psychotique qui utilise la cure pour rejouer de manière pathologique une identification projective que l'objet maternel lui a refusé dans l'enfance.

Pendant toute une première partie de la séance 3, Rachid se situera sur un registre verbal et comportemental très brusque et explosif, en verrouillant le groupe sur des thématiques à évocations sexuelles crues et violentes. Le registre fantasmatique est coupé de la réalité extérieure, donnant cette impression de décalage avec l'environnement. Il sera arrêté par les encadrants, après quoi il se taira. Toute la dernière partie de la séance, ce sont donc les autres membres du groupe qui prendront la parole autour de la thématique de la relation amoureuse, une représentation de la relation reliant plus facilement la sexualité et l'amour. En toute fin de séance Rachid demandera: **"Est-ce que vous serez capable de vivre avec une fille sans**

relation sexuelle ? ...Est ce que tu restes vierge jusqu'au mariage ?" Nous avons ici en toute fin de séance le retour de la thématique sexuelle dans les propos de Rachid avec cependant des aménagements nouveaux. Nous sentons bien que l'amour, le sentiment dans la relation, fait toujours énigme pour lui. Mais la question du sexuel est ici associée à la question de l'abstinence, c'est-à-dire du contrôle de la pulsion. Nous voyons le principe de réalité à l'œuvre derrière ce mouvement. La question du sexuel est aussi associée au mariage : une représentation qui relie le couple, l'amour, et la construction dans le temps. Ainsi le sexuel cru de Rachid tente ici une inscription dans le temps et l'historisation. Une mise en contexte des pulsions qui viennent se rassembler autour d'une histoire. Ainsi la thématique sexuelle, pour la première fois, ne prend pas la forme de séquences abruptes et discontinues, d'un déferlement des excitations répondant au principe de plaisir et de décharge immédiate, mais va se situer dans un registre de jouissance différée, soumise au temps. Nous y voyons ici les effets de l'émergence de processus plus secondarisés venant réguler le pulsionnel. En fin de séance, il semble ainsi qu'un discret travail de liaison se soit opéré.

Dans la séance 3, un autre passage va dans ce sens. Rachid nous dit : **"Ma belle vie, manger des pop-corn. On aimerait tous avoir des choses gratuites, piscine, courses gratuites... Mon rêve"**. Puis il conclut, l'intervention de processus plus secondarisés appelant à plus de réalisme : **"Mais ça ne sera jamais possible !"**. Sur le plan de la chaîne associative, notons que ce surprenant "renoncement" de Rachid se trouve exprimé juste après l'intervention de Léo se situant dans un registre du discours nettement secondarisé, ayant raconté longuement ses stages et finissant par dire : **"Des fois y a des portes qui se ferment, alors faut prendre celles qui s'ouvrent"**, formulation éminemment chargée de réalisme et centrée sur la prise en compte des contraintes de la réalité extérieure (Notons ici que plus jeune, Léo, a traversé une maladie grave). Autrement dit, c'est comme si l'épreuve de réalité incarnée par Léo (sur cette séquence), venait temporairement permettre à Rachid de réinvestir son propre système de conscience et l'aider à diminuer la confusion entre le bouillonnement interne fantasmatique et la perception objective de la réalité. Il est remarquable que cet énoncé verbal de Rachid, plus secondarisé, intervienne après un long moment de mobilisation massive des processus primaires en début de séance.

En revanche, lorsque le groupe refuse trop massivement les mouvements projectifs de Rachid, lorsqu'il n'a plus la capacité de contenir ses angoisses et de leur trouver un lieu d'inscription, la destructivité du sujet devient manifeste. On assiste alors au passage à l'acte violent. Sur ce

point, nous rejoignons ROUSSILLON lorsqu'il dit que "la destructivité manifeste cache une angoisse de fragmentation, cache le vécu de voler en éclats. Le sujet « éclate » de colère, de rage, pour ne pas se fragmenter, pour ne pas voler en éclats, il « casse tout », sous la menace d'être lui-même tout cassé" (2009, 181). Durant la séance 4, la somnolence de José et Brandon, au moment où Rachid semble embrasé par des excitations chaotiques, vont le mettre dans une colère noire. En somnolant, les deux jeunes s'absentent psychiquement, se soustrayant aux attaques, court-circuitant l'identification projective de Rachid, qui leur criera, furieux : "**Levez votre cul !**". Comme le remarque BION au sujet de son patient psychotique : "sa violence s'y révèle être une réaction à ce qu'il percevait comme une hostilité défensive de ma part" (BION, 2015, 175), l'hostilité défensive se résumant ici à son refus d'éprouver ce que son patient éprouvait. Rachid lutte donc contre ses propres éprouvés catastrophiques mais lutte aussi contre l'hostilité défensive du groupe, c'est-à-dire contre tout ce qui est susceptible d'entraver le transfert et l'identification projective.

4. L'IMPLICATION DES AGONIES PRIMITIVES DANS LE DÉCLENCHEMENT DES AGIR VIOLENTS DE RACHID

De façon générale, Rachid donne une impression de rigidité. Il est bien campé dans sa chaise, le dos droit contre le dossier. On observe un alignement entre la tête et le tronc, une symétrie des deux pieds posés au sol, donnant une impression de verticalité et de maintien qui contraste avec les autres membres du groupe qui sont souvent courbés, penchés, voir affalés. La rigidité corporelle de Rachid contraste donc avec la forte impression de nonchalance des autres jeunes. Non seulement Rachid va chercher un contact maximal dos/dossier sur sa chaise, mais il choisit toujours de s'asseoir sur une chaise placée elle-même dos à un mur. Il évite toutes les chaises isolées, positionnées en décrochage par rapport au mur, comme surface verticale. Nous relevons ainsi deux éléments posturaux significatifs que nous retrouvons à chaque séance : **la rigidité corporelle et l'appui dos**, le tout donnant une impression de bloc corporel et de tension verticale.

Lors de la séance 4 qui se traduira par de multiples agressions verbales puis par l'agression physique de Tom (qui conduira à la première exclusion de Rachid), l'éducateur demandera à Rachid de quitter le canapé dans lequel il s'était précipité, pour prendre la seule chaise restante au milieu de la pièce. C'est donc le premier groupe de parole où Rachid est privé du mur en arrière-plan comme appui-dos. Ce jour-là, il se lèvera de sa chaise de manière intempestive pour perturber la séance.

G. HAAG évoque *l'organisation de l'espace en arrière* ou encore *l'arrière plan*. Elle rappelle "qu'in utero, à la fin de la gestation, la surface de contact tactile certainement la plus importante est celle du dos du fœtus qui épouse l'une ou l'autre des courbures de la cavité utérine distendue." (HAAG, 2018, 70). Là encore, l'auteur attire l'attention sur "l'importance du contact du dos pour retrouver la sensation-sentiment de sécurité chez le nouveau-né dans toutes les circonstances de brusque changement de l'environnement". Il s'agit de la recherche du contact maximal de la surface dorsale pour éviter l'impression de chute. L'appui-dos joue donc ici pour le sujet comme recherche de "sensation basale de sécurité prénatale" (HAAG, 2018, 72). Ceci pourrait mettre en évidence chez Rachid la difficulté à se concevoir décollé ou séparé de la paroi du contenant, renvoyant à la présence d'angoisses archaïques de chutes ou d'anéantissement dans un espace sans limite, "prototype des angoisses agoraphobiques", et susceptibles de provoquer une recrudescence des agrippements.

Ici la rigidité corporelle constitue un authentique phénomène d'agrippement. Pour G. HAAG, une rigidité chronique peut en effet renvoyer à des vécus de pétrifications. Pour elle, "En l'absence (...) de la contenance-peau avec son squelette interne, des articulations du corps, de la tapisserie intérieure qui doit donc être douce et imprimante, les sensations sont celles (...) des chutes, des liquéfactions, éléments sensoriels bien connus maintenant de la dépression primaire, qui poussent aux agrippements pathologiques : ceux de la kinesthésie, avec enraidissement bloquant tout le développement moteur et plus particulièrement le jeu des articulations" (HAAG, 198, 2018). Ces sensations de chutes peuvent d'ailleurs renvoyer à ce que D. ANZIEU décrit comme fantasme très primitif de verticalité, un fantasme en relation avec la perception de la pesanteur, lequel est au centre même de son concept de "maintenance" (ANZIEU, 97, 1985). Ce point est important à noter car la tension verticale corporelle observée chez Rachid, tout comme la recherche de l'appui-dos pourraient venir compenser une défaillance de la verticalité psychique, décrite par HAAG comme la "contenance-peau" et son squelette interne. Lors de cette séance, détacher Rachid de son mur n'était-il pas le meilleur moyen de le priver d'une *sensation basale de sécurité*, tout comme il est "d'observation courante (...) que la dénudation des bébés dans les premières semaines de la vie, jusqu'à deux mois parfois, provoque des cris, des raidissements (...)" (HAAG, 2018, 71).

Dès lors, la réponse de Rachid à la perte d'arrière-plan vertical sera de se lever en permanence de sa chaise durant la séance, c'est-à-dire d'aller chercher davantage de verticalité et mettre en

tension toutes les chaînes musculaires. Ici nous parlons d'angoisses archaïques auxquelles répondent des défenses finalement de nature très adhésives ou auto-sensuelles : le redressement et le raidissement agissant comme un auto-maintien, un agrippement interne autour de la colonne vertébrale.

La perte de sensation de sécurité en tout début de séance peut-elle expliquer l'agitation puis la violente crise de Rachid ? Nous avons vu que le sujet lutte en permanence contre l'irréconciliable couple [excitations sexuelles/éprouvés de passivation], et contre l'hostilité de l'environnement à accueillir ses pulsions destructrices. Ce jour-là, viendra s'ajouter l'absence d'un arrière-plan solide et donc la menace inconsciente de chute : à la défaillance de la fonction de maintenance groupale (dans sa dimension phorique et métaphorique), va donc se surajouter une défaillance de la maintenance, mais cette fois sensorielle. Autrement dit, lors de cette 4ème séance, Rachid se retrouve totalement privé d'appuis, psychiques et corporels. L'agitation et la crise de Rachid peut donc être le produit conjugué :

- D'un surinvestissement de la sensation pour maintenir un sentiment de continuité d'existence,
- D'excitations sexuelles intenses, dont il est possible que la conversion en agir sexuel soit à analyser également du côté de la saturation des sensations comme procédé auto-calmant,
- De la nécessité impérieuses de projeter les contenus psychiques persécuteurs à l'extérieur.

5. CHAÎNE ASSOCIATIVE GROUPELE A L'ÉPREUVE DU CHAOS PROJECTIF DE RACHID

Nous présenterons ici trois types de réponses groupales face au chaos projectif de Rachid, que nous estimons représentatives de ce groupe de parole.

a- La force introjective groupale et la mise en liaison des excitations pulsionnelles

Dans la séance 3, Rachid est traversé par une activité importante des processus primaires. Puis, après l'intervention de Léo, situant son discours dans une registre nettement secondarisé, (expliquant par exemple au groupe : "**Des fois y a des portes qui se ferment, alors faut prendre celles qui s'ouvrent**", formulation éminemment chargée de réalisme et centrée sur l'acceptation des contraintes de la réalité extérieure), Rachid nous dit : "**Ma belle vie, manger des pop-corn. On aimerait tous avoir des choses gratuites.. Mon rêve... Mais ça ne sera**

jamais possible !". Sur le plan de la chaîne associative, notons que ce surprenant "renoncement" de Rachid à son rêve de gratuité, se trouve exprimé en écho aux propos de Léo. C'est comme si l'épreuve de réalité incarnée par Léo (sur cette séquence), venait temporairement permettre à Rachid de réinvestir son propre système de conscience et l'aider à diminuer la confusion entre le bouillonnement interne fantasmatique et la perception objective de la réalité, entre l'omnipotence pathologique et la limite. L'activité du préconscient chez le sujet semble ici être plus particulièrement sollicitée, ce dernier étant au centre de l'élaboration de la fonction de représentation, jouant justement un rôle essentiel de défense pare-excitante interne. Ainsi, pour KAES, "en mettant le Moi à distance des représentations inconscientes trop dangereuses, l'activité du Préconscient constitue en elle-même une butée à la régression vers des positions désorganisatrices angoissantes" (2010, 197).

Toujours dans la séance 3, assez représentative d'une belle activité métaphorique groupale, Rachid conclura en toute fin de séance par une question : "**Est-ce que vous serez capable de vivre avec une fille sans relation sexuelle ? Est-ce que tu restes vierge jusqu'au mariage ?**" Dans cette séance, la thématique sexuelle apparaît au début et à la fin de façon totalement différente. Si en début de séance, elle prend la forme de séquences abruptes et discontinues, d'un déferlement des excitations répondant au principe de plaisir et de décharge immédiate, elle va se situer en fin de séance dans un registre de jouissance différée, soumise au temps. La question du sexuel va ainsi s'arrimer à la question de l'abstinence, mais aussi à celle du mariage, une représentation qui relie le couple, l'amour, et la construction dans le temps. Nous voyons le principe de réalité et son contrôle de la pulsion à l'œuvre derrière ce mouvement mais nous y voyons également une contextualisation des pulsions qui viennent tenter de se rassembler autour d'une histoire. Entre le début et la fin de la séance, les échanges seront consacrés au thème de la "vie idéale", un thème particulièrement riche qui inspirera les autres jeunes. Rachid sera ainsi plongé pendant un moment dans un bain discursif très secondarisé où la parole a été très investie. L'exigence de travail psychique imposé par la subjectivité de l'objet groupal sur Rachid a été, de fait, intense ce jour-là. R. KAES évoque les *corrélations de subjectivités* impliquant ici que les qualités et les relations qui appartiennent à l'objet groupal sont incorporées ou introjectées avec cet objet groupal (KAES, 2010, 222). La présence introjective de l'Autre groupal "dans" Rachid impose alors une certaine exigence de travail psychique et notamment des opérations de liaison qui se jouent sur le plan pulsionnel. Nous pourrions dire que l'objet groupal met de l'ordre dans les éprouvés et les excitations

chaotiques de Rachid en les reliant à des représentations, même si celles-ci semblent empruntées au groupe dans un mouvement mimétique. Rachid dispose de représentations pour mettre du sens sur ses propres contenus, le préconscient est mis au travail, et des manifestations psychiques plus secondarisées commencent dès lors à émerger. Le groupe tient ici l'expression de sa fonction sémaphorique et métaphorique.

b- La résistance ou l'hostilité : la saturation des capacités d'étayage du groupe

- **Résistance à la destructivité : la survivance groupale**

Ce que nous appelons résistance à la destructivité est la capacité de l'environnement (ici le groupe) à limiter les mouvements pulsionnels de Rachid. Nous pourrions comparer cette capacité à une fonction STOP, interdicienne et externe qui vient ralentir ou contrer le mouvement d'emprise de Rachid, sans pour autant que la fonction phorique groupale soit mise en échec. Cette résistance passe par la temporisation et/ou les recadrages réussis des deux animateurs du groupe de parole, permettant la bascule sur des thématiques d'échange davantage centrées sur les affects et la relation.

Prenons un exemple dans la séance 3. Rachid commence par "**Je vais te trouer le cul !**" puis poursuivant sur sa lancée : "**un trou c'est un trou !**". La notion de trou situe Rachid, dès le début de séance, du côté des angoisses archaïques (d'intrusion mais aussi de chute) ; D'abord, le trou nous évoque la déchirure d'une enveloppe, ici l'enveloppe psychique, celle du moi-peau. Il introduit de la discontinuité et donc le risque de fuite des contenus internes. Une enveloppe poreuse se traduit par la difficulté à maintenir un espace psychique enclos capable de contenir des pensées propres. D'autre part, un trou, on y tombe. Cette chute rappelle les agonies primitives de WINNICOTT : une chute qui se caractérise par sa non-finitude, sans bord, et sans fond. Cette absence de limite à la chute évoque un moi non contenu, non maintenu, autrement dit une défaillance du moi-peau dans sa fonction de contenance et de maintenance. Enfin, si le trou décrit bien un espace tridimensionnel, ici, l'intérieur n'est pas qualifié. N'ayant ni qualités ni attributs, il se présente comme informe et inquiétant. Informe, c'est-à-dire non bordé et donc susceptible de recevoir toutes les projections, même les plus terrifiantes. Nous soulignons ce point car l'identification projective, en tant que mécanisme de défense, est précisément marquée par la projection des pulsions destructrices à l'intérieur de l'objet. On ne sait ce qui du trou de l'autre va jaillir pour venir attaquer, et donc s'il est possible de le maîtriser, renforçant le sentiment de menace persécutive. En résumé, Rachid

commencera donc dans un registre très agressif et régressif, mais la psychologue le stoppera net en disant : "**Toujours les mêmes sujets ! Ça devient lassant !**", puis réussissant à amener le groupe sur le thème de "la vie idéale", thème auquel Rachid participera. Le lecteur trouvera dans le verbatim d'autres exemples de résistances groupales réussies, aux attaques destructrices de Rachid.

- **Hostilité défensive : la non-survivance groupale**

Ce que nous appelons hostilité défensive est le refus actif et radical du groupe (ou d'une majorité des jeunes) d'éprouver ce que Rachid éprouve, plongeant l'identification projective du sujet dans une impasse. L'hostilité défensive implique la mise en échec de la fonction phorique groupale. Durant la séance 4, lors de l'épisode de la crise de Rachid, certains jeunes ont fermé le yeux et semblaient somnoler : ils se sont, d'une certaine manière, absents à ce qui se passait, comme si cela ne les concernait pas. Sur le plan psychodynamique, cette absence pourrait correspondre à ce que LEBRETON appelle *la blancheur*, ou ce que PERRIER appellera *un sujet qui se barre*. En somme, une stratégie défensive visant à court-circuiter les affects. Dans notre cas, il s'agit de court-circuiter les stimulations agressives qui arrivent de l'extérieur en provenance de Rachid. Nous pourrions faire l'hypothèse d'une inhibition des récepteurs sensoriels induite par la somnolence. Dans cette scène, Rachid est debout, dominant, agité, parlant fort, menaçant physiquement, comme en représentation sur une scène de théâtre; les autres jeunes sont assis, dominés par "l'événement psychotique". Les encadrants ont l'air dépassé. La destructivité qui se déverse sur la scène extérieure ne peut être contrée par le groupe par un agir, Rachid étant trop survolté, ni absorbée et traitée psychiquement. Il y a donc bien une réponse défensive, c'est la disparition temporaire des deux jeunes : une réponse finalement radicale, par essence "négative" au sens d'A. GREEN, c'est à dire anti-symbolisante. En disparaissant, nous pouvons dire en termes Winnicottien, que l'objet extérieur ne survit pas aux attaques de Rachid. Cette absence induit de facto le court-circuitage du processus d'identification projective de Rachid. La diffraction de la charge pulsionnelle sur le groupe n'est plus possible. En conséquence, l'attaque devient passage à l'acte, et la destructivité, manifeste : la crise éclate.

c- Les destins de Rachid en tant qu'objet interne introjecté dans le Moi groupal

- **L'identification :**

Le groupe de parole qui suivra le renvoi définitif de Rachid de l'ITEP (en présentiel) sera très

perturbé : on observe des absents, un présent mais refusant de se rendre dans le groupe de parole, des conflits à répétition, des confrontations jeunes/jeunes, et jeunes/encadrants. L'impression générale est celle d'une dislocation du groupe, l'unité est rompue. Nous pourrions presque comparer le phénomène à une enveloppe qui se rompt et une désolidarisation des contenus : en somme, un mouvement général centrifuge de déliaison temporaire, qui concerne tout le groupe. Ici, nous faisons l'hypothèse que le groupe sur le plan psychique, fait face à la non-survivance de l'objet : l'objet groupal, mais aussi l'objet institution, c'est-à-dire l'objet ayant finalement failli dans sa fonction d'étayage. La destructivité spectaculaire de Rachid a eu raison du cadre et des encadrants, mettant en évidence leur défaillance à maintenir (Holding) et à contenir (Handling) de manière tout aussi spectaculaire. Rachid, bien qu'absent, est devenu la figure de celui qui est venu à bout du cadre. A travers lui, c'est maintenant le cadre, par sa défaillance, qui devient menaçant. Avec WINNICOTT, nous avons vu que le concept de survivance présente une double présence à l'objet : réelle et fantasmatique. La survivance à la destructivité permet à cette dernière d'investir le monde fantasmatique, là où elle devient structurante. En revanche, "c'est là un paradoxe fondamental de la destructivité et de son exacerbation : elle est exacerbée par sa non-réalisation fantasmatique, elle est exacerbée par sa confusion avec la destruction effective" (ROUSSILLON, 2009, 185). Dans la séance 5, nous avons relevé les mécanismes d'identification du groupe à Rachid, à l'œuvre ; souvenons-nous de l'étrange lapsus d'un des jeunes : "**on s'est excusé**" au lieu de "il s'est excusé". Puisque le groupe porte la faute en assumant la destructivité de Rachid alors c'est lui qui porte la rupture du cadre. Ainsi, la réaction destructrice et les attaques contre ce qui fait liaison se déplacent du côté des autres membres du groupe. Ce qui peut expliquer l'émergence étrange et soudaine des comportements agressifs et violents identifiés au début de ce groupe de parole en particulier.

- **Le refoulement :**

Dans la séance 6, c'est principalement le renvoi de Rachid qui a été évoqué. Cette dernière a donc été placée sous le sceau de la thématique "Rachid", des éprouvés des autres jeunes par rapport à ce renvoi, du motif de ce renvoi, etc. Les premiers échanges de la séance 7 montrent qu'aucun membre du groupe ne se souvient du contenu de la séance 6, bien qu'elle ait été consacrée à échanger sur cet incident violent qui a pourtant marqué tout le monde. En somme, une authentique amnésie collective qui fait dire à José, me pointant du doigt : "**Le monsieur, il se souvient. Il écrit tout**". Un contenu semble avoir été puissamment refoulé et l'appel au

scribe silencieux (et ses écrits secrets), comme aide-mémoire, semble impliquer la fonction surmoïque groupale dans ce mouvement de refoulement.

Nous pouvons oser l'hypothèse d'un Moi et d'un Surmoi groupal qui réussit enfin "à solder Rachid". C'est-à-dire repousser dans l'inconscient les éléments projectifs que Rachid a déposés au sein du groupe. Souvenons-nous :

1. Du registre essentiellement expulsif de Rachid, dans le sens d'une décharge pulsionnelle continue, verbale et agie.
2. Des excréments laissés très régulièrement dans les toilettes afin que d'autres tirent la chasse d'eau à sa place, etc.

Autant d'éléments qui nous confortent dans l'idée d'une utilisation massive de l'objet groupal par Rachid comme d'un réceptacle. R. ROUSSILLON soulève "le problème d'être ainsi utilisé comme *poubelle, waste disposal*" et "comme matière à symboliser" (ROUSSILLON, 2011, 29). Il décrit ainsi un transfert particulièrement violent, surtout quand les problématiques narcissiques-identitaires sont impliquées.

Autrement dit, Rachid laisse des traces d'autant plus profondes qu'elles appartiennent à un registre archaïque identitaire et que son activité pulsionnelle se caractérise par une absence de refoulement. Or, c'est cette absence de refoulement chez Rachid qui mobilise chez les autres sujets en présence un travail d'étayage psychique extrêmement intense. Souvenons-nous de la somnolence de José et Dylan au moment de l'agression de Tom, un authentique court-circuit de l'appareil psychique ne pouvant plus suivre dans le traitement des pulsions agressives de Rachid. Lorsque le flux de la décharge, trop intense, n'a plus pu être élaboré, ni refoulé, la défense a brutalement changé de registre en plongeant alors dans l'évitement du conflit et l'anti-symbolisation.

Dans cette perspective, l'amnésie du groupe peut s'inscrire également comme mécanisme de défense contre un sujet absent extérieurement mais dont les traces demeurent toujours présentes. Mais nous y voyons cette fois, un Moi groupal désormais suffisamment fort pour solder les éléments pulsionnels déposés par Rachid sans avoir recours au court-circuit psychique et à l'anti-symbolisation. Dit autrement, nous pouvons faire l'hypothèse que l'absence d'activité pulsionnelle débordante de Rachid allège l'activité du Ça groupal, permettant un rééquilibrage entre instances psychiques, et autorisant le refoulement à opérer. Ainsi, lorsque José nous dit : "**Le monsieur, il se souvient...il écrit tout**", cela pourrait

impliquer la présence d'une instance surmoïque à la manœuvre, la représentation pulsionnelle problématique étant repoussée dans l'inconscient, à savoir : dans le verbatim du scribe. Ceci plaiderait en faveur d'un refoulement réussi et serait le signe d'un surmoi groupal revenant au devant de la scène psychique, une fois Rachid parti.

IV. DISCUSSION

Rachid est au carrefour de "l'originaire en tant que structure qui porte l'adolescence" (GUTTON, 2020, 396) et du pubertaire en tant que "biologisation du sexuel" (Laplanche) et réveil de l'instinct génital. Deux processus viennent ainsi se télescoper de manière particulièrement spectaculaire chez notre sujet d'étude : la succession de l'après-coup des origines de l'être et le temps second de la sexualité humaine (MONNIELLO, 2015, 887).

Rachid constitue donc pour nous un exemple prototypique du processus adolescent dans la mesure où l'originaire qui fait retour, à savoir "la base subjectale des phases constitutives de l'être, rendue possible par le processus de subjectalisation" (GUTTON, 2020, 396), est particulièrement défaillante et marquée par des impasses identitaires majeures. Prototypique également par l'intensité de la charge pulsionnelle s'exprimant derrière la génitalité et mettant à l'épreuve un appareil psychique très immature. Nous disons "prototypique" dans le sens où ces deux mouvements en jeu et leur télescopage, du fait de leur massivité, y sont aisément remarquables.

Afin de poser le cadre de notre discussion, nous souhaitons apporter ici une légère précision qui viendra trancher avec la prudence que nous avons adoptée jusqu'ici : à la différence du modèle d'adolescent quasi-psychotique ou *psychotic-like* décrit par A. GREEN, pour qui la potentialité psychotique existe, même à l'état normal chez l'adolescent, sous la forme d'une propension à la désorganisation (GREEN, 1989, 235), nous parlerons quant à nous, au sujet de Rachid, d'une authentique potentialité psychotique au sens d'AULANIER, à savoir non pas "une possibilité latente qui serait commune à tout sujet, mais bien une organisation de la psyché qui peut ne pas donner lieu à des symptômes manifestes mais qui montre (...) la présence d'une pensée délirante primaire enkystée et non pas refoulée." (AULAGNIER, 2003, 223). Nous renvoyons pour cela le lecteur au verbatim de la séance 4 et à la succession d'énoncés a-sensés du sujet, à chaque évocation de son origine et de son inscription dans la

lignée familiale, comme venant étayer un faisceau d'indices déjà consistant. Par énoncé a-sensé, nous évoquons "tout énoncé qui prouve que le JE relie la présence d'une chose à un ordre causal contradictoire avec la logique selon laquelle fonctionne le discours de l'ensemble, relation qui reste de ce fait inintelligible pour ce discours" (AULAGNIER, 2003, 222).

La distinction entre ces deux modalités psychotiques, nous paraît essentielle car le retour de l'originaire, dont GUTTON pense qu'il "doit être interprété comme un retour des toutes premières relations infans-mère" (GUTTON, 2020, 394) va prendre, en conséquence, une place beaucoup plus importante dans le déroulement du processus adolescent chez un sujet dominé par des mouvements psychotiques. Ainsi, nous considérons la réactivation des vécus précoces catastrophiques qui s'originent dans les premières relations infans-mère -à savoir les éprouvés de passivation en ce qui concerne Rachid- comme un opérateur central de son processus adolescent et ses impasses.

La problématique identitaire semble impacter l'éveil génital de Rachid de deux façons :

> D'abord, elle maintient le sujet dans une économie psychique fusionnelle sous-tendue par l'omniprésence des objets internes parentaux. Dans cet état de non-séparation suffisante, il n'est pas étonnant que l'explosion des motions pulsionnelles sexuelles empruntent plus volontiers les voies de l'analité. "Analité" comprise ici comme le siège archétypique d'une lutte psychique sans merci pour se dégager subjectivement des limbes parentales et s'encloue dans un espace psychique propre et différencié. Nous devons comprendre qu'à l'arrière-plan psychique de Rachid se joue et se rejoue cette lutte pour la différenciation. Souvenons-nous de cette donnée clinique qui prend ici toute sa valeur symbolique : Rachid a toujours été nommé Bachid (prénom du grand-père maternel) par sa mère, et ce dès son plus âge. L'enjeu développemental est donc majeur. Dans cette lutte, se joue la seconde naissance : la mise au monde en tant que sujet, en son nom propre. De notre point de vue, l'environnement groupal, en tant que pourvoyeur de stimulations excitatrices, couplé à l'éveil libidinal adolescent, vient activer une grande quantité d'énergie sexuelle. Compte tenu de l'obnubilation de Rachid pour la sexualité anale et les excréments, et son irrésistible besoin de coller ses fesses sur ses camarades, nous pouvons admettre que cette énergie est dérivée sur le palier anal de l'organisation pulsionnelle sans parvenir à le dépasser tout à fait, c'est-à-dire, sans véritablement sortir de la dialectique activité/passivité. Ajoutons que l'enraidissement général

du sujet, l'impression de compensation rigide posturale, nous rappellent les tonifications musculaires, comme contrepartie corporelle du mouvement anal dans le développement de l'enfant, au moment de l'accès à la marche.

> Le retour de l'originaire va également impacter l'éveil génital sur un autre versant : si la génitalité confronte Rachid à un fantasme de pénétration, c'est une satisfaction libidinale à but passif qui est ici recherchée. Or dans le même temps, la lutte fondamentale sous-jacente est celle du dégagement des objets parentaux internes, c'est-à-dire la sortie de l'état de dépendance. On a donc une problématique identitaire et ses enjeux qui viennent s'opposer à la satisfaction libidinale telle qu'elle se présente ici. Le retour de l'originaire chez Rachid, c'est le retour des éprouvés catastrophiques de passivation, cet état précoce de passivité-détresse. Ainsi, le fantasme passif place Rachid devant une menace existentielle, en somme, une impasse. Si comme le rappelle H.S. HAIDAR, "tolérer la passivité de la première scène et la transformer en une activité symbolique qui l'inscrit dans l'économie génitale est une des tâches importantes du travail adolescent" (HAIDAR, 2020, 158), nous comprenons que le sujet est ici mis en échec. Ne pouvant pas être traitées symboliquement, ces motions pulsionnelles à la fois désirables et dangereuses, seront contre-investies en leur contraire. L'économie anale favorisant les mouvements antagonistes, la passivité se retourne alors en mouvement d'emprise sadique, qui conserve cependant sa valeur libidinale. Un tour de passe-passe qui permet au pulsionnel pubertaire de se trouver une voie de satisfaction. Nous l'avons vu dans le groupe de parole et en atelier : Rachid aime se frotter les fesses sur ses camarades tout en leur pétant dessus, il essayera même de déféquer sur le visage de l'un d'eux. Le mouvement expulsif, de fait agressif et destructeur, vient signer ce retournement libidinal qui, pourrait-on dire, a presque une valeur de compromis entre le fantasme de passivité et la menace catastrophique de dépendance. Dans le cas de l'environnement groupal, plus l'excitation pulsionnelle du sujet est intense et plus elle renforce le mouvement d'emprise, ainsi que les agir violents infligés au groupe, des "agir" n'étant finalement que des manœuvres d'évitement visant les éprouvés précoces et l'état de dépendance psychique. Le cadre du groupe peut donc être vu ici comme un révélateur, chez le pubertaire en prise avec un mouvement psychotique, de cette lutte contre la dépendance à l'objet (ici groupal) et du renversement subséquent des motions pulsionnelles libidinales en agir violent. Ceci étant posé, nous voyons effectivement émerger un premier niveau de signification à la destructivité

de l'organisation psychotique pris dans la toile du pubertaire. Nous comprenons que la métamorphose pubertaire entraîne une révolution des corps et des sensations, pris dans de nouveaux stimuli intenses et inédits (MONNIELLO, 2015, 886) et que la destructivité de Rachid, sur un premier niveau de lecture, résulte d'un aménagement psychique, à savoir une solution trouvée pour faire face à cette transformation.

En deuxième lecture, nous sommes en présence d'un processus adolescent qui s'appuie sur un originaire marqué par des impasses sévères concernant la fonction représentative. La défaillance de la capacité représentative du sujet, c'est-à-dire la non-opérativité du pare-excitant interne, force à externaliser le traitement des tensions internes. L'identification projective vise à expulser les éprouvés catastrophiques de passivation, opérant comme d'authentiques objets internes persécuteurs. Le retour de l'originaire induit par le pubertaire réactive ainsi des éprouvés précoces qui n'ont jamais pu être transformés. Ici, plus la charge pulsionnelle sexuelle est forte, et plus le fantasme de passivité réactive les objets internes persécuteurs : le mouvement projectif procède donc à la fois de l'accumulation des tensions sexuelles et de la réactivation subséquente des éprouvés catastrophiques n'ayant jamais pu trouver de lieu d'inscription psychique.

En expulsant violemment les éprouvés de passivation au sein de l'entité groupale, c'est en réalité la lutte contre la dépendance aux imagos parentaux internes qui fait rage en arrière-plan : le processus de différenciation est enclenché, mais il ne parvient pas à se réaliser psychiquement. Il se manifeste donc dans la réalité : "c'est là un paradoxe fondamental de la destructivité et de son exacerbation : elle est exacerbée par sa non-réalisation fantasmatique, elle est exacerbée par sa confusion avec la destruction effective. Là encore, c'est l'échec de la réalisation psychique du mouvement pulsionnel qui pousse à l'acte, c'est l'échec de l'organisation du fantasme destructeur qui pousse à la destruction" (ROUSSILLON, 2009, 185). Tout comme il faut détruire fantasmatiquement les objets parentaux internes pour qu'aboutisse le processus de séparation, l'objet groupal devra être détruit. La destructivité, chez notre sujet d'étude, possède donc bien, selon nous, un deuxième étage, plus primaire : faire advenir l'autre comme séparé de soi. Compte tenu de l'échec du refoulement chez Rachid et de la défaillance majeure dans l'élaboration psychique des mouvements pulsionnels, la destruction du groupe par Rachid ne saurait passer par la voie fantasmatique, elle fera donc irruption dans le réel avec toute sa violence. Le cadre du groupe de parole sera ainsi fortement

mis en tension tout au long des séances, jusqu'à son explosion à la séance 4. Le groupe ne survivra finalement pas à Rachid.

Un autre aspect à ce mouvement primaire, expulsif et destructeur, doit être souligné ici : l'externalisation des éprouvés catastrophiques ne vise pas seulement à repousser hors de soi ce qui fait tension. Elle vise également à leur trouver un lieu d'inscription, c'est-à-dire un contenant. Ainsi pour trouver un contenant externe et y projeter ses éprouvés de passivation, Rachid procède en forçant l'objet (et plus largement l'environnement) à la soumission, l'obligeant à ressentir cette passivité-détresse, ceci prenant la forme d'un puissant mouvement d'emprise sur l'Autre. Nous avons observé chez Rachid, sous des formes variées, une recherche farouche et constante de contenants, de récipients, au sens propre comme au figuré, qui puissent accueillir sa "matière première psychique énigmatique" (ROUSSILLON, 2011, 25), qu'elle prenne une forme fécale, comportementale ou verbale. BION évoquera un *modèle global d'engendrement* construit autour de l'identification projective : "un contenu est projeté dans un contenant où il est pour ainsi dire appareillé avec ce contenant. Cet appareil contenu-contenant devient le propre appareil du petit enfant. Un appareil capable de répéter l'opération initiale de l'identification projective" (BION, 1979, 7). Le sujet recherche un environnement *contenant*, "analogue à celui d'une mère capable de résonance avec l'état de son enfant, de contenance des énergies d'une telle angoisse, de métabolisation et de métaphorisation de tels affects, confondus, débordant la psyché" (CAHN, 2004, 765). La fonction contenante, facilitatrice de l'environnement se révèle alors déterminante, en tant "qu'objet à détruire/indestructible, dont la fiabilité résistera à toutes les épreuves, même si parfois il faillit" (CAHN, 2004, 765). Il faut donc que l'objet ressente ce que ressent Rachid tout en résistant à sa destructivité : tel est le contrat tacite qui reliera finalement Rachid à ce groupe de parole tout au long des séances.

Soulignons alors, à l'instar de ROUSSILLON, que la grande destructivité qui se déploie dans le contenant groupal n'est pas la simple expression directe d'une pulsion destructive : elle a des enjeux latents (ROUSSILLON, 2009, 181), qui sont ici des enjeux développementaux : autrement dit, il ne s'agit pas simplement de la *réactivation* de l'originaire en tant que relation infans-mère et ses défaillances précoces, mais également d'une tentative de *réactualisation* de cette relation. L'objet groupal, à l'instar de l'objet primaire, y est puissamment mobilisé comme prothèse psychique, à savoir un préconscient externe servant de pare-excitant aux tensions internes. Dans son article "Attaque contre la liaison", BION illustre ce point en

présentant comme l'une des causes probables de la psychose, un environnement précoce qui a interdit au patient l'emploi des mécanismes de clivage et d'identification projective (BION, 2015, 176). Il décrit son patient comme cherchant à rejouer de force une identification projective dont il a été privé : la quête d'un contenant qui résiste enfin à sa destructivité. L'observation clinique de Rachid nous conforte dans notre hypothèse de départ.

Sur cet axe de *réactualisation* de l'originaire, il est vital que l'éprouvé archaïque et les excitations s'organisent en processus. Telle est d'ailleurs leur trajectoire naturelle lorsqu'aucun obstacle ne vient les en empêcher. KAËS soutient l'idée que "la pulsion se construit comme organisateur de l'excitation ; qu'elle est le résultat du travail du pare-excitation interne, c'est-à-dire de l'activité fantasmatique du Moi, et du pare-excitation externe qu'assurent la fonction alpha, la rêverie maternelle, la fonction de porte-parole de la mère". Il conclut : "ce travail est celui de l'étayage de la pulsion dans l'intersubjectivité" (KAËS, 2010, 227). Ce sont les corrélations de subjectivités à l'œuvre au sein du cadre groupal, qui permettent, dans une certaine mesure, la réintrojection de l'appareil à penser groupal et de sa fonction représentative, à l'intérieur de l'objet défaillant, d'où la fonction éminemment prothétique du groupe. Pour que cette *prothèse psychique* fonctionne, il faut qu'elle soit progressivement introjectée puis intégrée comme une capacité propre à l'appareil psychique du sujet.

Dans le cas de Rachid, il y a bien utilisation massive de la prothèse groupale mais échec de son intégration. S'il nous a semblé que la chaîne associative groupale a mis en évidence une apparition de processus plus secondarisés chez Rachid, permise par les corrélations de subjectivité, nous pensons qu'il peut s'agir aussi de productions mimétiques. En effet, l'enjeu pour Rachid, à travers la mise en œuvre des corrélations de subjectivité, serait, in fine, de réussir à associer les stimulations excitatrices débordantes avec des représentations. Or nous constatons que si les associations se font effectivement, les représentations utilisées par Rachid restent souvent des représentations d'emprunt, donnant l'impression de collages qui ne semblent pas traduire la métabolisation réelle des éléments psychiques énigmatiques. Nous restons toutefois prudents sur ce point, le niveau de secondarisation des énoncés verbaux chez Rachid restant à définir de manière plus approfondie.

CONCLUSION

Dans cette étude, nous avons proposé une approche singulière du phénomène adolescent, en observant spécifiquement les modalités de fonctionnement d'une organisation psychique peu assurée sur le plan identitaire, au moment où les excitations pulsionnelles libidinales rencontrent des éprouvés précoces catastrophiques. Notre réflexion nous a donc amenés à explorer l'interaction de trois organisateurs : l'adolescence et ses éprouvés pubertaires explosifs, le mouvement psychotique et ses différentes modalités, comme lame de fond portant les défaillances originaires, et le cadre groupal, à la fois comme activateur du pulsionnel et point d'appui externe permettant au sujet de se soutenir. Nous avons ainsi mis en évidence la puissance du pubertaire dans sa capacité à réactiver *les monstres originaires*, en amplifiant les éprouvés précoces, et constaté à quel point la lutte contre ces vécus catastrophiques occupe le tout premier plan du fonctionnement psychique adolescent. La grande spécificité de notre sujet d'étude tient dans les instruments de cette lutte : elle se manifeste en acte par ce que nous avons appelé *une destructivité à deux étages*.

En amont, cette destructivité procède par une tentative de neutralisation du fantasme passif. Nous avons montré comment l'explosion de la motion pulsionnelle sexuelle a réveillé des éprouvés précoces de passivation, et comment dès lors, la lutte contre ces éprouvés s'exerce indirectement, en visant son déclencheur : le fantasme de passivité. Ce dernier sera renversé en son contraire, la passivité se retournant en agir violent, prenant la forme d'un mouvement d'emprise, et permettant aux pulsions sexuelles de trouver une voie de satisfaction moins angoissante. Ce premier niveau de destructivité conserve sa valeur libidinale et prend donc en réalité la forme d'un agir "*d'allure*" *destructrice*.

En aval, ce sont les éprouvés de passivation, les éléments *bêta* non psychisés, opérant comme d'authentiques objets internes persécuteurs, qui sont cette fois directement visés. La destructivité se traduira par une attaque portant sur l'éprouvé lui-même, en projetant les vécus de détresse précoces à l'intérieur de l'objet, forçant impitoyablement ce dernier à vivre cet état de passivité-détresse, et donnant au mouvement d'emprise une autre étiologie. Au final, deux formes d'attaques défensives d'autant plus extrêmes que les excitations sexuelles sont intenses.

Nous avons ainsi dégagé de l'observation deux mouvements, qui, bien que distincts du point de vue de leur registre psychique comme de leur mode pulsionnel, prennent pour cible un

même éprouvé catastrophique. Une lutte qui mobilise ainsi le sujet de manière extensive, en occupant simultanément plusieurs champs de bataille. Mais nous avons également mis en évidence, l'existence d'un troisième mouvement possédant un enjeu plus développemental que défensif : il nous a semblé qu'un autre versant de l'identification projective pathologique vise à trouver dans l'urgence un lieu d'inscription externe à ces contenus afin de réactualiser et relancer leur métabolisation. En conséquence, la relation d'objet dans laquelle s'exprime toute la violence manifeste constitue paradoxalement, en même temps, un levier utilisé par le sujet pour tenter encore et encore le déplacement de sa destructivité sur le plan fantasmatique et la scène interne, mais sans y parvenir. C'est donc sur la scène extérieure que se joue et se rejoue en un mouvement circulaire, le drame de la naissance d'un sujet qui doit détruire *réellement* pour avoir le sentiment d'*être* au monde.

BIBLIOGRAPHIE

ANZIEU Didier, *Le Moi-Peau*, Paris : Dunod, 1985.

ATHANASSIOU-POPESCO Cléopâtre, "Les défenses autistiques", *Le Coq-héron*, 2017, n°229, p. 101-117.

AULAGNIER Piera (1975), *La Violence de l'interprétation*, PUF, 2003.

BION Wilfred R. (1957), *Différenciation des personnalités psychotiques et non psychotiques*, PUF, 2002.

BION Wilfred R. (1962), *Aux sources de l'expérience*, PUF, 1979.

BION Wilfred R., "Attaque contre la liaison", in Michèle Emmanuelli et al., *La pensée, monographies et débats de psychanalyse*, 2015, p. 160-179.

BRELET-FOULARD F., CHABERT C., *Nouveau manuel du TAT: approche psychanalytique*, Paris : Dunod, 2019.

CAHN Raymond, *Adolescence et Folie*, PUF, 1991.

CAHN Raymond, "Subjectalité et subjectivation", *Revue Adolescence*, 2004/4, T. 22, n°4, p. 755-766.

DI ROCCO Vincent, "La psychose comme défense contre les états psychotiques de la psyché", *Association Recherches en psychanalyse*, 2016/2, n°22, p. 180-189.

FOGNINI Mireille, "Perspectives et apports de Bion au travail clinique", *Le Coq-héron* 2004/2, n°177, p.144-160.

FREUD Sigmund (1911), "Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques", in *Névrose, psychose et perversion*, PUF, 1973.

FREUD Sigmund (1915), "Pulsions et destins des pulsions", in *Métapsychologie*, Paris : Gallimard, 1968.

FREUD Sigmund (1924), "La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose" in *Névrose, psychose et perversion*, Bibliothèque de psychanalyse, PUF, 1973.

GOLSE Bernard, "Autismes et synchronie polysensorielle", *Corps & Psychisme*, 2019, n°74, p. 73-81.

- GREEN André, "Point de vue du psychanalyste sur les psychoses à l'adolescence" in Philippe Gutton et al., *Psychoses et adolescence*, Paris : Masson, p.231-244, 1989.
- GREEN André, "Passivité-Passivation: jouissance et détresse", *Revue française de psychanalyse*, "Enjeu de la passivité", 1999, n°3.
- GUTTON Philippe, "Chapitre 5 : Pierre Mâle", in *Le tourment adolescent*, Tome 2, p. 175-217, PUF, 2010.
- GUTTON Philippe, *Le pubertaire*, Collection : Quadrige, PUF, 2013.
- GUTTON Philippe, "Intersubjectivité et principe de réalité en adolescence", *Revue Adolescence*, 2020/2, T.38, n°2, p. 393-404.
- HAAG Geneviève et col. "Grille de repérage clinique des étapes évolutives de l'autisme infantile traité", in *Psychiatrie de l'enfant*, XXXVII, Vol.2, 1995, p. 495-527.
- HAAG Geneviève, *Le moi corporel*, Le fil rouge, PUF, 2018.
- HAIDAR Haya Sleiman, "Quel paradigme pour la psychose à l'adolescence ?", Éditions GREUPP, *Revue Adolescence*, 2020/1, T.38, n°1, p. 149-165.
- KAËS René, "Chapitre 9 : Quelques reformulations métapsychologiques à partir de la pratique psychanalytique en situation de groupe", in Martine Pichon et al., *L'expérience du groupe*, Dunod, Inconscient et culture, p. 181-206, 2010.
- KAËS René, "Chapitre 11 : Pulsions et intersubjectivité. l'exigence de travail psychique imposée par la subjectivité de l'objet : la question des pulsions dans le lien intersubjectif", in Martine Pichon et al., *L'expérience du groupe*, Dunod, Inconscient et culture, p. 217-228, 2010.
- KAËS René, "Les médiations entre les espaces psychiques dans les groupes", in Anne Brun, *Les médiations thérapeutiques*, ERES, Le Carnet psy, p. 49-60, 2011.
- KLEIN Mélanie (1957), *Envie et gratitude et autres essais*, Paris : Gallimard, 1968.
- KLEIN Mélanie, "Notes sur quelques mécanismes schizoïdes", in *Développements de la psychanalyse*, Collection Quadrige, PUF, 2013.
- LAPLANCHE J., PONTALIS J.B, *Vocabulaire de la psychanalyse*, PUF, 1967.
- MONNIELLO Gianluigi, "Le travail analytique avec l'adolescent", *Revue Adolescence*, 2015, n°33, p. 885-900.

RICHARD François, "Les pathologies en extériorité : le sexuel en état limite", *Le Carnet Psy*, 2012/2, n°160, p. 30-35.

ROUSSILLON René, *Le transitionnel, le sexuel et la réflexivité*, Coll. Psychismes, Dunod, 2009.

ROUSSILLON René, "Propositions pour une théorie des dispositifs thérapeutiques à médiations, in Anne Brun, *Les médiations thérapeutiques*, ERES, Le Carnet psy, p. 21-35, 2011.

WINNICOTT Donald, *Jeu et réalité*, Paris : Gallimard, 1975.

WINNICOTT Donald, "La crainte de l'effondrement", *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 1975, n°11, p. 35-44.

ANNEXES

METHODOLOGIE

Terrain de la recherche.....	51
La Population / Présentation du cas clinique.....	51
Déroulement de la recherche	52
Les outils de la recherche.....	52

MATERIEL CLINIQUE & ANALYSES

Verbatim Séance 1 & analyses (en présence de Rachid).....	54
Verbatim Séance 2 & analyses (en présence de Rachid).....	63
Verbatim Séance 3 & analyses (en présence de Rachid).....	80
Verbatim Séance 4 & analyses (en présence de Rachid).....	101
Verbatim Séance 5 (sans Rachid).....	124
Verbatim Séance 6 (sans Rachid).....	132
Verbatim Séance 7 (sans Rachid).....	140
Analyse groupée des séances 5, 6, 7.....	146

METHODOLOGIE

■ Terrain de la recherche :

La recherche se déroulera dans un IES regroupant un IME (institut médico-éducatif), un ITEP (institut thérapeutique et pédagogique) et un SESSAD (Service d'éducation spécialisée et de soins à domiciles). Traditionnellement, l'IME concerne les enfants et adolescents avec déficience intellectuelle et cognitive sévère. L'ITEP quant à lui se concentre principalement sur les jeunes à priori sans déficience intellectuelle grave mais qui ne sont pas en mesure de suivre une scolarité ordinaire. Le psychiatre de la structure, écrira dans une note interne : "A côté des institutions habituelles à toute société, et qui la fondent, il en faut d'autres pour pallier à l'inadéquation des dites institutions avec la manière d'être de certains enfants. Nous disons *la manière d'être*, et non les troubles des conduites, des comportements, repérés par le corps social et qui justifient le constat d'une inadéquation". L'ITEP constitue donc pour ces jeunes et leurs "manières d'être" si singulières, une solide alternative avec prise en charge thérapeutique. On y trouve généralement à des degrés divers, nombre de problématiques liées au rapport aux limites, à la règle, à l'autorité, à la difficulté à gérer ses émotions et notamment la colère. Problématiques renvoyant souvent aux pathologies du lien et de l'agir, avec comme arrière-plan une fragilité des assises narcissiques. C'est l'ITEP qui retiendra notre attention et constituera notre terrain d'étude, et plus précisément le groupe de sortants : ce sont des adolescents âgés de 16 à 18 ans. Nous disons "sortants" car ce sont des jeunes en fin de prise en charge qui sont théoriquement en train de poser les bases de leur projet professionnel.

■ La population/présentation du cas clinique

Dans ce groupe de sortants, nous sélectionnerons comme sujet d'étude un jeune de 18 ans que l'on appellera Rachid. Rachid est un adolescent atypique au sein du groupe de jeunes de l'ITEP. Atypique par sa corpulence : un jeune massif, de plus de 100 kg, de grande taille et adepte de musculation. Atypique par ses comportements : il lui est difficile d'être en groupe sans débordement de violence. Des violences explosives allant jusqu'à l'agression envers enfants et adultes, la destruction de matériel, l'utilisation d'armes blanches. Atypique par l'intensité de ses débordements libidinaux : obsédé par le sexe et l'analité, thématiques qui reviennent en permanence tant dans ses propos qu'à travers ses actes. Atypique également dans le regard que l'institution porte sur lui : Rachid fait peur, et tout le monde craint ses

réactions. Nous trouvons traces de "cet embarras institutionnel" dans les propos des éducateurs, des cadres et dans certains rapports de synthèse, l'ITEP y étant décrite comme "structure non adaptée" pour lui, structure dont la fonction de contenance semble ici mise à rude épreuve, voire même débordée. Dans le cadre de notre recherche, Rachid présente pour nous un intérêt clinique de tout premier plan, le marqueur central étant ici *le débordement* : un sujet débordé par ses excitations internes, une destructivité qui déborde sur la réalité extérieure et le corps social, une institution voire les groupes de jeunes, eux-mêmes débordés par "les débordements" de Rachid. Avec Rachid, nous nous trouvons à un carrefour où se rencontrent sans ménagement le processus pubertaire et son pendant pulsionnel sexuel, le processus psychotique dans le sens, pour le moment large, de défaillances majeures de l'appareil à penser, et de l'interaction groupale, dans le sens d'une relation d'objet groupal sur son double versant de déclencheur et d'étayage.

■ **Déroulement de la recherche :**

Le cadre observationnel sera celui d'un groupe de parole thématique d'une heure toutes les deux semaines pendant 6 mois. Ce groupe est composé à l'origine de 7 inscrits, choisis par la psychologue de l'ITEP. Il est animé par un tandem : une psychologue et l'éducateur référent du groupe. Il est "thématique" dans la mesure où il part d'un sujet choisi par les membres du groupe, mais ce dernier ne constitue qu'un point de départ et peut évoluer, le groupe étant mené de façon souple pour favoriser les associations libres et soutenir les échanges.

■ **Les outils de la recherche :**

Nous conduirons notre recherche en nous appuyant sur une observation clinique combinant d'une part un recueil et une analyse des énoncés verbaux, le sujet étant bavard et n'ayant aucun retard de langages, et d'autre part des agir et des expressions corporelles :

1. Nous nous appuierons d'abord sur l'identification des procédés d'élaboration du discours de Rachid, procédés inspirés de la feuille de dépouillement du TAT (Thematic Apperception Test). Notons que dans le TAT, le sujet doit imaginer une histoire à partir de dessins qui lui sont présentés : "c'est la capacité du sujet à se laisser aller à une rêverie à partir d'une réalité perceptive, sans être ni désorganisé par cette activité associative, ni démesurément contraint par les impératifs de l'objectivité qui sera

repérable à travers ses réponses au TAT" (BRELET-FOULARD, CHABERT, 2019, 33). Dans le cas du groupe de parole, il n'y a bien évidemment pas d'images comme support mais c'est dans les interactions et plus précisément dans la chaîne associative groupale, sur le plan verbal, que nous essaierons de repérer les mouvements psychiques à l'œuvre. L'enjeu sera ici tout autant de repérer ce qui dans l'énoncé verbal peut être interprété "comme mouvement d'évacuation et non comme communication de sentiments" (BION 1962, 31), que d'identifier si la parole du groupe est susceptible de contraindre "les investissements pulsionnels et les représentations de choses à se lier dans une scène figurable et historisable (le scénario), à y associer des images et des représentations de parole (...) et non à se décharger directement et répétitivement dans un acte" (KAES, 2010, 199).

2. Et comme ce sont bien les processus à l'œuvre au sein d'un appareil à penser gravement défaillant, que nous étudions ici, nous devons également explorer les voies de l'agir, et à travers elles, observer la dimension corporelle et sensorielle, afin de repérer l'éventuelle activité de noyaux archaïques. Ces derniers sont en effet plus difficiles à identifier en utilisant simplement les énoncés verbaux qui tendent généralement à dévoiler des processus plus secondarisés. Nous utiliserons ainsi la grille de repérage clinique des étapes évolutives de l'autisme infantile traité de G. HAAG (1995, 495-527) afin de repérer les traces discrètes ou les manifestations franches d'angoisses archaïques toujours actives, vestiges de ce que Winnicott appelle les *agonies primitives*, "à l'époque de la dépendance absolue, quand la mère assure une fonction de moi auxiliaire" et que "le nourrisson n'a pas encore fait la distinction entre le non moi et le moi" (WINNICOTT, 1975b, 37). En somme, des "effondrements n'ayant pas trouvé de lieu psychique" (WINNICOTT, 1975a) et suscitant des mouvements défensifs de type autistique contre la "chute sans fin dans un espace non borné où le moi se perd et se liquéfie" (ATHANASSIOU-POPESCO, 2017, 105). Dans la grille de Haag, nous retiendrons certains axes observationnels bien spécifiques : l'image du corps, le regard et les expressions émotionnelles et relationnelles. Comme pour les procédés d'élaboration du récit, nous essaierons d'identifier les modalités d'inscription des phénomènes corporels observés, dans et à partir de la chaîne associative groupale.

VERBATIM et ANALYSES

Afin de faciliter la lecture :

- ◆ **Les noms en majuscules** désignent l'auteur d'un énoncé verbal
- ◆ **Les phrases en italique** et placées entre crochets sont des descriptions (hors dialogue)
- ◆ **Les passages en gras** désignent les éléments faisant l'objet d'une analyse
- ◆ **Les paragraphes encadrés** constituent les éléments d'analyse et sont intégrés au corps du verbatim pour les séances 1, 2, 3, 4 (séances en présence de Rachid)
- ◆ Les analyses des séances 5, 6, 7 (séances en l'absence de Rachid) sont regroupées après les verbatims
- ◆ Les deux animateurs du groupe de parole sont : *Esra* (psychologue) et *Evan* (éducateur)

Groupe parole N°1

OBSERVATION GÉNÉRALE / DYNAMIQUE DE GROUPE :

6 jeunes présents : Rachid, Alex, Matéo, Dylan, Tom, Louka.

Groupe globalement vivant et participant. L'absence de thématique a laissé le champ complètement ouvert aux propositions des jeunes.

Les thématiques abordées :

- Sexualité "c'est quoi une relation longue et durable?"
- Site de rencontres, faux profils et prostitution
- MST, pénétration, contraception, préservatif
- Draguer, réactions face au refus
- Prison et diversité ethnique.

Nombreuses interactions sur un axe jeunes-jeunes et jeunes-encadrants. Pas de confrontations verbales/physiques entre jeunes, au contraire on remarque l'émergence de relations collaboratives, de type entraide, conseil, résolution de problème. On observe une adhésion du groupe au dispositif proposé.

Dynamique de groupe :

Parole et sujet de discussion globalement monopolisés par Rachid qui impose sa présence aux autres d'un bout à l'autre de la séance à travers l'établissement d'une hiérarchie "naturelle" dans les rapports. Les consignes quant à la prise de parole semblent dans l'ensemble respectées (peu de moments où tout le monde parle en même temps) bien que le présence de Rachid participe également à ordonner la prise de parole des autres participants.

Nous pourrions schématiser la dynamique de groupe et la place des participants au sein de cette dynamique par un centre : Rachid. Autour de lui, un premier cercle concentrique : Matéo et Alex, participants mais essentiellement pour rebondir, réagir, ou commenter le récit de Rachid et prenant soin de ne pas le contrarier. Puis une second cercle : Louka, Tom et Léo, plus en retrait, dans l'écoute et suivant les échanges mais intervenant plus rarement.

VERBATIM :

*[Lors de l'entrée dans la pièce, Rachid choisit d'emblée sa place dans la pièce, non sur le canapé, dont la position est basse mais sur une chaise, en position haute, face à Esra (psychologue) et Evan (éducateur). Il choisit une chaise dos au mur et à la fenêtre, dans laquelle il peut voir son reflet en prenant place. C'est la seule fenêtre de la pièce, **et donc la seule surface réfléchissante. Alors qu'il s'assoit, il se regarde.]***

Nous soulignons ici le fait que Rachid regarde son reflet dans la fenêtre, car à l'extérieur du groupe de parole, il est coutumier du fait. Il est décrit par son éducateur référent, comme passant son temps à se regarder. Il a deux amis à l'ITEP dont il se sert même comme "photographes attitrés".

Nous pouvons poser ici deux hypothèses sur lesquelles nous reviendrons au fur et à mesure que l'observation s'approfondit :

- Ce rapport à l'image qui se manifeste au premier abord comme simple réassurance

narcissique et que l'on retrouve chez nombre d'adolescents, peut cacher un authentique vécu d'étrangeté corporel, un sentiment de ne pas être réel, en somme, une unité image menacée par la fragmentation. Cette accrochage visuel peut ainsi jouer comme un besoin de confirmation d'existence sans cesse renouvelée et répondre défensivement à une angoisse prototypique de morcellement. Quand nous disons "confirmation d'existence", nous entendons une existence propre, différenciée. L'éprouvé psychotique jouant les trouble-fêtes, par la confusion des espaces dedans/dehors, des limites entre moi et l'autre, du fantasmatique et du réel, engendre une menace existentielle qui pèse sur un moi trop faiblement organisé. C'est finalement d'un espace psychique non suffisamment sphinctérisé dont nous parlons ici, d'où la violence des angoisses psychotiques et la radicalité des réponses défensives.

- Mais nous pouvons poser ici une seconde hypothèse. Nous observons également sur cette séquence que Rachid se touche lorsqu'il se regarde. Des actions de palpation de ses muscles, essentiellement ses bras. Cela pourrait être le signe d'un agrippement sensoriel et qui conférerait au geste associé au regard, non plus une fonction de "confirmation d'existence", mais un refuge dans la sensation, ce qui ajoute ici une dimension toute différente, plus archaïque encore et signe de la présence d'un noyau autistique. Attention toutefois de bien comprendre ce que nous entendons par noyau autistique. C. ATHANASSIOU-POPESCO, défend la thèse d'un "noyau autistique universel de la personnalité". Selon elle, "un noyau autistique se tient en chacun de nous, lieu d'une tranquillité payée au prix fort d'un retrait par rapport à l'ensemble de nos liens objectaux", noyau qui s'origine dans la perception du vide que possède le bébé à la naissance qui "ne peut s'appuyer que sur l'enveloppement maternel pour retrouver la sécurité de son contenant primitif" (2017, 113). C'est ainsi que pour l'auteure, un secteur autistique peut n'impacter que partiellement le reste de l'activité d'un Moi qui peut alors se développer en dehors de son influence, ce qui peut expliquer la grande diversité des manifestations autistiques et la présence de défenses autistiques au sein de personnalités qui ne sont pas autistes à proprement parler. Pour revenir à Rachid, il pourrait ainsi s'agir d'une conduite d'agrippement tactile et visuel et signant la présence d'angoisses très

primitives, qui rappellent les agonies primitives décrites par Winnicott.

[Au début de la séance, Esra (psychologue) demande aux jeunes de se souvenir des règles du groupe de parole.]

RACHID : on va faire comme en CP, je suis pas un gamin. Et si on parlait de sexualité !

D'emblée Rachid se heurte à la règle, à savoir le cadre du groupe qu'il associe immédiatement au statut de l'enfant qui doit obéir passivement : "on va pas faire comme en CP". "Je suis pas un gamin" peut ici poser un premier indice, certes à discuter, d'une certaine résistance à la passivation. Passivation que GREEN renvoie à la description d'un *Hifflösigkeit* archaïque: une détresse psychique qui a plongé le sujet dans un état d'impuissance sans recours (A. GREEN, 1999, 1588). La consigne ou la règle peut ici faire ressurgir une image de lui, insupportable et contre laquelle il se défend.

Nous disons "à discuter" car, "je ne suis pas un gamin" constitue également un leitmotiv du processus adolescent ordinaire en tant que second processus de séparation/individuation, au moment de l'élaboration d'un nouveau projet identificatoire qui permet au sujet de se projeter dans son autonomie.

Si nous restons sur la première hypothèse, qui est celle de la lutte contre la réactivation d'éprouvés de passivation, la chaîne associative produit ici très rapidement l'émergence, de manière agressive dans la forme, de la thématique sexuelle. Vue sous cet angle, l'évocation de la thématique sexuelle pourrait jouer comme procédé auto-calmand, où la saturation de l'excitation qui semble recherchée, répond paradoxalement à une tension interne qui déborde les capacités de traitement psychique du sujet. La question ici qui se pose est : qu'est ce qui fait tension ?

[Rachid prend en main la séance à partir de ce moment-là.]

RACHID : C'est quoi une relation sérieuse et durable ?

C'est quoi une relation sérieuse et stable ?

Rachid, qui passe beaucoup de temps sur les sites de rencontres, trouve cette expression :

"cherche relation stable et sérieuse", qui, pour lui, fait énigme. Sa question s'impose au groupe de manière abrupte, tout en le mettant d'emblée à contribution. Nous remarquons ici dans l'énoncé verbal, un procédé de type proche du coq à l'âne, c'est à une discontinuité tant sur la forme de l'intervention que sur le fond. Cette question semble également renvoyer à un éprouvé de frustration, récent et toujours actif, lié à ce moment d'incompréhension devant ce que l'Autre attend. Cette intervention, par ailleurs, nous donne l'impression d'un élément clivé, non rattaché à une représentation et donc ne faisant pas sens pour le sujet, débordant sans préambule dans l'espace du groupe, pour y trouver un début de signification.

Pour BION, "la relation d'objet partiel ne s'instaure pas seulement avec des structures anatomiques mais avec une fonction – non seulement avec une anatomie mais avec une physiologie, non seulement avec le sein mais avec l'acte de se nourrir, d'empoisonner, d'aimer et de haïr" (BION, 2015, 172). Il poursuit : "le problème qui demande à être résolu, à ce niveau précoce mais superficiel, doit être formulé en termes adultes au moyen de la question : *Qu'est ce que quelque chose ?* , et non au moyen de la question : *Pourquoi quelque chose ?* " (BION, 2015, 172). En d'autres termes, dans une relation d'objet partiel, qui caractérise par ailleurs ce que M. KLEIN appelle la position schizo-paranoïde, BION nous rappelle que les problèmes dont la solution repose sur la prise de conscience de la causalité ne peuvent donc pas être formulés, encore moins résolus. Lors des groupes de paroles, Rachid emploiera à de nombreuses reprises cette forme interrogative "c'est quoi...?".

[Evan (éducateur) lui demande où il a vu ça, Rachid explique qu'il l'a vu sur un site de rencontres. Une large séquence de l'échange porte alors sur les sites de rencontres et les filles.]

MATEO fait référence au fait que les photos sont trafiquées : "On dirait des pokémon, des filles de 13 ans ont l'air de 20 ans". Matéo utilise l'humour pour gérer cette partie de l'échange sur les sites de rencontres. Ses interventions sont essentiellement des rires nerveux et des blagues courtes.

ALEX réagit en disant : "moi j'ai pas besoin." *[Il ne finit pas sa phrase.]*

ESRA : faire confiance c'est pas facile...

RACHID : en face à face avec les filles, c'est plus difficile, sur les sites c'est plus facile, je reçois des messages. Je comprends pas pourquoi c'est payant.

ESRA : dans la vraie vie, quand vous rencontrez une fille, comment vous vous y prenez ?

RACHID : **Moi je respecte jamais les femmes. Quand je me fais jeter, on se fout de ma gueule. Je le prends méchamment, je deviens violent.**

Nous avons ici une évocation du mauvais objet quasi immédiate (la femme) et qui s'articule au thème de la persécution. Un énoncé dont le procédé d'élaboration se situe dans un registre très projectif. Sur le plan de la chaîne associative, la pulsion agressive jaillit devant cette question/énigme "comment s'y prendre avec la femme ?" ce qui revient à demander "comment faire avec les femmes" ? Question qui suggère d'emblée une position active (faire, agir), susceptible de faire énigme pour un sujet passif, ou du moins de le placer face à un impossible. Le thème de la passivité reviendra à de nombreuses reprises et à de multiples niveaux chez Rachid au cours des groupes de parole. Nous avons ici l'une de ses premières évocations.

Notons ici l'équivalence entre "quand je me fais jeter" et "on se fout de ma gueule". Retenons sur le plan grammatical, la forme passive de ces deux phrases, où le sujet n'est jamais sujet de l'action, il subit le rejet dans un cas, la moquerie dans l'autre, par un tiers actif. Remarquons sur le plan de la chaîne causale, que tout refus est interprété comme un rejet, lequel est ensuite vécu comme une véritable humiliation. Pour Rachid, le mauvais objet, ici la femme qui refuse, ("quand je me fais jeter"), est nécessairement en train de lui mentir et "de se foutre de sa gueule". Elle devient menaçante et persécutrice. Nous voyons bien ici les mécanismes d'une identification projective pathologique, c'est à dire excessive, qui se caractérise par une projection massive des pulsions agressives à l'intérieur de l'autre et la crainte du retour de ces éléments "mauvais" qui confère à l'objet son caractère persécuter. Nous pouvons d'ores et déjà noter que l'identification projective pathologique est un marqueur important d'un moi resté organisé autour d'une économie psychique de type fusionnel ou symbiotique.

D'autre part, le caractère massif de la projection se lit également dans l'essentialisation ou la généralisation du jugement porté : "moi je respecte jamais les femmes", ce qui équivaut à "les femmes sont toutes pareilles, sans exception".

Ces quelques éléments peuvent nous permettre de commencer à identifier quelques points saillants du fonctionnement psychique et notamment une organisation anale de la pulsion et qui se traduit par une relation d'objet de type agressif et d'emprise. La piste d'un noyau psychotique s'ouvre à nous.

RACHID veut raconter une histoire, il dit d'un air malicieux, comme un acteur dans une mise en scène qui veut accrocher son public : **"je veux vous dire un truc mais vous allez me prendre pour un fou."**

"Je veux vous dire un truc mais vous allez me prendre pour un fou."

M. FOGNINI souligne la préoccupation qui peut parfois se manifester clairement chez certains psychotiques, "d'être regardés comme normaux et non comme des fous" (2004, 145). Une préoccupation que D. W BION justifie dans "Différenciation des personnalités psychotiques et non psychotiques" (BION, 2002), par le fait que chez le psychotique, le Moi ne se retire jamais tout à fait de la réalité, de sorte qu'il existe toujours en lui une part non psychotique plus ou moins importante.

D'autre part, "vous allez me prendre pour un fou" évoque à nouveau un registre interprétatif et projectif très présent. Nous retrouvons également la forme passive dans la formulation où le sujet est soumis à l'action d'un tiers.

EVAN : nous, on te jugera pas.

[Rachid raconte alors qu'il a payé pour une prostituée sur le net, en utilisant les petites annonces des réseaux sociaux. Il a payé par transcash une première partie de la somme pour avoir une partie de l'adresse (la rue). Puis Arrivé dans la rue, on lui demande une autre somme d'argent pour avoir l'adresse exacte, ce qu'il fait. Puis plus de nouvelles. Il comprend qu'il vient de se faire arnaquer. Il nous explique alors qu'il a essayé de retrouver la fille pour lui régler son compte]

*[Dans son récit, mais de façon générale, Rachid utilise régulièrement l'expression "**on dirait**", nous y reviendrons plus loin]*

RACHID : **Je vais la défoncer... Je vais en prison, je m'en bats les couilles. Elles sont**

connes.

Je vais la défoncer... Je vais en prison, je m'en bats les couilles. Elles sont connes.

Remarquons ici le déclencheur de la pulsion de destruction dans la chaîne associative. Il s'agit d'une histoire prototypique réelle ou fantasmée, dans laquelle le sujet subit une situation de frustration dans une totale impuissance. Dans cette histoire, il se place lui-même dans une position où il est entièrement soumis à la volonté d'un tiers, ici une pseudo-prostituée, qui ne lui dira bien sûr jamais où elle habite.

Nous pouvons faire l'hypothèse de deux phénomènes pulsionnels intriqués :

1. Un pulsionnel sexuel, qui vient s'inscrire dans un scénario à valence sexuelle masochiste. "Je vais la défoncer" renvoie à un fantasme de pénétration violente. La registre projectif étant massif chez Rachid, nous pouvons faire l'hypothèse qu'il s'agit ici de son propre désir d'être pénétré. Un débordement des excitations qui ne parvient pas à se résoudre en un passage à l'acte à caractère sexuel et qui doit donc se trouver d'autres voies pour se décharger.
2. Un pulsionnel agressif et destructeur, qui procède par expulsion des éléments mauvais, des objets internes, qui ne peuvent être pris en charge psychiquement. Chez la personnalité psychotique, "un énoncé verbal doit être interprété comme un mouvement musculaire d'évacuation" (BION, 1979, 31). La forte présence des processus primaires est ici relativement évidente : dans l'énoncé verbal, on remarque une expression crue sans filtre, à contenu sexuel, mais aussi une incohérence dans le discours avec une désorganisation de la causalité logique : "elles sont toutes connes" au lieu de conclure, "elle est conne". Le vécu de persécution est ici assez net, et s'accompagne d'une projection massive, jusqu'à la généralisation. Ce clivage ici très marqué tendrait à montrer que le sujet n'a pas atteint le conflit d'ambivalence et la position dépressive afférente. Le maintien du clivage pourrait d'ailleurs indiquer que les pulsions destructrices sont restées trop actives et trop menaçantes. La haine risquerait de détruire l'amour, et la relation d'objet ne peut ainsi que rester partielle. Cette impossible ré-introjection de l'objet total, serait alors l'indice du non-dépassement d'une identification projective pathologique, laquelle resterait l'organisateur central de l'appareil psychique du sujet.

ALEX : tu dis ça mais la prison c'est pas facile...

RACHID : **je connais, mon père est en prison** [Note : c'est son beau-père et non son père qui est incarcéré]

Je connais, mon père est en prison

Notons ici l'emploi curieux du mot "connaître" au lieu de "savoir".

1. D'une part, connaître, à la différence de savoir, fait plutôt référence à une expérience vécue personnellement, comme si le sujet vivait l'incarcération dans sa chaire. Nous y voyons ici la trace d'une confusion des identités marquant l'émergence légère d'un registre primaire dans le discours.
2. D'autre part, "connaître" renvoie aussi à la relation interpersonnelle, car c'est bien l'Autre que l'on connaît. Le mot connaître implique ainsi un soubassement intersubjectif et objectal. L'impression de confusion des identités est ici renforcée par le fait que ce n'est pas dans la réalité, son père mais son beau-père qui est en prison. Rachid, comme nous le verrons au fil des groupes de parole, se plaint souvent de l'absence de son père biologique. Dans le groupe de parole N°5, il dira : "J'ai une question, par exemple, mon père m'a pas élevé. Je le vois jamais. Si j'ai des enfants, comment ils vont faire pour connaître mon père ?" Le père manquant fait donc retour dans le discours de Rachid et la phrase initiale "**je connais, mon père est en prison**" nous dévoile, dans sa dimension latente, non seulement un vide, une absence insupportable, mais également la tentative de reconstruction d'une causalité délirante redonnant du sens à l'absence : le père n'a jamais été là, non par le fait d'un non-désir mais parce qu'il serait retenu quelque part contre son gré.

Comme le souligne P. AULANIER (2003, 223), le JE élabore une construction qui fait appel à un ordre causal non-conforme, c'est-à-dire délirant, lorsqu'il est confronté à deux discours, celui du porte-parole et celui du père qui se sont montrés défaillants dans leur tâche. Nous pouvons faire l'hypothèse ici de la présence d'une pensée délirante primaire concernant l'origine du sujet, hypothèse qui confirmerait la piste d'une potentialité psychotique préexistante au pubertaire. Bien entendu, cette hypothèse reste à confirmer.

[La discussion s'ouvre maintenant sur toutes les arnaques sur internet avec le paiement transcash et se décroche du thème de la sexualité. Les autres membres du groupe peuvent plus facilement participer. Exemple : TOM qui intervient pour la 1ère fois et brièvement pour raconter la fois où il voulait acheter une console de jeu sur le bon coin. Il dira "Heureusement, ma mère m'a expliqué que c'était une arnaque !"]

RACHID : qu'est-ce qui se passe si on se bagarre en prison devant les surveillants? **On dirait** il y a que des arabes et des noirs en prison.

On dirait...

Pour BION "Si nous gardons présent à l'esprit que le patient a une relation d'objet partiel aussi bien avec lui-même qu'avec des objets autres que lui, nous comprendrons mieux des expressions telles que *il semble* (it seems) qui sont d'un emploi fréquent chez le patient profondément perturbé, là où un patient moins perturbé dirait *je pense* ou *je crois* " (BION, 2015, 172). Les deux expressions *On dirait* et *Il semble*, ont de notre point de vue la même valence, et nous reprenons à notre compte la remarque de BION. Ainsi pour l'auteur, quand le sujet dit "on dirait", il fait référence à un sentiment qui fait partie de sa psyché mais n'est pourtant pas reconnu comme faisant partie d'un objet total. Nous relevons ici ce détail dans l'énoncé verbal car le fait que le sujet utilise beaucoup cette formule, peut constituer un marqueur intéressant de l'activité psychique.

EVAN : non il y a une grande diversité.

Groupe parole N°2

OBSERVATION GÉNÉRALE / DYNAMIQUE DE GROUPE :

5 jeunes présents.

Bonne participation de l'ensemble du groupe. Seul Tom demeure en net retrait. Meilleure répartition de la prise de parole, notamment grâce à l'introduction de thématiques qui placent Rachid plus en retrait, et libèrent un espace d'expression pour les autres.

Ci dessous : les thématiques abordées dans un ordre chronologique, et mises en rapport avec

la participation.

1. L'amour / relation au père : Rachid, Alex, Louka
2. Sexualité, soumission, sadomasochisme : Rachid
3. Homosexualité : Rachid
4. Transgenre : Rachid
5. Religion, Islam : Rachid, José
6. Etre amoureux, les ressentis : Alex, Louka, Tom, José
7. La tristesse, le chagrin (+ les films qui ont fait pleurer) : Alex, Louka, Tom, José

Cette mise en rapport avec la participation met en évidence certains éléments de la dynamique de groupe : d'une part la tendance lourde de Rachid à chercher à infiltrer le groupe de parole avec des sujets à évocation sexuelle crue et agressive. Sujets qui, bien qu'amusant les autres, les expulsent de l'espace d'expression. D'autre part, le retrait visible de Rachid de l'espace de parole sur des sujets évoquant la relation, les affects, espace plus facilement réinvesti par les autres participants. Le groupe ne s'organise plus cette fois autour de Rachid selon un modèle de cercle concentrique mais, de façon plus équilibrée sur le modèle de plusieurs espaces qui cohabitent et se déploient avec leur propre centre.

VERBATIM :

[Rachid se place sur la même chaise qu'à la première séance. Rapidement, il enlève sa veste. Il porte un t-shirt moulant, manches courtes]

[Esra (psychologue) demande au groupe de rappeler les 5 règles du groupe de parole.]

ESRA : Est ce que vous voulez parler de quelque chose aujourd'hui ?

[Pas de réponse. Esra présente alors le thème déposé dans la boîte à idées à la fin de la séance précédente. Le thème : "amour". Les jeunes sont amusés par ce thème...]

ALEX dit en rigolant : "ça c'est encore Rachid"

RACHID : c'est pas moi ! Ça c'est Tom !

C'est pas moi, ça c'est Tom !

Cette phrase est à analyser en corrélation avec l'incident qui suivra : les regards. Nous invitons le lecteur à se reporter à la page suivante.

[Remarque : lorsque nous avons découvert le thème lors la séance dernière avec Esra (psychologue) et Evan (éducateur), nous savions que le papier avait effectivement été déposé par Rachid. Après un petit moment de flottement pendant lequel les jeunes s'amuse de qui a pu proposer ce thème, Rachid interrompt la discussion]

RACHID : "bon, on parle d'amour ou quoi !"

EVAN (éduc) : Qu'est-ce que vous entendez par amour ? c'est large !

RACHID: **y a des capotes qui craquent !**

Y a des capotes qui craquent

Notons ici la chaîne associative : le thème de l'amour réduit aux "capotes qui craquent".

A savoir :

- D'une part, le registre du sentiment (multidimensionnel dans sa nature, parce qu'impliquant le sujet et une ouverture objectale authentique), réduit au registre de la sensorialité, une référence à l'acte sexuel; acte sexuel lui même réduit à une chose.
- D'autre part, une référence à l'acte sexuel qui contient la notion d'accident. Un accident qui procède ici par un échec de la fonction du contenant et de la libération/débordement d'un contenu.

La défaillance des capotes, enveloppes extérieures de protection, ne suffisant pas à contenir le jaillissement pulsionnel (l'éjaculation), peut renvoyer ici, dans un jeu de miroir, à la défaillance de l'enveloppe psychique, dans sa fonction contenante, permettant l'existence d'un espace interne différencié capable de prendre en charge la transformation psychique des excitations en pulsions et des pulsions en représentations. Il y a ici une menace continue de rupture de l'enveloppe. Et l'amour, c'est-à-dire pour Rachid la possibilité de satisfaction de la pulsion sexuelle est justement ce qui peut provoquer rupture : le fantasme et la menace. Nous avons vu précédemment que le fantasme semble être celui de la pénétration

passive; pénétration passive qui constitue en même temps une menace pour le sujet.

[S'en suit un moment où le groupe et notamment Alex échange sur le fait que l'amour pour ses parents n'est pas la même chose que l'amour pour sa copine.]

RACHID lui demande : Tu es proche de qui dans ta famille ?

ALEX : mon père. L'amour c'est pas que de l'attention, c'est aussi faire des choses ensemble. Avec mon père on joue à la console, on rigole bien.

[Esra (psychologue) repose à Rachid sa propre question]

RACHID : j'ai plus d'amour envers ma mère et mon beau-père que mon père. Il ne s'occupait pas de moi. Il me mentait, il faisait des fausses promesses.

[Esra pose la question à Tom]

TOM : J'ai pas envie d'en parler.

A Louka : Louka rit, "plus vers mon père et ma copine". Hilarité d'Alex.

EVAN : ah bon c'est le même amour ?

LOUKA : oui.

[Alex s'excuse de rigoler.]

ESRA à Alex : comment tu sais que ton père t'aime ?

ALEX : C'est plus fort que lui, on s'amuse ensemble, on fait des bêtises ensemble?

RACHID : **mon père, c'est comme si on était des potes.**

Mon père, c'est comme si on était des potes

Notons ici la contradiction. Rachid commence par dire "j'ai plus d'amour envers ma mère et mon beau-père que mon père... il ne s'occupait pas de moi" puis dit "mon père, c'est comme si on était des potes". S'intercale entre les deux, l'intervention d'Alex qui répond à la question de Esra (psychologue) "comment tu sais que ton père t'aime ?", en disant : "C'est plus fort que lui, on s'amuse ensemble, on fait des bêtises ensemble". Nous avons comme l'impression chez Rachid d'une infiltration de la pensée par l'imaginaire. Ce petit morceau de réel (absence du père) est infiltré par une construction imaginaire (avec mon père, on est

des potes), après le témoignage d'Alex. Une réalité trop douloureuse qui flirte avec un procédé défensif tel que le déni. Nous disons "flirte" car Rachid a tout de même conscience de l'absence de son père puisqu'il le formule au départ.

ALEX : Mon père on joue à la console ensemble, on part en délire

LOUKA : nous, on joue, mais pas de la même façon.

[La tension monte entre Rachid et Tom. Rachid fixe Tom qui fixe Rachid. Ils sont assis face à face dans l'organisation de l'espace, à l'opposé l'un de l'autre. Tom se met en colère.]

TOM : je ne supporte pas comment il me regarde

JOSE moqueur : c'est un jeu de regard et de séduction

[Evan (éducateur) fait une petite mise au point sur le conflit qui oppose Rachid à Tom depuis plusieurs semaines. Tom est le souffre douleur de Rachid lequel passe son temps à le provoquer. Tous deux sont grands en taille. Tom a beaucoup d'embonpoint. Rachid lui, fait beaucoup de musculation. Tom est terrorisé par Rachid et souhaite arrêter certains ateliers d'apprentissage pro que pourtant il affectionne à cause de la présence menaçante de Rachid. Tom donne l'impression de guetter sans arrêt Rachid, comme un animal traqué qui se sent menacé. Pour autant lorsque Tom n'est pas à l'ITEP, Rachid semble s'inquiéter et demande aux éducateurs pourquoi il n'est pas là.]

EVAN (éduc) : apprenez à vous écouter, je suis sûr que vous vous appréciez en plus.

RACHID (moqueur et penché sur sa chaise en direction de Tom) : **il est amoureux de moi. Il me fixe. Il me regarde tout le temps par dessus ses lunettes comme ça.** Faut pas regarder par dessus les lunettes.

Après la première intervention "c'est pas moi, ça c'est Tom !" éclate une altercation entre Rachid et Tom, altercation qui porte ici sur le regard de Rachid sur Tom : "Je ne supporte pas comment il me regarde, comment il me parle". Rachid, dans un retournement projectif répond: "il me fixe", "il est amoureux de moi" "faut pas regarder par dessus les lunettes".

Nous avons ici un exemple archétypique assez clair de la construction du sentiment de persécution, que l'on retrouve beaucoup dans les mouvements paranoïaques. En écho à "c'est pas moi c'est Tom qui a choisi !" du début de séance, nous retrouvons une nouvelle

fois, "c'est pas moi, c'est Tom qui me regarde". Or dans les deux cas, c'est bien Rachid qui est à l'origine de l'action. Notons que le sentiment de persécution se construit par un double mouvement de projection et de retournement de la pulsion : "C'est lui que j'aime/non je le hais" puis "je le hais/non c'est lui qui me hais" puis "S'il me hait, je le hais". Les tendances interprétatives et l'hyper-susceptibilité sont très marquées chez Rachid. Il se dit dérangé par le regard de Tom, qu'il semble vivre comme une intrusion provocatrice, or il s'agit en miroir de son propre regard qu'il projette dans Tom. La relation avec Tom en tant qu'objet à persécuter, en somme, une relation d'emprise assez évidente qui se manifeste d'ailleurs tous les jours, à l'extérieur du groupe de parole, constitue un prototype de relation d'objet agressive fruit d'une identification projective pathologique. Tom d'une façon générale fait l'objet d'une véritable obsession de la part de Rachid. Ce dernier le menace, l'humilie, s'assoie sur lui, lui pète dessus, etc. Et ce tous les jours. Cette séquence n'est donc qu'une extension de la relation entre ces deux jeunes.

Du point de vue du registre psychotique, nous pourrions dire que Tom incarne le mauvais objet. Il reçoit toutes les projections des mauvais objets internes dont Rachid veut se débarrasser.

Au rang de ces tensions internes indésirables, il n'y a cependant pas que des pulsions destructrices au sens Kleinien, nous y détectons aussi des pulsions homosexuelles (des fantasmes de pénétration) qui ne parviennent pas à être refoulées et qui ne sont pas acceptées par Rachid. L'externalisation est donc nécessaire. Il les projette sur un objet à la fois objet fantasmatique que l'on désire et objet menaçant qu'il s'agit de détruire.

- Sur la scène externe, il en ressort que la relation avec Tom semble avoir une double valence à la fois libidinale (homosexuelle) et agressive (destructrice). Le mouvement paranoïaque que l'on observe ici "il me fixe !" se double ainsi d'une pulsion sexuelle "il est amoureux de moi".
- Sur la scène interne, cela correspondrait à un fantasme de pénétration passive qui serait vécu par Rachid comme une menace majeure.

[Esra (psychologue) tente de clore la confrontation et de revenir sur la thématique. Rachid a déjà repris le contrôle des échanges qu'il monopolisera lors de la séquence suivante. Il lance

de but en blanc :]

RACHID : c'est quoi la soumission ?

[En riant, il se lève de sa chaise, se met à genou devant Esra (psychologue) et Evan (éducateur) et mime une fellation. Puis allant se rasseoir devant le groupe médusé et amusé, il parle des "nudes" qu'il a vus sur les réseaux sociaux.]

C'est quoi la soumission ? ... (suivi du passage à l'acte)

Soulignons d'abord l'utilisation répétée de la forme interrogative "c'est quoi?" que nous retrouvons une nouvelle fois ici, et dont GUTTON postule qu'elle est le marqueur d'une relation d'objet partiel. Dans une relation d'objet partiel, qui caractérise par ailleurs ce que M. KLEIN appelle la position schizo-paranoïde, BION nous rappelle que les problèmes dont la solution repose sur la prise de conscience de la causalité ne peuvent donc pas être formulés, encore moins résolus. Le sujet utilisera la formule "c'est quoi" plutôt que "pourquoi". Nous pouvons ainsi souligner la dimension clivante de "c'est quoi" et la dimension de liaison du "pourquoi" qui établit des liens de causalité.

Remarquons ensuite l'émergence du thème de la soumission. Évocation derrière laquelle semble s'exprimer de manière sous-jacente et enchevêtrées, des vécus, à la fois de passivité et de passivation.

Sur le plan de la chaîne associative, l'énoncé verbal "c'est quoi la soumission" se traduit d'emblée par un agir totalement incongru d'évocation sexuelle et crue : Rachid s'agenouille avec le sourire pour mimer une fellation afin de proposer une réponse à sa propre question. L'agir semble ici procéder par un débordement du pulsionnel. La réponse est précisément dans l'agir et marque la difficulté pour le sujet à relier une véritable représentation à cet éprouvé sexuel.

L'incongruité du phénomène fait penser à l'activation de processus primaires qui viennent heurter la réalité en créant in extenso une scène fantasmagorique (le mime) sur la scène extérieure. L'imaginaire infiltre ici complètement la pensée au point de submerger le cadre groupal : cadre compris ici comme un ensemble de constantes inamovibles : équipe technique, facteurs spatio-temporels, règles, etc. Nous pourrions presque évoquer une production délirante, dans le sens d'une submersion du cadre extérieur par le pulsionnel du sujet, voir d'un remplacement, le temps d'un instant, de ce cadre groupal par une scène

imaginaire.

En même temps, nous sommes ici sur un agir à forte dimension sexuelle. Rachid exécute le mouvement de fellation, il est celui qui subit la pénétration, l'intrusion, tout en étant actif dans le plaisir qu'il prend : la génitalité confronte Rachid à un fantasme de pénétration passive. Ce serait donc bien la charge pulsionnelle de ce fantasme qui ne trouve pas ici de représentation et vient déborder sur la réalité extérieure. L'absence de refoulement peut ici être identifiée.

La mise en scène qui durera une dizaine de secondes se caractérise par l'utilisation de l'image, ou plutôt d'un arrêt sur image. La scène arrive de manière abrupte sans être raccordée à un récit, à une histoire. Rachid aurait pu en effet mimer une fellation après l'avoir intégrée dans un déroulé historique avec des personnages. Or ici, il n'en est rien, c'est une séquence brute qu'il propose au groupe, et qui se caractérise par sa discontinuité et sa fragmentation. Comme si la montée de la tension sexuelle accentuait le processus de déliaison et la fragmentation psychique.

RACHID : la soumission, c'est quand tu peux te faire buter si tu écoutes pas les ordres.

[Il enchaîne sans transition avec le récit d'une scène de sadomasochisme dans Grey's anatomy où un homme fait le chien. Il enchaîne sur l'évocation d'un film érotique qui passe à 3h du matin sur la chaîne 27 où un homme pénètre un punching-ball avec son sexe. Il dit avoir vu des "bites en caoutchouc avec du chocolat dessus".]

Dans la continuité de la scène mimée, Rachid enchaîne les "scènes", cette fois énoncées et non plus agies, à la manière d'un collage. Cette succession de photos instantanées, de séquences non reliées entre elles : "la pénétration du punching-ball", "l'homme qui fait le chien", "les bites en caoutchouc avec du chocolat dessus", se caractérisent par l'absence d'élaboration. Tout à l'heure le mot avait disparu dans un agir (le mime), ici le mot semble coincé dans la chose qu'il tente de représenter. D'autre part, c'est la répétition qui se manifeste également ici.

Rachid occupe tout l'espace de parole. L'énoncé verbal devient frénétique et prend ici assez clairement la fonction de décharge de l'excitation pulsionnelle, au même titre qu'un agir. A ce moment précis, nous avons comme l'impression que le groupe est utilisé comme un

déversoir, comme poubelle, les autres membres du groupe étant placés dans un état de contribution psychique maximale.

Sur le plan de la nature des évocations, là encore, c'est la pénétration passive anale qui domine, avec une première référence aux excréments. Le thème de l'analité est omniprésent chez Rachid, sur le plan de l'énoncé verbal d'une part mais aussi sur le plan des traits de caractères, ce qui donne de précieuses indications sur le niveau d'organisation pulsionnelle.

Il semble que nous soyons ici en présence de deux mouvements : un mouvement expulsif que l'on pourrait qualifier d'"anal-sadique" où le plaisir semble être dans la décharge active (impulsivité, agressivité, emprise sur le groupe) et un mouvement anal-passif de type masochique, où le plaisir auto-érotique se trouve être pris dans le fait d'être pénétré. A partir de cette observation, nous pouvons discuter du statut du boudin fécal.

ESRA (psy): c'est quoi le lien avec l'amour ?

RACHID : le sexe fait partie de l'amour. Mais c'est de l'amour ou de la perversité ?

Il continue : **moi, je trouve c'est pervers. En plus il y a de la merde dans le cul.** La sexualité fait partie de l'amour mais...

Puis Rachid enchaîne sans transition en reparlant d'un film où il a vu une "machine étonnante qui masturbe".

Rachid tente de répondre à Esra (psychologue) tout en étant infiltré voir assailli de contenus imaginaires qu'il essaye de transcrire en mots. Il commence sur un registre de sujet "je trouve" : un ressenti personnel qui échoue à s'élaborer et retombe dans un registre pauvre et descriptif : "En plus, il y a ...". Puis à nouveau une tentative d'élaboration : "la sexualité ça fait partie de l'amour mais...", puis à nouveau un échec : il retombe dans un registre à évocation crue : "la machine qui masturbe".

Sur cette séquence, nous observons donc deux tentatives d'appropriation subjective, nous dirons, deux tentatives d'élaboration qui échouent à chaque fois en une réactivation de processus primaires.

Ici, notons également une nouvelle référence aux excréments : "le sexe ...c'est pervers, en plus il y a de la merde dans le cul". L'association sexe et analité est directe, marquant une

nouvelle fois la zone érogène anale comme source du pulsionnel chez le sujet. D'autre part, l'expression "en plus" qui fait liaison entre les deux phrases n'est pas appropriée. Rachid évite d'établir le relation causale ("parce que") pour lui préférer un collage ("en plus"), qui a ici la même valence que "et". Nous repensons à BION pour qui, dans une relation d'objet partiel, les problèmes dont la solution repose sur la prise de conscience de la causalité ne peuvent pas être formulés.

Nous ne pensons pas que le sujet comprenne ce que "pervers" veut dire, par contre il saisit son caractère stigmatisant et péjoratif. Nous faisons l'hypothèse que Rachid a pu être traité de pervers, probablement dans le cadre de sa famille. Il en connaît la valence négative et accusatoire. Ce mot a donc pour nous le caractère d'un jugement venant de l'extérieur, faisant parti de tout un corpus de règles externes auxquelles on doit se soumettre. Nous retrouvons ici en filigrane l'accrochage à des instances de régulation externes qui continuent de faire autorité et l'échec de la formation d'un surmoi œdipien.

EVAN (éduc) : On peut avoir des relations sexuelles sans être amoureux ?

RACHID : je trouve ça dégueulasse si on a des relations sans être amoureux.

ESRA : Si l'amour c'est différent de la sexualité, le risque c'est qu'on peut s'attacher. au début, il y a de la sexualité et puis après ça peut devenir de l'amour.

RACHID (reprend les rênes de la discussion) : **L'homosexualité, c'est de l'amour ? Moi j'ai rien à dire, je sais pas si quelqu'un est homo ici.** [Il poursuit] : dans certains pays on leur coupe la tête. Apparemment c'est contre nature !

Nous avons vu dans la séquence précédente que les excréments sont liés à l'objet de la pulsion : le boudin fécal est investi libidinalement. Le plaisir est pris dans l'analité. Rachid finit donc pour la première fois par faire explicitement le lien avec l'homosexualité : **"l'homosexualité c'est de l'amour?"** que l'on pourrait presque entendre par "l'homosexualité c'est normal?". Il y répond lui même : "apparemment, c'est contre nature". Notons ici l'emploi curieux du terme "apparemment", qui rappelle l'utilisation de l'expression "on dirait" que nous avons déjà traité plus haut.

L'association homosexualité/tête coupée peut renvoyer ici à l'articulation désir interdit/peur

des représailles. La castration concerne ici la tête. En somme, les représailles ne se portent pas sur la perte du phallus, comme pour l'angoisse de castration mais sur la perte de la vie elle-même. C'est donc une menace existentielle, vitale que le désir interdit fait peser sur Rachid.

Ce fantasme de pénétration passive consiste en effet fondamentalement en une intrusion. Et nous pouvons nous demander si c'est l'intrusion qui constitue la menace, dans le sens de destruction par effraction d'un espace psychique interne non suffisamment sphinctérisé, différencié, ou si c'est l'interdit en tant qu'instance surmoïque terrifiante et externalisée qui produit la menace.

ALEX : c'est un choix de vie.

RACHID : les travelos, c'est une fille qui naît avec un sexe d'homme ou qui fait une opération ?

Les travelos, c'est une fille qui naît avec un sexe d'homme ou qui fait une opération ?

En remontant le fil de la chaîne associative : excrément puis homosexualité, puis transexualité, nous voyons émerger ici la question des origines, intimement liée à celle de l'origine de la différence des sexes. Ici, nous avons comme l'impression que c'est l'enfant phallique-narcissique pris dans son fantasme de complétude -être à la fois fille et garçon- qui se dévoile. Rachid questionne la possibilité de naître féminin avec les attributs masculins. Un fantasme totalisateur presque androgynique qui vient brouiller les cartes de l'identification sexuelle en permettant de faire cohabiter le pénis et le féminin dans un même corps, c'est-à-dire finalement concilier le fait d'avoir à la fois le phallus et le fantasme de pénétration passive. Nous voyons ici que l'accès à la différence des sexes est très problématique chez Rachid. Plusieurs remarques :

- Il y a ici mise en scène d'une bisexualité en acte, concrète, réelle, signe d'un échec de l'intégration et de l'élaboration psychique de la bisexualité, avec la difficulté -voir l'impossibilité- d'intégrer le féminin psychique. Il semble ici que la castration narcissique qui aboutit à une clarification de l'identité sexuelle et de la différence des sexes n'a pas eu lieu. La question de la complémentarité entre l'homme et la femme, bien qu'étant "connue" de Rachid, n'a pas été élaborée psychiquement. Elle ne

structure donc pas la psyché.

Rachid est bien sûr confronté à de puissants éprouvés de génitalisation, mais sans que l'économie psychique ait passé le cap de la génitalisation.

- Lorsque Rachid pose la question, nous avons l'impression d'entendre un enfant qui se questionne sur la différence des sexes. L'enfant, animé de pulsions épistémophiliques, élabore des théories sexuelles infantiles pour tenter d'embrasser le mystère de la différence des sexes. La théorie de la castration viendra jeter une première explication structurante. Dans le cas de Rachid en revanche, il semble que la théorie qui l'anime psychiquement soit "délirante". Contrairement à la théorie sexuelle infantile, qui implique un certain refoulement, il n'y a ni refoulement ni castration, car dans cette théorie de l'androgynie, le sujet n'a besoin de renoncer à rien. Nous pouvons faire l'hypothèse qu'il s'agit ici d'une pensée délirante primaire au sens où AULANIER l'entend, c'est à dire un énoncé fondamental qui entend reconstruire l'origine pour redonner du sens à l'actuel. Cette pensée délirante primaire n'est pas refoulée, elle est enkystée, clivée et serait le signe d'une potentialité psychotique

EVAN lui répond : "c'est une femme qui naît dans le corps d'un homme"

RACHID le coupe : "un transgenre est mort à Montpellier, tu es au courant ?" **"Merci mon Dieu que moi je suis bien né, j'ai deux pieds, deux bras, j'ai un sexe."**

Merci mon Dieu que moi je suis bien né, j'ai deux pieds, deux bras, j'ai un sexe.

Si nous approfondissons la question de l'enkystement chez Rachid, cette dernière apparaît ici assez nettement :

Le niveau appréhendé par Rachid pour témoigner de sa "normalité" (être bien né) est le niveau manifeste, observable : j'ai deux pieds, deux bras, un sexe. Ce sont les attributs corporels, extérieurs, objectifs, dont Rachid se sert ici comme critère, lui permettant d'évacuer la conflictualité interne et ses éprouvés catastrophiques. L'identification à l'image de la normalité, dans sa dimension la plus monolithique, extérieure, stable, universelle (en effet tout le monde a deux pieds, deux mains, un sexe) peut permettre à Rachid de s'accrocher à un sentiment d'identité, une unité d'image qui vient se superposer à une réalité interne fragmentée, laquelle confronte le sujet à un impossible et à de profondes angoisses

existentielles. Le recours à l'identification par l'image extérieure peut donc ici compenser l'impasse identificatoire fondamentale à laquelle est confronté Rachid.

Ajoutons que pour lui, "être" bien né, c'est "avoir" certains attributs. Le sujet se résume à ce qu'il a objectivement. Ainsi, dans la continuité de cet agrippement à l'image du corps-machine, les mécanismes de défense impliquent aussi un clivage important : j'ai deux pieds...etc.

Ajoutons sur le plan de l'énoncé verbal, la répétition numérique : j'ai deux pieds, deux bras, j'ai un sexe. On pourrait presque entendre dans la continuité de cette énumération : j'ai deux sexes.

RACHID : dans l'islam on dit que ce sont des démons.

[S'ouvre alors un échange sur la religion et ses règles, séquence à nouveau introduite par Rachid.]

RACHID: Moi franchement je fais ce que j'ai envie. je fais ce que je veux par rapport à la religion. Je vais pas faire du viol non plus. L'islam c'est la religion la plus dure du monde, **il faut être propre, il faut prendre au moins 5 douches par jour.**

La séquence centrée sur la pulsion homosexuelle et les origines prend fin avec l'entrée en scène de la religion et de dieu dans le discours.

L'islam apparaît comme élément interdicteur : les transsexuels sont des démons. Or les démons, dans la religion, on les expulse, on les chasse. Le mauvais objet interne est ici tout désigné, et la pulsion est ici vécue comme élément menaçant, à expulser d'urgence (Plus haut : "un transgenre est mort à Montpellier, tu es au courant ?) car présentant un danger vital. On observera régulièrement au cours des groupes de parole, ce recours à la religion comme instance externe pour tenter de contrôler le pulsionnel.

Dans la continuité, "**Il faut être propre, il faut prendre au moins 5 douches par jour**" : Rachid retient ici essentiellement les règles qui ont trait aux douches et à la propreté, règles qui pourraient venir contre-investir l'envie de salir et de souiller, typique des traits de caractères anaux.

D'un côté la religion expulse les démons, tout comme l'organisation anale de la pulsion

favorise le fantasme de l'évacuation psychique du mauvais, dans un mouvement expulsif, anal-sadique, de l'autre la religion impose de se nettoyer de toute impureté.

Ici :

- soit le nettoyage et l'expulsion procède du même mouvement (évacuer le mauvais),
- soit le nettoyage arrive comme contre-investissement à l'expulsion (l'envie de souiller). Dans le deuxième cas, cela mettrait Rachid face à une injonction paradoxale : sortir de soi les excitations pulsionnelles, tout en interdisant leur manifestation.

Dans tous les cas, le recours à cette règle externe pour faire limite aux excitations pulsionnelles signe l'échec du surmoi œdipien. M. KLEIN décrit la formation du surmoi primitif particulièrement sévère chez l'enfant pour contrer l'explosion des pulsions destructrices sadiques qui émergent avec les frustrations libidinales dans les stades de développement précoce (autour de 6 mois). La référence à la règle religieuse pourrait concerner cette instance. Rachid conclura d'ailleurs plus loin : **"je préfère parler de religion que d'amour parce que dans l'amour il y a trop de sexualité"** traduisant la crainte de se laisser entièrement submerger par ses excitations.

ALEX se posant des questions sur le ramadan, RACHID veut lui expliquer: "moi je connais très bien les règles du ramadan".

[José intervient pour donner d'autres détails sur le ramadan.]

RACHID : je préfère parler de religion que d'amour, parce que dans l'amour il y a trop de sexualité.

ESRA tente une nouvelle fois de redistribuer la parole : est-ce que vous avez déjà été amoureux ?

RACHID : oui mais on tombe pas sur la personne qui nous correspond.

ESRA à Louka : Qu'est ce qu'on ressent quand on est amoureux ?

LOUKA : c'est dur à expliquer.

José intervient maintenant pour se moquer

EVAN à José : tu as déjà été amoureux ?

JOSE : je sais pas.

ESRA à Alex : toi tu as déjà été amoureux. Qu'est-ce-qu'on ressent ?

ALEX : j'ai ressenti de l'affection, j'avais les joues rouges, j'étais gêné.

EVAN : de l'affection comme avec les parents ?

JOSE : c'est logique d'aimer plus les parents.

ALEX : non, avec mon père, j'ai pas les joues rouges.

RACHID : j'ai été amoureux. Le problème quand on tombe amoureux, jamais on lui plaît.

ALEX rebondit sur Rachid : les filles qui me plaisent sont pas attirées par moi. Celles qui sont belles se taillent.

TOM : j'ai déjà été amoureux. J'aimais bien la fille.

ALEX : l'important c'est quand tu peux partager ce que tu aimes avec tes parents et ta copine. Il y a pas de femme parfaite.

EVAN : et vous avez déjà eu un chagrin d'amour ?

LOUKA : j'étais à 2 doigts de péter les plombs et casser tout dans la chambre. Si elle me trompe je perds confiance, ça me gonfle.

EVAN : c'est du chagrin ?

LOUKA : le mot chagrin, connais pas. Le chagrin c'est pas la souffrance. J'ai jamais de chagrin, je deviens dur.

ALEX : Y a pas longtemps j'ai eu un vrai chagrin. J'en ai parlé pendant 2 heures et j'ai tout cassé dans ma chambre.

[Puis Alex raconte un film qui l'a fait pleuré. Il raconte l'histoire et la scène la plus triste pour lui. Puis s'interrompt en disant bon je vais pas spoiler pour ceux qui l'ont pas vu. L'échange s'oriente vers les films et la discussion s'anime, tous ont envie de partager un film qui les a touchés... sauf Rachid.]

[Pendant cette séquence sur la relation amoureuse, le chagrin puis les films. Rachid s'est mis en retrait de la discussion. On ne l'entend plus. Il porte un t-shirt manche courte trop moulant pour lui qui le serre, il retrousse sa manche jusqu'à l'épaule. Absorbé, il examine son bras

pendant de longues minutes en le contractant, en le repliant pour faire ressortir le volume musculaire. Il se touche le bras, puis l'autre. Puis il se ronge les ongles. Durant cette séquence il lancera de loin, comme extérieur à la discussion: "mon oncle me dit les hommes ça pleure pas."]

La participation de Rachid jusqu'alors très intense, abrupte et expulsive, s'arrête net lorsque les échanges basculent dans une dimension plus émotionnelle, relationnelle et historisante, notamment avec les films. A ce moment de la séance, il semble que le sujet se coupe de la conversation pour focaliser son attention sur son corps. L'activité qui avait jusque là une dimension objectale, devient fermeture narcissique. Il y a comme un repli dans le monde des sensations, une activité de type auto-sensuelle qui se caractérise ici nettement par des mécanismes d'agrippement à son propre corps.

Sur le plan de la chaîne associative, nous pouvons faire l'hypothèse qu'il y a là une menace suffisamment intense pour réveiller des angoisses de type archaïques auxquelles le sujet répond par des mécanismes de survie.

Les échanges du groupe, à ce moment précis, portent sur des histoires qu'ils ont aimées, qui les ont touchés. Ils racontent, partagent, font part de leurs ressentis. Il y a comme une impression de continuité et de déroulement fluide dans le langage groupal. Il semble que Rachid n'arrive pas, sur cette séquence, à comprendre ce langage, qui semble pour lui, hermétique, renforçant l'impression de décalage. Ce décalage que nous percevons est susceptible d'être perçu par Rachid lui-même, le renvoyant à un impossible, un échec. La discontinuité du discours, le vécu fragmenté, le séquençage du pulsionnel ne trouve pas ici d'articulation avec la multidimensionnalité d'un discours qui se projette dans le temps et l'espace. Notons que cette multidimensionnalité du discours groupal à ce moment précis, contraste avec la dimension adhésive ou auto-sensuelle de l'agir de Rachid, qui se caractérise par un accrochage à l'objet réduit à une qualité de surface bi-dimensionnelle. Notons que ce mécanisme de défense vise à restaurer un sentiment de continuité d'existence, fusse à travers la sensation.

Nous pouvons faire ici deux hypothèses :

- Le fonctionnement d'emprise typique des économies psychiques à forte composante

anale (comme celui de Rachid) perd ici temporairement son pouvoir, du fait d'un non accès au discours groupal. Il semble que le sujet ne puisse plus projeter ses contenus indésirables et/ou les contrôler. Or l'identification projective est bien un mécanisme d'évacuation des pulsions destructrices dont KLEIN pense qu'elles sont incorporées à des époques plus précoces, à l'occasion de violentes frustrations orales. Est-il possible alors que la mise en échec de l'identification projective déclenche, chez le sujet, une résurgence d'angoisses plus archaïques encore et une régression à des défenses plus primitives : l'identification adhésive ?

- Nous pouvons faire une 2ème hypothèse : la multidimensionnalité historisante du discours groupal met Rachid en échec : "la catastrophe identificatoire" d'AULANIER. Et ce serait cette mise en échec qui provoquerait un micro effondrement temporaire de l'appareil psychique, nécessitant la mise en jeu du système défensif le plus primaire et l'activation, ici limitée, d'un noyau autistique.

[Cet oncle qui l'a mis à la musculation il y a deux ans et l'a initié à l'islam.]

A la fin de la séance, ESRA demande à Rachid : Qu'est ce qui te rend triste toi ?

RACHID : non, je regarde pas trop de films.

Non, je regarde pas trop de films

Voilà une association intéressante et particulièrement signifiante. Rachid ne répond pas à la question d'Esra, cela l'obligerait à rentrer dans un registre plus névrotique et notamment à faire le lien entre un éprouvé et une représentation. La question d'Esra (psychologue) a pour vocation de pousser à l'effort de liaison. Rachid répond d'emblée "non" marquant une inadéquation de son énoncé verbal au stimulus. Il est probable que le stimulus, c'est-à-dire ce que Rachid perçoit derrière l'énoncé de la question, soit "est-ce que tu es triste ?". A cela, il a déjà répondu plus haut en disant : "mon oncle me dit : les hommes ça pleure pas". Pour lui, cette question ne le concerne donc pas. Le "non" n'est donc pas un "non je ne suis pas triste" mais un "non je ne peux pas répondre". Le "non" peut ainsi marquer ici soit :

- une répression de l'éprouvé perçu comme dangereux, typique des pathologies limites, et qui vient pallier l'absence de refoulement.

- ou alors dans un registre plus psychotique, ce que BION appelle une "attaque contre la liaison", c'est à dire une attaque destructrice contre le lien, typique de l'identification projective pathologique. L'association de Rachid court-circuite en effet la question de Esra. Nous pourrions dire que cette association a un pouvoir clivant, c'est à dire d'anti-liaison. La suite de la réponse de Rachid semble valider cette dernière hypothèse : "je regarde pas trop de films" et que l'on pourrait traduire par "je ne peux pas m'inscrire dans une histoire". Il semble ici qu'apparaisse en filigrane la confrontation de Rachid à une impossible historisation, ce qu'AULANIER appellera "la catastrophe identificatoire". Le projet identificatoire adolescent repose sur ce travail autobiographique qui consiste à reprendre possession de son histoire passée et future. Or, la réponse de Rachid semble traduire un échec : un impossible changement, un non-droit à ressentir par soi-même ("mon oncle me dit les hommes ça pleure pas"), à exister en son nom propre, et finalement à devenir sujet de sa propre histoire. Le travail de déliaison se détecte ici dans la dimension "anhistorisante" de la réponse de Rachid, que ce soit sur la forme (décalage stimulus-réponse) ou sur le fond.

Groupe parole N°3

OBSERVATION GÉNÉRALE / DYNAMIQUE DE GROUPE :

6 jeunes présents : Tom, José, Alex, Rachid, Léo, Dylan. Deux absents.

Succession des thèmes abordés sur la séance :

VERBATIM :

[Rappel des règles du groupe de parole]

ESRA : J'ai récupéré un papier dans la boîte à idées.

[Note : sur le papier anonyme était inscrit « ferme ta gueule »]

JOSE, amusé, dénonce d'emblée son camarade en désignant Dylan : c'est lui qui l'a écrit.

DYLAN : bien sûr que non.

JOSE insiste : menteur, bien sûr que c'est toi, j'étais là.

EVAN : pourquoi tu dénonces toujours tes camarades !

RACHID s'exclame : **...il a écrit j'ai envie de faire l'amour !**

On part initialement d'un échange entre José et Dylan. José dénonce Dylan devant le groupe. Rachid va intervenir en plaisantant : « il a écrit : j'ai envie de faire l'amour ». D'emblée, Rachid passe donc du coq à l'âne. Un procédé primaire d'élaboration du discours dont Rachid est coutumier, et qui marque d'emblée la singularité et la discontinuité de la chaîne associative. Rachid introduit de manière brutale sa thématique du sexuel au milieu d'un échange. Cette intervention verbale donne l'impression d'un mouvement expulsif, une décharge pulsionnelle spontanée qui vient se déverser dans l'espace groupal. On note ainsi une absence de retenue et une faiblesse du traitement secondaire qui viendrait freiner, tamiser, canaliser ce jaillissement. Ce mouvement expulsif rappelle une fois encore l'organisation anale de la pulsion, avec une évacuation la plus rapide possible de ce qui fait tension interne.

Ajoutons une autre composante à prendre en compte : il y a de l'érotisme dans la relation d'objet, la présence d'une motion pulsionnelle libidinale à l'œuvre.

JOSE : lui il parle que de cul et de guerre !

RACHID : **je vais te trouer le cul tu vas voir!**

Je vais te trouer le cul, tu vas voir

Nous soulignons ici plusieurs éléments :

> D'abord une référence à la zone anale. Sur le plan des procédés d'élaboration du discours, c'est une évocation de thématique sexuelle crue qui souligne à nouveau l'intensité des processus primaires à l'œuvre.

> Une menace est ici formulée. Elle correspond à un mouvement d'attaque contre l'objet. La pulsion destructrice se manifeste, dans un jaillissement brusque qui vise l'intérieur de l'objet. Il s'agit ici d'intruder et détruire l'objet de l'intérieur. Ce mouvement agressif de type anal sadique est typique de l'organisation anale de la pulsion dans son premier mouvement expulsif. « je vais te trouer le cul » pourrait se traduire par « je vais te détruire par intrusion

». Remarquons que l'angoisse typique de l'économie anale sadique est une angoisse d'intrusion, d'effraction. Le mouvement projectif de cette angoisse sur l'objet semble ici évident.

> Là encore, on peut se poser la question de la psychisation des excitations corporelles qui viennent bombarder Rachid. La rapidité de l'intervention semble nous conforter dans l'omnipotence du principe de plaisir dans sa dimension de décharge immédiate de la pulsion qui prend la forme ici d'une prise de parole sans filtre, c'est-à-dire sans le pouvoir limitant des mécanismes secondaires et sans l'opposition du principe de réalité.

> Sur le terme «trouer» : nous reviendrons sur la notion de « trou » plus loin mais d'ores et déjà, nous pouvons dire qu'il implique d'une part l'enveloppe dans sa continuité/discontinuité mais également la présence d'un espace tridimensionnel avec sa dialectique intérieur/extérieur, dedans/dehors : le fantasme d'intrusion implique ici que l'objet attaqué a une certaine profondeur, il a une intériorité. Il s'agit de pénétrer l'objet et de projeter ses propres contenus persécuteurs à l'intérieur de l'objet. Le mécanisme d'identification projective en tant que mécanisme de défense est ici puissamment à l'œuvre. Il est typique de la position schizo-paranoïde.

> Enfin, c'est le « trou anal » qui est ici visé. Rappelons que la zone anale constitue la source pulsionnelle de l'organisation anale de la pulsion. Les tensions vont pouvoir être déchargées activement par cette voie privilégiée. C'est un lieu de passage ici très investi libidinalement. Le plaisir réside ici dans la satisfaction d'organe d'une part, c'est-à-dire une pulsion auto-érotique partielle centrée autour de la zone anale, et qui dans le cas de Rachid se manifeste par un intérêt récurrent pour cette zone et pour les excréments. L'objet anal chez Rachid est très investi libidinalement. Ajoutons que dans un registre psychique éminemment projectif, une phrase telle que "je vais te trouer le cul" pourrait naturellement s'entendre "je veux être pénétré". Le fantasme central serait celui de la pénétration passive, et l'apparente suractivité, voire l'agressivité pourrait être un contre-investissement. Ainsi les démonstrations de force de Rachid pourraient être une motion pulsionnelle passive inversée ou contre-investie. De même, la pulsion d'emprise sur l'autre, laquelle participe des mécanismes de l'identification projective sur le plan psychique, et que l'on observe chez le sujet, pourrait n'être qu'une défense contre la position passive. Si la passivité, pourtant au centre du fantasme renvoie Rachid à des angoisses aussi massives, nous devrions questionner son vécu catastrophique :

à quoi renvoie la passivité chez le sujet ? Nous y reviendrons.

> Enfin, l'intervention agressive de Rachid répond à une remarque de José : « il ne parle que de cul », une remarque en forme de constat simple et qui ne constitue pas une attaque à proprement parler. Cette remarque sera pourtant interprétée négativement par Rachid. Dans l'identification projective, ce qui est projeté menace de faire retour sous une forme persécutrice. C'est le principe du "œil pour œil, dent pour dent" décrit par M. Klein, à l'origine des fantasmes fréquents de persécution dans les mouvements paranoïaques.

ESRA : on a parlé de quoi la dernière fois ?

JOSE : si Rachid était là, sûrement de cul !

ESRA : tu as vu Rachid, ce que pensent les autres de ton sujet favori ?

RACHID à José : je suis pas puceau moi, **un trou c'est un trou !**

Un trou c'est un trou

> On note ici un procédé d'évitement du conflit, un accrochage à une réalité externe désaffectivée : l'acte sexuel se résume à un trou. Si on ajoute la répétition et l'insistance : "un trou ce n'est vraiment que ça". La sécheresse et la crudité du discours évoquent le niveau de pauvreté fantasmatique, et la difficulté dans la mise en représentation, indice d'une entrave sévère à la fonction symbolique. Le registre de la pensée reste imaginaire. Ici le mot semble être piégé dans la chose, il la décrit pauvrement mais semble échouer à la représenter : c'est l'équation symbolique des univers psychotiques.

On note donc d'une part que l'acte sexuel n'est pas relié à des sentiments, à la dimension affective. Mais on remarque aussi qu'il n'est pas relié ou intégré à une histoire, à un scénario, à une chronologie. Nous pourrions dire que cette évocation ne "va nulle part", elle reste figée dans le temps, orpheline. Cet arrêt sur image, caractéristique de l'an-historisation du discours réduit l'acte sexuel, à un trou. Or un trou n'offre que deux options défensives: le combler ou tomber dedans.

> Le trou évoque aussi la déchirure d'une enveloppe, ici l'enveloppe psychique, celle du moi-peau. Il introduit de la discontinuité et donc le risque de fuite des contenus internes. Une enveloppe poreuse se traduit par la difficulté à maintenir un espace psychique enclos

capable de contenir des pensées propres. Notons que les zones érogènes majeures du corps sont ces ouvertures entre l'intérieur et l'extérieur, de véritables zones de passages soumises à des stimulations intenses. Ces ouvertures sont autant de trous dans l'enveloppe psychique. Un autoérotisme défaillant amène ces zones érogènes à devenir des trous angoissants par lesquels l'intrusion ou la vidage devient possible.

Ce défaut de contenance dans la vie psychique de Rachid et la difficile appropriation de ses propres pensées se retrouveront en filigrane plus loin lorsqu'il dira : « **j'ai envie qu'on me fasse essayer** » : Le sujet ne se vit pas ici comme sujet de désir. Cette formulation marque une forme de passivité voire de soumission dans la relation à l'autre et la difficulté à adopter une posture subjective en propre. Elle renforce l'idée d'un défaut d'élaboration de la pensée et de désir propre.

> Un trou, on y tombe. Cette chute rappelle l'agonie primitive de Winnicott : une chute qui se caractérise par sa non-finitude, sans bord, et sans fond. Cette absence de limite à la chute évoque un moi non contenu, non maintenu, autrement dit une défaillance du moi-peau dans sa fonction de contenance et de maintenance notamment.

> Le trou décrit également un espace tridimensionnel, qui présente un intérieur et un extérieur. Nous remarquons que cet intérieur n'est pas ici qualifié. N'ayant ni qualités ni attributs, ce trou se présente donc comme archaïque, informe et inquiétant. Informe, c'est-à-dire non bordé et pouvant donc recevoir toutes les projections, même les plus terrifiantes. Ce point est important car l'identification projective en tant que mécanisme de défense est précisément marquée par la projection des pulsions destructrices à l'intérieur de l'objet. On ne sait ce qui du trou de l'autre va jaillir pour venir attaquer, ni quelle est sa profondeur. L'identification étant projective, ce que contient le trou, au propre comme sur le plan psychique, ce sont les propres contenus internes de Rachid, à savoir ses propres pulsions. Le trou évoque donc, en creux, la violence pulsionnelle du sujet et qui le menace, une violence non contenue, non traitée psychiquement, et qu'il tente d'évacuer par tous les moyens.

> Soulignons aussi que l'évocation du trou a ici une dimension sexuelle : "je ne suis pas puceau, un trou c'est un trou". Ainsi la pulsion sexuelle, qui agit ici sous le prisme de l'orgasme génital est directement associée à la menace de disparition (=Le trou dans lequel on tombe) – ou à la menace d'être attaqué par l'objet (le trou d'où jaillit la mort). Le sexuel

est donc ici largement infiltré par la destructivité et nous pourrions ainsi y voir l'action majeure de la pulsion de mort sur la pulsion sexuelle.

> Remarquons enfin que la notion de trou souligne une absence, un espace manquant ou forclos, une zone aveugle. Notons que la forclusion sur le plan psychique s'articule au déni partiel d'une partie de la réalité extérieure et traduit le conflit entre le pôle pulsionnel (le CA) et la réalité externe du sujet psychotique.

ESRA : toujours les mêmes sujets, ça devient lassant.

[Rachid menace José avec le poing fermé.]

Recadrage sur Rachid. Nous voyons ici l'entité groupale (jeunes et encadrants) renvoyer à Rachid ce qu'elle perçoit de lui, quelque chose qui, lors de cette séance, a fait fortement retour. La discussion va changer de nature et les aspects sexuels seront contenus pendant une bonne partie de la séance. Les éléments bêta expulsés dans le groupe vont sur le plan transférentiel être soumis à un traitement. Ce traitement prend ici la forme de l'intervention d'une instance interdictrice, moïque ou surmoïque, groupale dans sa fonction STOP, et qui va s'exprimer plus particulièrement à travers José d'une part et Esra (psychologue) d'autre part.

ESRA : Ça serait quoi votre idéal de vie ?...

RACHID coupe la parole de Esra (psychologue) : Aller travailler et **ne pas partir d'ici les mains vides.**

Ne pas partir d'ici les mains vides : évoque un sujet qui attend de recevoir et un environnement tout puissant qui peut décider de pourvoir généreusement ou non.

Plus loin, il dira aussi "mon rêve, avoir des choses gratuites", c'est-à-dire recevoir sans monnaie d'échange, sans transaction, sans attendre. Cela rappelle le bébé qui trouve le sein juste au moment où il en a besoin, en somme le paradoxe de l'objet créé-trouvé caractéristique du narcissisme primaire. Le nourrisson fantasme la satisfaction orale et vit sa réalisation dans la foulée. Il reçoit gratuitement, ne donne rien en échange, n'a rien à négocier, n'a pas encore à différer son propre désir, n'a pas encore à séduire l'objet pour

obtenir une gratification, ni à consentir un quelconque échange. Cette dimension fantasmatique de la toute puissance de l'enfant est bien sûr régressive et témoigne d'un noyau oral encore très actif. Nous pouvons rapprocher cet énoncé des comportements compulsifs alimentaires habituels de Rachid, qui dit "se gaver jusqu'à se faire péter le bide". Le plaisir oral passe ici par l'incorporation. L'angoisse sous-jacente est ici la peur de manquer, la peur d'être les mains vides, que nous pouvons associer à l'expérience de la frustration orale, en tant que frustration libidinale précoce. Cette avidité traduit une organisation orale de la pulsion, à savoir une modalité relationnelle avec le monde extérieur qui passe par la bouche.

RACHID : Je veux pas être déscolarisé et **faire rien de ma journée.**

Je veux pas faire rien de ma journée

En filigrane, nous identifions les craintes de Rachid à rester seul, livré à lui-même, ce qui n'est guère surprenant compte tenu de la menace interne que constituent ses objets internes persécuteurs. Nous savons que Rachid souhaite quitter le domicile parental mais ne souhaite pas se retrouver seul. Le foyer est donc une solution actuellement envisagée. La menace pulsionnelle exige un étayage externe important, un environnement relationnel qui puisse la prendre en charge et accuser réception de ses angoisses. Ce besoin d'étayage décrit finalement une relation d'objet sous le primat d'une dépendance à la "fonction alpha maternelle" incarnée ici par l'environnement institutionnel. Ce besoin marque un défaut d'intériorisation des principales fonctions contenant, pare-excitantes et symbolisantes, dès lors, dévolues à l'environnement externe. L'angoisse sous-jacente n'est donc pas ici celle de l'ennui mais d'être livré au déferlement de son propre pulsionnel sans étayage externe.

Il est intéressant de noter que ce besoin impérieux d'un environnement solide qui accueille, traite, relie, les objets internes psychiques destructeurs et morcelés de Rachid trouve une correspondance corporelle : Rachid est connu pour aller très souvent aux toilettes et ne jamais tirer la chasse d'eau après avoir déféqué. Il oblige les autres jeunes et les éducateurs à le faire à sa place. Les matières fécales, assimilées ici aux mauvais objets internes psychiques, ont donc besoin de l'intervention d'un tiers pour être évacués. Il y a donc bien ici une décharge active de la pulsion mettant en jeu une certaine puissance destructrice et traduisant un début d'appropriation subjective, mais cette appropriation subjective semble

rapidement entravée par une grande dépendance à l'autre.

Le boudin fécal dans sa valence "mauvais objet" a donc besoin d'être traité et évacué de manière externe par un environnement-tiers qui jouerait le rôle de "moi-auxiliaire". Mais ici, force est de constater que le boudin fécal a aussi, une valence libidinale. La défécation est donc également le produit d'un plaisir pulsionnel. Dans ce second cas, le plaisir suppose également un tiers, car dans le fantasme de pénétration anale passive, il y a bien une relation objectale. Le tiers est pris dans l'activité anale fantasmatique. Ainsi, pour compléter l'anecdote de la chasse d'eau, l'Autre n'est pas utilisé seulement comme usine de retraitement auxiliaire des déchets psychiques de Rachid, mais également dans le cadre d'une relation d'objet érotique indirecte. Indirecte car l'Autre vient au contact des excréments de Rachid après coup, après la défécation. Mais la défécation reste le produit d'un plaisir pulsionnel où l'autre est déjà présent fantasmatiquement.

Ainsi "ne rien faire" peut également renvoyer à un fantasme de passivité.

RACHID à Evan (éducateur) : c'est quoi pôle-emploi ?

Evan lui répond et lui explique

RACHID : mon père m'a dit que si un jour tu es déscolarisé, tu vas à pôle-emploi, ça aide à trouver du travail. C'est quoi la mission locale ?

ESRA à Rachid : ton rêve de bonheur, c'est donc sortir d'ici avec un projet ? Quel projet ?

RACHID : je sais pas, j'essaierai, je verrai ce qui me plaît.

[Dylan se moque de Rachid, Esra (psychologue) le recadre.]

RACHID poursuit : **trouver un appartement et un travail. J'ai envie qu'on me fasse essayer.** Il y a tellement de métiers, je sais pas lequel choisir.

Trouver un appartement et un travail

De quel appartement, de quel travail parle-t-on ici ? Il n'y a aucune coloration affective, aucun adjectif qui viendrait qualifier, préciser les préférences quant à ce lieu de vie et cette activité. Nous sommes là en présence de procédés d'évitement du conflit, à savoir le collage à une réalité désaffectivée sans contraste, sans couleur, sans grain. L'accent est ici porté sur la factuel sans élaboration descriptive, et surtout sans préférence, c'est-à-dire sans

subjectivité. Dans le sens manifeste de cette phrase, on a donc ici une référence à la normalité et la prise d'autonomie. La seconde partie de la phrase dévoile un tout autre aspect :

J'ai envie qu'on me fasse essayer

La forme passive de l'énoncé précédée de "j'ai envie" indique que nous sommes du côté de la jouissance et de l'érotisme. Une satisfaction à but passif semble être ici recherchée. Rappelons que dans la passivité, il s'agit essentiellement d'une modalité de plaisir recherchée par la libido.

Mais si nous allons plus loin, nous voyons que ce n'est pas ici l'expression d'un désir de faire telle ou telle chose précise qui est exprimée ("*J'ai envie qu'on me fasse faire.. aller.. manger.. etc*"). Si cela avait été le cas, le "j'ai envie" serait circonscrit et nous serions en présence d'un discours orienté par des procédés labiles liés à l'expression d'affects, et en somme, d'une trace névrotique.

Or "J'ai envie qu'on me fasse essayer" possède selon nous une autre valence : cela pourrait se traduire par "J'ai envie qu'on me fasse découvrir ce dont j'ai envie", ce qui revient à "j'ai envie qu'on me dise qui je suis". L'énoncé verbal contient donc, certes la forme passive du côté de la jouissance, mais également une problématique identitaire du côté de la détresse du "qui suis-je?"

Avec la figure du sujet désirant passivement, c'est aussi la figure de la soumission qui vient s'intriquer ici. Est-ce une passivité à coloration orale ou anale ? Le deuxième mouvement de l'organisation anale dit "passif" de la pulsion est en réalité tout sauf passif, car il décrit un mouvement d'opposition et de prise d'autonomie vis-à-vis de l'objet. Or ici, la formulation rappelle plutôt l'état de dépendance absolue du nourrisson, cet état de dés-aide, où c'est l'autre, le "nebenmensch", qui vient envelopper l'expérience chaotique de l'enfant de sa présence pour lui donner du sens, de la contenance et de la sécurité. Cette passivité rappelle l'organisation orale de la pulsion dans son premier mouvement précoce, lorsque la mère-environnement incarne ce moi auxiliaire chargé de traduire le monde, de mettre de la parole sur le corps de l'enfant et son expérience sensorielle. C'est la fonction de liaison de la mère qui est ici convoquée, c'est-à-dire un appel au premier objet primaire à relier les

éléments pulsionnels partiels, éparses, morcelés, à des affects, des mots, des représentations.

Pour GREEN, la passivation serait ce qui contraint le sujet à subir, et suppose un Autre qui force à être passif. Rachid formule donc ici le besoin régressif et aliénant d'être conduit, porté, excité par un tiers (j'ai envie qu'on me donne envie) : en somme être objectalisé. Cette formulation qui contient à la fois la passivité-jouissance et la passivité-détresse doit nous amener à regarder du côté des entraves précoces au processus de subjectivation dans la relation au premier objet primaire, la mère de Rachid.

EVAN : on peut changer de métier dans la vie.

LEO : ici par exemple, on a un ex-éducateur, Pascal, il est parti en cuisine.

ALEX : il est en arrêt maladie aussi

RACHID : ici tout le monde est en arrêt maladie. Je sais pourquoi Stéphane il est plus là. Je dirai pas pourquoi... Ensuite Christophe...

ESRA : c'est quoi votre idéal de vie ?

LEO : c'est la famille.

EVAN : quoi comme boulot ?

LEO : la mécanique

DYLAN : c'est sale !

LEO : on s'en fout l'important c'est de kiffer.

ESRA : qu'est-ce-que t'aime dans la mécanique ?

LEO : démonter, réparer, c'est important.

[Echange autour des métiers de la mécanique.]

ESRA : en plus tu as déjà fait des choses dans ce sens

LEO : à cause du confinement, le stage est annulé, mais là j'attends mon cinquième ou sixième stage.

EVAN : c'était des stages différents.

LEO énumère ses différents stages : oui j'ai à peu près tout fait. Des fois y a des portes qui se ferment, alors faut prendre celles qui s'ouvrent.

Posture corporelle de Rachid :

Impression générale de rigidité. Rachid est bien campé dans sa chaise, le dos souvent droit contre le dossier. On observe souvent un alignement entre la tête et le tronc, donnant une impression de verticalité et de maintien qui contraste avec les autres membres du groupe qui sont souvent courbés, penchés, voire affalés pour certains. La rigidité corporelle de Rachid contraste donc avec la forte impression de nonchalance des autres jeunes.

Rachid peut se pencher vers l'avant lorsqu'il s'adresse à l'un des membres du groupe mais la symétrie gauche/droite est presque toujours conservée, donnant une impression de bloc corporel. De même, les deux pieds sont souvent posés au sol de façon symétrique. Au niveau du visage, le regard alterne entre le type perçant ou l'évitement. Souvent, un sourire en coin.

Nous relevons ici deux éléments posturaux assez significatifs que nous retrouvons chaque séance : **la rigidité corporelle et l'appui dos**, le tout donnant une impression de tension verticale.

> La rigidité de Rachid peut être comprise comme une trace de défense adhésive pathologique. Pour G. HAAG, une rigidité chronique peut en effet renvoyer à des vécus de pétrifications. Pour elle, "En l'absence (...) de la contenance-peau avec son squelette interne, des articulations du corps, de la tapisserie intérieure qui doit donc être douce et imprimante, les sensations sont celles (...) des chutes, des liquéfactions, éléments sensoriels bien connus maintenant de la dépression primaire, qui poussent aux agrippements pathologiques : ceux de la kinesthésie, avec enraidissement bloquant tout le développement moteur et plus particulièrement le jeu des articulations (...)" (G. HAAG, 198, 2018). Ces sensations de chutes peuvent d'ailleurs renvoyer à ce que D. ANZIEU décrit comme fantasme très primitif de verticalité, lequel est au centre même de son concept de "maintenance", un fantasme en relation avec la perception de la pesanteur (D. ANZIEU, 97, 1985).

Ce point est important à noter car la tension verticale corporelle observée chez Rachid, pourrait venir compenser une défaillance de la verticalité psychique, décrite par HAAG comme la "contenance-peau" et son squelette interne. HAAG rappelle qu'il est "d'observation courante, en effet, que la dénudation des bébés dans les premières semaines de la vie, jusqu'à deux mois parfois, provoque des cris, des raidissements (...)" (HAAG,

2018, 71).

> En ce qui concerne l'appui-dos, non seulement Rachid va chercher un contact maximal dos/dossier sur sa chaise, mais il choisit toujours de s'asseoir sur une chaise placée elle-même dos à un mur. Il évite toutes les chaises isolées, positionnées en décrochage par rapport au mur, en tant que surface verticale. G. HAAG évoquera "l'organisation de l'espace en arrière" ou encore "l'arrière-plan". Elle rappelle "qu'in utero, à la fin de la gestation, la surface de contact tactile certainement la plus importante est celle du dos du fœtus qui épouse l'une ou l'autre des courbures de la cavité utérine distendue." (G. HAAG, 2018, 70). Là encore, l'auteur attire l'attention sur "l'importance du contact du dos pour retrouver la sensation-sentiment de sécurité chez le nouveau-né dans toutes les circonstances de brusque changement de l'environnement". Il s'agit de la recherche du contact maximal de la surface dorsale pour éviter l'impression de chute. L'appui-dos joue donc ici pour le sujet comme recherche de "sensation basale de sécurité prénatale" (HAAG, 2018, 72). Ceci pourrait mettre en évidence chez Rachid la difficulté à se concevoir décoller ou séparer de la paroi du contenant, renvoyant à la présence d'angoisses archaïques de chutes ou d'anéantissement dans un espace sans limite, "prototype des angoisses agoraphobiques", et susceptibles de provoquer une recrudescence des agrippements.

RACHID : ma belle vie, manger des pop-corn. **On aimerait tous avoir des choses gratuites...** piscine, courses gratuites... **Mon rêve, mais ça ne sera jamais possible.**

Manger du pop-corn... On aimerait tous des choses gratuites... mais ça ne sera jamais possible.

Ici l'intervention se fait en deux temps, l'expression d'un désir qui emprunte la voie de l'oralité. L'avidité orale pour le pop-corn et "les courses gratuites", c'est-à-dire dans une profusion sans limite, quasi-magique, rencontre ici dans un second temps le principe de réalité. Il est intéressant de noter ce premier mouvement "primaire" :

- Manger du pop-corn, des courses gratuites : profusion imaginaire et magique qui viendrait satisfaire tous les besoins de la pulsion orale
- Généralisation, à savoir projection de cette pulsion sur le monde : "on aimerait tous..."

- La chose gratuite, c'est recevoir sans donner en retour. Ce point est important car nous pourrions y voir l'expression d'une défaillance dans le commerce avec l'environnement, à savoir l'exercice de la première relation d'échange autour des matières fécales, basée sur le don et le contre-don.

Puis dans un second temps, l'intervention des processus secondaires qui appellent au renoncement : "ça ne sera jamais possible. " Sur le plan de la chaîne associative, notons que ce renoncement de Rachid se trouve exprimé juste après l'intervention de Léo racontant ses stages et finissant par dire : "Des fois y a des portes qui se ferment, alors faut prendre celles qui s'ouvrent", formulation éminemment chargée de réalisme et centrée sur l'acceptation des contraintes de la réalité extérieure. Autrement dit, c'est comme si l'épreuve de réalité portée par Léo sur cette séquence venait temporairement permettre à Rachid de réinvestir son propre système de conscience et l'aider à diminuer la confusion entre activité interne fantasmatique et perception objective de la situation.

[Échanges croisés, brouhaha.]

ALEX : pouvoir jouer aux jeux. Mais je peux tenir 2 semaines sans connexion.

JOSE : c'est un mytho.

ALEX poursuit : avoir une famille, une maison, un boulot dans la programmation

RACHID : dans la masturbation aussi.

[Échanges croisés]

DYLAN : j'ai envie de faire un stage à la fabrique de Haribo.

EVAN à Tom : ton idéal ?

TOM : je ne sais pas.

DYLAN : moi avoir une meuf.

RACHID rebondit sur la "fabrique de Haribo" : Pourquoi tu fais pas les ours Lu ?

DYLAN : il pense qu'à la bouffe lui !

RACHID plaisante : tu peux travailler pour LU, ou les haricots verts Bonduel !

ESRA : vous pensez qu'en travaillant là, vous allez faire que manger ?

RACHID : je veux travailler au KFC

EVAN : jeune j'adorais la boisson "pétillant" puis j'ai travaillé dans cette entreprise. Maintenant je suis écœuré. J'ai des amis qui ont travaillé au Mc Do, et aujourd'hui ils ne peuvent plus manger un McDo, ils sont dégoûtés.

ESRA : la réalité c'est pas pareil.

RACHID : J'aimerais travailler dans une usine de raviolis, bien froids, avec des tomates pelées dedans.

EVAN : tu fais des raviolis frais, c'est mieux.

ESRA à Rachid : tu veux travailler dans l'alimentaire pour pouvoir manger ?

RACHID : j'ai vu que ceux qui travaillent à KFC, ils peuvent grignoter.

JOSE : et ça t'inspire ?

ESRA à Rachid : alors qu'est-ce que tu mets dans ta lettre de motivation ?

RACHID : juste pour manger. Je me pète bien le bide. Au McDo tu as des "points" pour manger.

EVAN : McDo c'est de la malbouffe mais l'hygiène est irréprochable. Quand je travaillais au camion poubelle, les poubelles de McDo étaient remplies de burgers. Ils jettent tout au bout d'une heure si c'est non consommé.

RACHID : tu sais ce que j'ai entendu, ils mettent du liquide vaisselle dans le steak pour faire coller le fromage.

Du point de vue de la chaîne associative, l'intervention de l'éducateur Evan parlant d'hygiène dans la fabrication des Hamburgers précède la remarque de Rachid. Cette dernière est fortement marquée par une altération de la perception avec notamment une perception de détails bizarres ou d'objets détériorés qui semblent totalement en décalage avec la réalité. En décalage également car échappant à toute logique objective : en quoi le liquide vaisselle pourrait-il servir de colle à fromage. Il s'agit ici de procédés d'élaboration du discours relevant, semble-il, d'un imaginaire infiltrant la pensée : en somme une activation des processus primaires. Toutefois, la bizarrerie garde tout de même sa propre cohérence, elle s'organise ici autour d'une problématique de collage. Il s'agit de rassembler des parties du burger pour qu'elles puissent tenir ensemble et faire unité. Nous pouvons y

voir une préoccupation visant à agir contre le morcellement par un collage d'éléments disparates.

La première chaîne associative d'Evan relie la nourriture et l'hygiène. Rachid s'appuie sur cette dernière pour former sa propre association : la nourriture qui contient en son sein un agent nettoyant. Dans cette seconde association, nous pouvons faire l'hypothèse d'un fantasme de nettoyage des objets internes indésirables par ingestion de produits nettoyants. Ainsi le produit nettoyant tiendrait ici deux fonctions sur le plan psychique : coller/rassembler les éléments morcelés projetés à l'extérieur puis, une fois réunifiés, par réintrojection, venir remplacer les objets internes indésirables. Ceci n'est qu'une hypothèse.

EVAN : ça m'étonnerait. Sinon tu imagines, on serait tous malades...

RACHID : sous le pain, est-ce que c'est un anti-vomitif ?

EVAN : ... c'est une rumeur

ESRA : en tout cas on sait que c'est pas de la bonne nourriture.

RACHID : **c'est pas assez bourratif, on a encore faim en sortant.** La dernière fois, on s'est blindés de cheeseburgers ! En plus t'imagines la honte, tu commandes avec ton gros plateau ! Les gens se disent, il est fou lui ! Mon oncle m'a dit : il a vu un obèse au McDo qui a pris un énorme plateau... Pour moi, c'est se moquer !

Rem : Esra (psychologue) est plutôt sur une modalité qualitative "la bonne nourriture", et Rachid répond sur un plan quantitatif "c'est pas assez bourratif".

ESRA : on revient à notre sujet! L'idéal de vie ?

Alex, tu veux travailler dans la programmation, c'est quoi ?

ALEX : c'est faire des lignes de codes, des logiciels

ESRA : c'est accessible avec le niveau CFG ?

ALEX : je sais pas. Je pense pas. J'aime beaucoup l'informatique.

ESRA : ce serait ta vie de bonheur. Tu connais des gens qui travaillent là-dedans ?

ALEX : des potes à mon père. Ils me donnent des conseils, ils m'ont dit de persévérer.

EVAN : programmeur où ?

DYLAN : Auchan

ALEX : chez eux.

[Dylan et José affalés sur le canapé.]

JOSE : je veux être programmeur pour fortnight.

ESRA à Alex : c'est quand même un métier difficile d'accès !

ALEX : il faut s'y connaître en programmation.

ESRA: faut des formations pour ça.

[Discussion autour des études et des formations.]

[Rachid rit tout seul de son côté. En décalage avec la thématique de l'échange, il semble absorbé par ses pensées.]

Lorsque Esra (psychologue) le questionne, RACHID répond : "je pense à un truc, c'est pour ça."

EVAN à José : moi, un métier autour de l'animation.

EVAN : tu connais d'autres diplômés à part le Bafa ?

ESRA : c'est quoi qui te plaît avec l'animation ? Ce sont les enfants ?

JOSE : oui... hmmm. (peu loquace). Ça demande le Bafa et après d'autres diplômes.

RACHID : je peux aller aux toilettes s'il vous plaît ?

[Rachid quitte la pièce.]

ESRA à José : c'est quoi la différence entre animateurs et éducateurs ?

EVAN répond : éducateur c'est accompagner des personnes de façon individuelle. Animateur c'est proposer des activités d'animation globale. Nous on vous accompagne individuellement.

ESRA à José qui s'affale : ça t'endort José ?

DYLAN : j'ai mal au dos

EVAN à Dylan : c'est quoi ton idéal à toi ?

DYLAN : avoir une famille. Mais j'en ai une déjà.

ESRA : et tu veux faire quoi ?

[Retour bruyant de Rachid dans la pièce.]

DYLAN : travailler dans un bus. Je veux pas travailler dans la bouffe comme des porcs.

RACHID : ouais mais tu gagnes pas assez d'argent.

JOSE : tu crois que ton travail comme créateur de gâteaux, ça rapporte ?

ESRA : c'est quoi bien gagner sa vie ? C'est combien le SMIC ?

[Rachid rigole tout seul.]

JOSE : Sylvie, c'est celle qui gagne le plus ici.

DYLAN : ça fait 20 ans qu'elle est là.

JOSE : elle m'a dit plus de 39 ans.

ESRA : le salaire est évolutif en fonction de la carrière.

EVAN : on fait le métier d'éduc parce qu'on aime ça , pas à cause du salaire.

RACHID coupe la parole : on m'a dit qu'on gagne 26€ par mois ici.

EVAN : mais non. Le minimum pour vivre c'est 1200€. Avec ça tu peux survivre.

[José parle de l'Angleterre de la livre sterling qui vaut cher.]

LEO : les bitcoins, ça vaut tellement cher.

ALEX : maintenant si t'en as 10, ça vaut cher !

ESRA : dans tous les métiers que vous avez choisis, l'important c'est pas le salaire.

JOSE : ben oui, faut revenir à la réalité. Comme dans cette salle, y en a qui veulent être professionnels des jeux vidéos (moqueur)

ESRA : c'est quoi la réalité ?

JOSE : tu peux pas faire ce que tu veux.

ESRA : et toi Tom ?

TOM : maison, famille, enfant.

EVAN : et le métier ?

TOM : mécanique. Mettre mes mains dans le moteur. Réparer tout ce qui va pas. J'ai fait un

stage, ça m'a apporté beaucoup de choses.

EVAN : montez un garage tous les deux avec Léo !

...

EVAN : c'est bien vous êtes tous dans une certaine réalité. Y en a aucun qui s'est vu dans un truc de fou.

DYLAN : pornstar ! Ça c'est Rachid ! C'est comme Victor, son projet c'est pornstar.

ESRA : il venait des états-unis non ?

RACHID : Texas

DYLAN : pornstar, tu dois avoir la bite.

EVAN : c'est très dur comme métier, c'est un milieu horrible.

Retour du sujet du "sexuel" dans le groupe sans que Rachid ait été ici le déclencheur. Rachid, de façon très étonnante, n'interviendra pas lors de cette séquence. Il restera en retrait de l'échange. On observera à plusieurs reprises des rires, en décalage des propos de Evan (éducateur) et Esra.

[Rachid rigole tout seul, le visage dans les mains.]

EVAN (très sérieusement): pendant que tu fais l'amour, on te dit comment tu dois te placer, ça te coupe le plaisir !

[Rachid rigole tout seul]

ESRA : il y a plein de femmes qui ont porté plainte pour esclavagisme. Elles avaient mal, c'est pas super.

EVAN : c'est comme "Jackie et Michel"

JOSE : sur la chaîne 17, il y a des trucs bizarres... le soir tard.

[Evan (éducateur) raconte alors l'histoire d'une femme qui a vu des images d'elle circuler sur le net 20 après avoir tourné son film alors qu'elle avait une famille et un travail.]

RACHID : j'ai une question, je voudrais dire...

JOSE : **on s'en fout**

Rachid : ferme ta gueule.... Vous avez vu "tellement vrai" ? Vous tous... **est-ce que vous serez capable de vivre avec une fille sans relation sexuelle ? Est ce que tu restes vierge jusqu'au mariage ?**

Est-ce que vous serez capable de vivre avec une fille sans relation sexuelle ? Est ce que tu restes vierge jusqu'au mariage ?

Nous avons ici en toute fin de séance le retour de la thématique sexuelle dans les propos de Rachid avec cependant des aménagements nouveaux.

Plusieurs observations :

- La question du sexuel est ici associée à la question de l'abstinence, c'est-à-dire du contrôle de la pulsion sexuelle. Nous voyons le principe de réalité à l'œuvre derrière cette thématique du contrôle de la pulsion.
- La question du sexuel est aussi associée au mariage, une représentation qui relie le couple, l'amour, et la construction dans le temps. Ainsi le sexuel cru de Rachid tente une inscription dans le temps et l'historisation. Une mise en contexte des pulsions qui viennent se rassembler autour d'une histoire, d'une mise en contexte.
- Ainsi la thématique sexuelle, pour la première fois, ne prend pas la forme d'un déferlement du pulsionnel répondant au principe de plaisir et de décharge immédiate, mais va se situer dans un registre de jouissance différée, soumise au temps. Nous voyons ici les effets de l'émergence de processus secondaires venant réguler le principe de plaisir.
- Au début du groupe de parole, on commence donc avec un sexuel brusque, explosif, délié. Le registre fantasmatique est coupé de la réalité extérieure, donnant cette impression de décalage avec l'environnement. En fin de séance, il semble qu'un travail de liaison s'est opéré => le thème du sexuel rejaillit mais cette fois associé à l'attente, c'est-à-dire au plaisir différé, mais également à la construction (le mariage, la vie à deux), c'est-à-dire à la projection dans le temps et à l'écriture d'une histoire personnelle.
- Toutefois, dans chaque séance, on observe chez Rachid l'évocation successive de la pulsion sexuelle puis de la limite comme instance externalisée. Dans l'analyse du

discours, Rachid utilise souvent les aspects religieux comme fonction STOP, servant à s'autocensurer et bloquer les aspects pulsionnels. On trouve ainsi successivement des procédés d'élaboration du discours très primaires, avec une expression très crue et décousue qui alterne avec des tentatives de contention, utilisant le registre de la règle et de l'interdiction, souvent religieuse.

Ainsi on retrouve souvent ce schéma : l'aspect interdicteur est projeté à l'extérieur comme si les pulsions qui viennent se déverser à l'intérieur du groupe devaient rencontrer une instance qui fait limite. Ces instances interdictrices surmoïques ou organisatrices moïques vont s'exprimer à travers les membres du groupe et faire "bordure". Le groupe tient là sa fonction contenante pour le sujet. Mais Rachid utilise aussi les règles édictées par la religion pour jouer le rôle de cette fonction contenante externalisée. Nous pouvons y voir les conséquences d'un surmoi non intégré et un besoin de s'étayer sur un environnement qui fait limite.

- Rachid va poser la question successivement à chaque membre du groupe (répétition), donnant l'impression saisissante qu'il tente de s'appuyer sur chaque membre du groupe individuellement. Il met en effet à contribution chaque membre du groupe de manière isolée. Une sorte de procédé de division ou de diffraction de la charge pulsionnelle, comme s'il s'agissait :
 - > de la répartir à l'intérieur du groupe pour la rendre gérable.
 - > de vérifier (fonction de vérification) que chaque membre du groupe a bien la capacité de recevoir les éléments projetés.
- Lorsque le tour d'Esra (psychologue) arrive, Rachid s'arrêtera : "Non pas toi". Notons que Esra (psychologue) est la seule femme du groupe.
- Lorsque mon tour arrive, il me posera la question : "est-ce-que je peux vous poser la question ?" bien qu'il connaisse la règle de fonctionnement du groupe. Là aussi nous y voyons une vérification que le bord de l'entité groupale tient bon. Nous pouvons d'ailleurs relier cela à la notion de survivance proposée par Winnicott : l'objet doit survivre aux attaques destructrices du bébé pour advenir dans la réalité externe.

- En résumé : les éléments déliés pulsionnels déversés dans le groupe au début de séance se trouvent reliés à quelque chose de plus élaborée en fin de séance. On passe en effet du "trou" au "mariage". Le trou n'est plus qu'un trou. Cet élément sec, réducteur, isolé va se raccrocher à un déroulé, un scénario, une temporalité. La notion de durée apparaît ("jusqu'au mariage"), et vient remplacer le mouvement de décharge immédiate. Il s'agit ici de différer la jouissance.

RACHID s'adresse à José : est ce que tu vivrais avec une femme sans relation sexuelle ?

JOSE : laisse moi tranquille !

[Rachid pose ensuite la même question successivement à chaque personne présente dans la salle.]

[Tous disent "non" sauf Alex qui répond "peut-être".]

A Esra, seule femme présente : il dira : "non pas toi."

Rachid se tourne vers moi : est-ce que je peux vous demander ?

Je fais "non" de la tête. *[Rachid sait que mon silence fait partie des règles de ce groupe de parole.]*

ESRA : tu sais bien que le scribe ne parle pas...

JOSE : j'en étais sûr, ça finit sur une discussion de sexe.

[Esra (psychologue) met fin à la séance et suggère à Rachid de mettre sa question dans la boîte à questions pour la séance prochaine.]

Avant de quitter la salle, RACHID à Esra : "je sais que la religion nous interdit d'avoir des relations sexuelles avant le mariage. Mais moi je trouve que c'est pas bien, on connaît pas la personne, on peut avoir des surprises. Je suis pas le genre à vouloir des plans cul, je veux une relation sérieuse."

Rachid écrira sur un morceau de papier son message pour la boîte à questions, comme suit :
"POURRAIT-ON ? RESTER VIERGE JUSQU'AU MARIAGE."

Un point sur la syntaxe : le point d'interrogation est placé non pas en fin de phrase mais après le "pourrait-on". La ponctuation vient couper la phrase en deux. Dans le sens

manifeste de la phrase, il y a une continuité puisqu'il s'agit de rester vierge jusqu'au mariage mais derrière le sens manifeste apparaît une discontinuité de la pensée. Cette bizarrerie syntaxique nous semble porteuse de sens. Nous retrouvons ici l'énigme initiale du "trou" qui prend la forme ici d'un point d'interrogation, c'est-à-dire quelque chose qui fait énigme et ne trouve pas de résolution. Le verbe "pouvoir" renvoie à la puissance, à la potentialité. Par ce déplacement de la ponctuation, l'interrogation porte donc non pas sur l'objet de l'action de pouvoir, mais sur l'existence même d'un "pouvoir être" chez le sujet. "Est-ce que je peux ?" pourrait donc ici faire référence :

- Soit à une demande d'autorisation parentale
- Soit à une demande de réassurance fondamentale adressé à un tiers : Suis je capable de faire quelque chose par moi-même ? Est-ce que je peux être sujet de mes actions ou de mes décisions ? En creux, nous pouvons oser l'hypothèse que cette interruption dans la phrase pourrait raconter l'interruption intervenue dans le processus de subjectivation. Car le processus de subjectivation permettrait normalement de résoudre cette question fondamentale du "est-ce-que je peux ?"
- Selon nous, cette question fondamentale porte en elle la problématique d'une analité qui tente sa révolution subjective sans y parvenir. Le premier mouvement expulsif sadique de la pulsion ne semble pas parvenir à s'enrichir d'un mouvement d'opposition aux objets externes primaires suffisant, pour permettre une sphinctérisation satisfaisante de la vie psychique, et l'avènement d'un espace de pensée propre et différencié.

Groupe parole N°4

OBSERVATION GÉNÉRALE / DYNAMIQUE DE GROUPE :

Huit jeunes présents : Tom, José, Alex, Rachid, Léo, Dylan, Matéo, Louka.

VERBATIM :

[Trois jeunes se jettent sur la canapé. Rachid, Dylan et José.]

Evan (éducateur) leur explique qu'ils ne peuvent être que 2 sur la canapé. Débute une discussion entre les 3 jeunes pour savoir lequel devra partir. Ils choisissent de faire un jeu, le chifoumi, entre José et Rachid. Rachid l'emporte mais José ne veut pas partir. Il invoque comme à son habitude toutes sortes de justifications.

Evan s'en mêle. Pour trancher, il organise un pile ou face. Rachid perd. Il ne veut pas quitter le canapé, il commence à s'énerver en mimant une lutte avec José. Il s'assoit sur José et lui pète dessus (Rachid fait très souvent cela avec ses camarades qui s'en plaignent). Il finit par quitter le canapé pour s'asseoir sur une chaise, décrochée du mur, presque au centre de la pièce, juste à côté de Tom, son souffre-douleur.]

Observation : Nous apprendrons après cette séance que Rachid traverse un moment difficile. D'après le chef de service : "il s'est encore mis dans des histoires avec des filles...comme d'habitude, il va sur des sites de rencontres et quand la fille se rend compte qu'il est fou, bien sûr elle le repousse. C'est toujours comme ça ! Cette fois, il y a deux jours, la fille l'a menacé de mort et elle continue, ça le rend fou".

Rachid choisit cette fois de s'installer dans le fauteuil, c'est la première fois depuis le début du groupe de parole. Le fauteuil constitue un espace meuble, enveloppant, donnant une impression de cocon protecteur, avec un appui-dos maximal. Or cette première altercation avec José va l'en déloger. Nous pouvons lire ce choix de Rachid comme étant l'indice d'un besoin d'étayage ou d'appui plus important que d'habitude.

Rachid devra quitter le fauteuil, injustement si l'on considère les faits objectivement, et prendre la seule chaise restante dans la pièce. Une chaise plus petite que les autres chaises, mais également la seule à être placée loin des murs. Or depuis le début du groupe, Rachid a toujours choisi de se placer dos au mur, ou à proximité directe d'une surface de contact vertical. Ce point nous semble important car Rachid n'arrêtera pas de se lever de sa chaise durant cette séance pour venir provoquer debout les autres jeunes présents.

ESRA : merci à tous d'être là.

MATEO : on est obligés de venir, on a pas le choix. On a pas envie de venir.

ESRA : on rappelle les règles du groupe ?

[Dylan, José, Léo et Alex lui répondent.]

[Rachid allonge son bras vers Tom et lui caresse la cuisse. Il refait le geste à plusieurs reprises comme pour provoquer une réaction. Sur cette séquence, Tom reste immobile sans réaction.]

EVAN (s'en rend compte) : Rachid décale toi !!

[3 jeunes décalent leur chaise pour éloigner Rachid de Tom. Matéo profite de ce désordre pour en rajouter, il s'éloigne beaucoup plus que les autres et place sa chaise en retrait du groupe.]

Rachid semble isolé sur sa chaise, mal à l'aise, cherchant quelque chose à faire, à dire, à montrer. Il ne tient pas en place. Le 1er agir, à partir de cette position instable pour lui, sera d'étendre le bras pour caresser la cuisse de Tom : un agir qui s'apparente à une décharge pulsionnelle à forte coloration sexuelle, et qui comporte une dimension sadique dans la mesure où il constitue une agression physique, une prise de contrôle du corps de l'autre.

ESRA : le thème d'aujourd'hui, c'était rester vierge jusqu'au mariage. On en a discuté avec Evan et Xavier et ...

RACHID interrompt : **parler de cul !**

ESRA : ... on peut aller sur le modèle de la famille que vous voulez construire en tant qu'adulte.

*[Léo va parler, **Rachid rote**. Evan (éducateur) le recadre fermement]*

RACHID : vous me mettez dans un groupe de parole où je veux pas y être...

JOSE : en plus tu parles toujours de la même chose.

RACHID : c'est normal, t'es puceau !

EVAN le recadre : et alors c'est un problème d'être puceau ?

EVAN à José : t'as quel âge ?

JOSE : 17 ans

EVAN : la relation sexuelle c'est quand on est prêt...

RACHID : y en a qui sont plus puceaux à 14 ans.

[Rachid rigole]

RACHID : on s'en fout de la sexualité.

Rachid commence avec l'énoncé "**parler de cul**" puis quelques secondes plus tard : "**on s'en fout de la sexualité**".

Nous pouvons lire ces interventions de différentes façons :

- On a d'abord un premier mouvement spontané qui vient exprimer la pulsion. Puis un second mouvement plus secondarisé, de l'ordre du contre-investissement qui vient tenter d'écarter le pulsionnel. On a donc une pulsion sexuelle qui pousse fortement. On pourrait d'ailleurs plutôt parler d'excitations pulsionnelles peu élaborées si l'on considère le caractère cru de l'énoncé. Ici on parle "de cul" et non de sexualité. Puis dans le deuxième mouvement, c'est le mot "sexualité" qui remplace le mot "cul" renforçant l'impression de l'activation d'un processus plus secondarisé.

Entre les deux, il y a le recadrage de Evan (éducateur) avec son message normalisateur sous-jacent : chacun y va à son rythme, il n'y a pas de problème à être puceau. Sur le plan de la chaîne associative groupale, le "parler de cul" expulsif de Rachid, projeté dans le groupe, se trouve être comme reçu et traité par Evan, qui va le relier, le contextualiser, et le renvoyer à Rachid. La séquence est très rapide, mais suffit à faire évoluer l'énoncé verbal de Rachid et son procédé d'élaboration d'un versant primaire à un versant plus limite d'évitement du conflit.

- Nous pouvons donc analyser ce passage comme un mouvement expulsif suivi d'un contre-investissement, avec l'aide d'un étayage externe groupal. Mais nous pouvons aussi analyser cette séquence sur un versant plus primaire, plus archaïque. Sur ce versant, on relèvera l'obnubilation de la conscience, focalisée sur le thème de la sexualité, et son expression crue signe d'une projection massive. La contradiction entre les deux énoncés peut ainsi être interprétée sous le prisme d'une discontinuité qui échappe aux processus secondaires. Le sujet se contredit nettement laissant apparaître un clivage interne massif. Ce versant primaire évoque l'activité d'un noyau psychotique, et des contenus imaginaires instables dont on pressent qu'ils peuvent à tout moment s'imposer au Moi.
- Ces deux processus ne sont pas nécessairement exclusifs.

[Rachid est omniprésent : il interrompt sans arrêt, semble agité. Il passe d'un registre agressif au rire. Le pulsionnel semble être particulièrement présent aujourd'hui.]

ESRA : Le question c'était attendre avant de faire l'amour pour se préserver

JOSE à Rachid : ferme ta bouche

RACHID se lève menaçant : **tu vas voir !**

[La table sépare José de Rachid. Rachid se rapproche. Il semble être dans un jeu de provocation. Mais la tension autour d'un éventuel passage à l'acte violent devient palpable dès le départ.]

Tu vas voir

Rachid réagit au "ferme ta bouche" de José. Notons que José se fait ici le porte voix du groupe. Il y a résistance de plus en plus forte vis-à-vis des contenus que Rachid projette dans le groupe. On a le sentiment d'un refus de jouer le jeu d'une identification projective qu'il impose. Il semble ici que le contrat tacite qui unit les participants est en train de se rompre. La charge psychique imposée par Rachid devient trop intense, et le groupe semble refuser à Rachid la prise en charge psychique de ses excitations.

Ce refus prive Rachid de l'étayage dont il a besoin pour faire face aux excitations qui le submergent. Ce dernier doit donc forcer le processus, c'est-à-dire forcer l'Autre à le recevoir malgré tout. Sur le plan manifeste, cela prend immédiatement la forme d'une menace qu'il adresse à José, à la fois verbale et physique. Il se lève et montre qu'il est prêt à passer à l'acte.

RACHID : **j'ai une question. Un tonton, une tata, on a le même sang, alors que c'est pas notre mère ?!**

ESRA : tu penses à qui ?

RACHID : le frère de ma mère

ESRA : pourquoi cette question ?

RACHID : parce que je ne suis pas très proche de mes oncles. Les frères de mon père, je suis pas très proche. **Ils m'ont jamais regardé.**

Ils m'ont jamais regardé

La formulation est intéressante. On ne sait pas s'il s'agit des frères de la mère ou du père. La confusion infiltre ici toute la séquence et se poursuivra plus loin sur la même thématique : le mystère d'une généalogie qu'il ne semble pas comprendre. A travers cet embarras, on voit la difficulté à s'inscrire dans une lignée, une histoire. Comme ce sont les hommes du côté maternel et paternel qui sont évoqués (les frères de ...), c'est l'impossible inscription dans une filiation qui se dessine ici. "De quoi et de qui suis-je l'héritier" pourrait se demander Rachid. On s'inscrit dans une histoire parce qu'à un moment donné, l'environnement nous y inscrit : le symbole de cette inscription sur le plan manifeste est le "sang", mais cette inscription sur le plan psychique se fait par le "regard" : or "*ils ne m'ont jamais regardé*". Ce regard qui porte et enveloppe le nourrisson, semble bien être celui qui donne vie ; dans sa fonction maternelle, il vaut confirmation d'existence.

Souvenons-nous aussi que la mère de Rachid ne l'a jamais appelé Rachid mais Bachid (le nom du grand-père maternel), de quoi questionner la place de Rachid au sein de sa famille mais plus précisément dans la lignée elle-même : il ne peut tenir à la fois la place du grand-père et sa propre place dans le regard maternel. Il semble y avoir ici un élément manquant, un trou dans le discours du porte-parole maternel. Un trou porteur de confusion identitaire pour Rachid. Pouvons nous voir ici à nouveau la trace d'une théorie délirante sur l'origine, signant la présence d'une potentialité psychotique ? Cela est bien possible car cette confusion au niveau des générations est omniprésente chez Rachid. A chaque fois qu'il sera question d'historicité familiale, il est mis en difficulté.

JOSE : c'est normal ils ont trop peur !

RACHID se lève brutalement, va vers José pour le frapper et s'arrête devant la table : "si je t'en colle une, ta bouche va aller là-bas !"

José se fait une nouvelle fois porte-parole. Il tranche à nouveau dans le vif et renvoie à Rachid un éprouvé, celui du groupe mais aussi celui de l'institution : "On a peur de toi".

ESRA : est-ce que vous avez des choses à dire par rapport à la famille ?

[Depuis le début de la séance Matéo parasite : il frappe le mur avec ses doigts, produit un bruit de fond continu.]

EVAN à Matéo : arrête !

MATEO : j'ai pas envie de participer

EVAN excédé : tu restes là, même si tu veux pas, même si tu tapes sur les murs, tu restes là. Tu es pas obligé de participer mais on te demande de respecter.

RACHID : **quelqu'un qui naît après nous, c'est un frère, une sœur ?**

Quelqu'un qui naît après nous, c'est un frère, une sœur ?

Nous voilà à nouveau en pleine confusion. L'énoncé a quelque chose d'a-sensé. Cette confusion concerne à la fois l'inscription difficile dans un déroulé temporel et dans un récit familial.

- C'est comme si frère et sœur ne peuvent être que grand frère ou grande sœur, c'est-à-dire déjà existant. Mais tout ce qui advient de nouveau, tout nouvel arrivant devient inclassable, difficilement rattachable à la généalogie existante. C'est comme si l'arbre généalogique de Rachid était clivé, figé, privé de la possibilité de se déployer.
- D'autre part, la notion de fratrie est ici uniquement attachée au facteur temps et non à l'origine : "quelqu'un qui naît" mais de qui ? Le lien de filiation est ici absent de l'énoncé. De plus, l'expression "quelqu'un" a une forte coloration anonyme et impersonnelle, or nous parlons ici de famille proche.

Le difficulté d'inscription dans la lignée et la grande confusion attachée à la fois à l'origine et la succession des générations, se manifestent une nouvelle fois sur cette séquence, mettant fortement au premier plan une problématique identitaire.

EVAN : même s'il naît avant toi...

RACHID : du côté de mon père j'ai une grande sœur. J'aurais aimé avoir une petite sœur. Les mâles ça fait que se tirer sur la gueule. Je prends soin d'elle.

MATEO : c'est chiant une sœur.

[La discussion se porte sur Dylan qui a une grande famille.]

MATEO : tu arrives à retenir tous les prénoms ?

RACHID : du plus grand au dernier, vous avez 20 ans d'écart

DYLAN : la plus jeune de mes sœurs, elle a 12 ans, la plus âgée a 27 ans.

ESRA à Rachid : tu connais ses frères et sœurs ?

RACHID : je les connais tous.

RACHID : ma fille je l'appelle chuppa choups

MATEO (en plaisantant) : pour choisir les prénoms, comment tu les appelles au bout de 5 ?

LEO (en plaisantant) : par des numéros

RACHID : tu sais comment je l'appelle mon fils : Titus ou Boika (ce sont des chiens).

RACHID : Je suis allé avec une brésilienne au café

JOSE : quel mytho !

DYLAN : ah ouais ! elle avait une bite !

[Rachid se lève pour mimer la scène : on s'embrassait, on se touchait. Il mime un geste de caresse sur les parties sexuelles de ce/cette partenaire.]

RACHID : j'ai vu qu'elle avait une bite.

Rachid coupe court à l'échange sur la thématique des frères et sœurs. Après avoir tenté de participer à l'échange en disant vouloir nommer sa fille chuppachoups et son fils Titus (nom d'un chien), il bascule brutalement de registre en repassant sur la thématique sexuelle crue, avec un agir.

Un nouveau contenu fantasmatique est projeté sur le groupe. Ce contenu est mimé comme une scène réelle. Là encore, l'entité groupale résiste par son porte-parole, José, qui pointe le caractère fantasmatique de l'intervention de Rachid, en lui opposant le principe de réalité : "mytho" "l'imagination que tu as !"

Lorsque Rachid mime la scène, il se lève, se donne en spectacle, il est dans le geste et la jouissance. Il y a bien ici décharge d'excitations pulsionnelles avec un soulagement visible. Le fantasme comprend une nouvelle fois la thématique de la bisexualité : "j'ai vu qu'elle

avait une bite". Une bisexualité mise en scène sans aucun refoulement et qui peut traduire ici une absence d'intégration psychique de la bisexualité, dit autrement, une non-intégration psychique de la différence des sexes. Cette bisexualité non élaborée psychiquement constitue un marqueur important d'une organisation pulsionnelle centrée autour d'une économie à dominante anale. Une organisation pulsionnelle qui semble avoir des difficultés à dépasser le projet phallique narcissique.

JOSE : l'imagination que tu as ...

RACHID : un gros cul, on dirait qu'elle avait du coton dedans.

RACHID à José : toi, moi et 4 filles, viens on fait une partouze.

ESRA : quel est le rapport avec les frères et sœurs ?

RACHID : j'aimerais que ma fille soit pas une pute, sinon je lui tire les cheveux.

ESRA : vous sentez une responsabilité en tant que grand frère pour votre sœur ?

LEO : il y a un âge où ça commence à draguer où il faut la protéger, si y a un mec qui est trop relou

MATEO : qui force un peu... par la serrure.

RACHID : si ma sœur est enceinte, je la tue.

Si ma sœur est enceinte, je la tue.

Une nouvelle fois, le déploiement de l'arbre généalogique pose problème. Plus loin il dira **"j'accepte pas si elle tombe enceinte"**.

Qu'est-ce qui constitue ici une menace pour Rachid ? Nous proposons 3 hypothèses :

1. L'arrivée d'une nouvelle filiation (un nouvel enfant) qui viendrait menacer un arbre généalogique dans lequel le lien de filiation est justement peu représenté et défaillant ?
2. Le fait que sa sœur soit en mesure d'enfanter et pas lui ? Dans une perspective de projet phallique narcissique non-castré, cette épreuve de réalité pourrait venir menacer son fantasme de complétude narcissique.

3. Si nous retenons l'identification projective comme mécanisme de défense et d'identification majeur chez Rachid, l'Autre enceinte, c'est-à-dire dont l'intériorité est désormais occupée, vient clore la possibilité pour le sujet d'y projeter fantasmatiquement ses objets ou lui-même. La sœur enceinte vient donc menacer le processus d'identification projective lui-même, processus vital dans la mesure où l'espace psychique de Rachid ne semble pas suffisamment différencié. Souvenons-nous du patient de BION qui force désespérément l'identification projective au point d'attaquer les mécanismes de liaison, lorsqu'il sent que celle-ci lui est refusée par l'analyste (BION, 2015). Ces hypothèses ne sont pas exclusives les unes des autres, elles pourraient même éclairer les 3 versants d'un même mouvement psychotique.

JOSE : elle a pas le droit d'avoir un enfant ?

RACHID : Elle a pas le droit d'avoir un enfant "déjà" [*sous entendu : trop tôt*]

EVAN (en tentant de mettre en parallèle la légitimité du désir chez chaque sexe) : "la plupart d'entre vous avez des envies d'avoir des relations sexuelles avec des filles ... ou des garçons je sais pas ..."

[*Rire du groupe*]

JOSE (en pointant l'homosexualité supposée de Rachid) : c'est Rachid !!

[*Rachid se lève en faisant mine d'aller frapper José, puis s'arrête devant la table*]

EVAN (comprenant ce qu'il vient de déclencher, essaye de se rattraper) : on a le droit d'être homo, c'est pas une honte...

RACHID : un pénis et un vagin c'est normal, c'est fait pour aller avec. **Mais un pénis à pénis, collé comme ça, c'est dégueulasse.**

Mais un pénis à pénis, collé comme ça, c'est dégueulasse.

Rachid semble expulser une image dans le groupe. Une photo instantanée, figée ("un pénis à pénis, collé comme ça") qui semble placée au premier plan de son imaginaire, un procédé qui se caractérise par son séquençage, sa discontinuité et sa déliaison. La crudité de l'image implique bien sûr des éléments pulsionnels intenses. La charge d'excitation contenue dans celle-ci est contre-investie par l'expression "c'est dégueulasse". Mais le "c'est dégueulasse"

et la façon dont il est prononcé, semble de pure forme, comme plaqué de l'extérieur. Souvenons-nous de la séquence où Rachid montre à Evan (éducateur) un film pornographique dans lequel les acteurs placent des excréments dans leur bouche. Evan dira : "mais c'est dégueulasse, comment tu peux regarder ça ?" Rachid répondra : "Moi je m'en fous je lui boufferai le cul". Nous pouvons questionner l'expression "c'est dégueulasse" de Rachid :

- Est-ce une tentative de mise à l'écart du pulsionnel, ressenti à ce moment comme débordant et menaçant ?
- Ou est-ce un message adressé au groupe, une prise en compte du *socius* groupal à ce moment et qui se traduit par un mensonge conscient, et que l'on pourrait traduire par : je dis que c'est dégueulasse car je veux avoir l'air "normal". La première partie de la phrase évoque d'ailleurs la normalité renvoyée par la complémentarité des sexes.

Le collage :

Nous relevons également le mot "collé" que Rachid emploiera dans d'autres groupes de paroles, assez significatif des angoisses de morcellement prototypiques des organisations psychotiques. Il y a, au cœur même de l'image fantasmatique projetée par Rachid, un indice de fragmentation.

EVAN : vous voulez trouver des filles qui acceptent de coucher avec vous, mais vous acceptez pas que votre sœur ait les mêmes envies.

RACHID : c'est normal, tu n'as pas de sœur. Si tu avais une sœur, tu laisserais faire ?

ESRA : et si votre sœur, elle a un copain, depuis un moment, c'est accepté ?

RACHID : Si j'aime pas sa gueule ...

ESRA : et si elle a des enfants ?

RACHID : moi j'aime les enfants. Si mon fils est trisomique, j'assume c'est mon fils.

RACHID : j'ai le droit de pas aimer le copain de ma sœur.

ESRA : et qu'est-ce que tu dirais ?

RACHID : soit tu le quittes soit tu vas niquer ta mère.

EVAN : t'es pas obligé d'aimer, juste respecter.

[Alex et Léo abondent.]

ESRA : ma question : est-ce que vous pensez que la fille est fragile et que vous avez le droit de gérer sa vie ?

RACHID : j'accepte pas si elle tombe enceinte.

EVAN c'est la vie, c'est naturel !

RACHID : c'est pour ça je préfère avoir que des frères

ESRA : est-ce que toi tu crains d'avoir des enfants ?

RACHID : perso, je veux des enfants. Je veux 5 enfants. Je suis prêt à crever pour eux. J'ai une question, par exemple, mon père m'a pas élevé. Je le vois jamais. Si j'ai des enfants comment ils vont faire pour connaître mon père ?

ESRA : Ça dépend, est-ce que tu veux qu'ils connaissent ton père ?

RACHID : mes enfants, je veux pas leur donner mon nom. Ça me fait trop penser à mon nom de famille. Je préfère donner le nom de ma copine. Mais mon père il dit : dans la religion, il faut toujours porter le nom de son père.

Mes enfants, je veux pas leur donner mon nom. Ça me fait trop penser à mon nom de famille.

La mise en balance du patronyme et du "nom du père", autrement dit, le niveau manifeste externe et la représentation interne, est intéressante. Dans cet énoncé se dévoile toute l'étendue de la problématique identitaire qui semble être au cœur de l'organisation psychique de Rachid. Rachid nous dit en substance "Mon nom me fait trop penser à mon nom de famille". Au-delà de l'incohérence apparent du propos, les deux noms pourtant identiques, sont pour lui différents, rendant de facto impossible l'inscription dans la lignée : l'énigme *de qui suis-je le fils* aboutit à une seconde énigme *de qui serais-je le père* ? De plus il aboutit à la conclusion : je ne donnerai pas le nom du père mais le nom de la mère.

Sur un plan psychodynamique, c'est l'intégration de l'œdipe qui permet au sujet de naître en dehors de la cellule familiale, l'intériorisation des principes civilisateurs et l'adaptation au socius. Exister en son nom propre, devenir sujet, c'est prendre place dans la lignée familiale, mais en tant qu'individu différencié. L'intégration de l'œdipe ou du nom-du-père,

pour reprendre le terme Lacanien, suggère donc une force centripète d'appropriation subjective de l'histoire familiale et une force centrifuge de séparation du giron familial pour exister en tant que sujet différencié : la castration est l'opérateur central de ce double mouvement.

Rachid dit avoir un nom trop proche de son nom de famille, comme si l'élément paternel castrateur n'avait pas pu intervenir pour faire limite au projet narcissique de l'enfant, empêchant la castration de venir structurer l'appareil psychique, à commencer par la différence des sexes mais aussi la différence des générations. Dans cette phrase, c'est le constat de non-séparation qui est fait, à savoir la présence d'objets parentaux internes dont l'enfant ne parvient pas à se séparer et qui constituent de sévères entraves à la subjectivation.

Redisons ici également que Rachid a toujours été nommé Bachid par sa mère depuis sa naissance. Bachid est le grand-père maternel de Rachid. De ce point de vue, l'envie de paternité de Rachid pourrait aboutir sur le plan psychique à enfanter sa propre mère. Ainsi l'identification de Rachid à son grand-père doublée d'une identification patronymique, ne lui permet pas d'être à la fois le fils et le père de sa mère. Le choix de "donner le nom de sa copine" à l'enfant peut alors représenter une solution : la copine sera le père, puisque c'est elle qui donnera son nom. Cet éclairage ne constitue qu'une hypothèse.

Je préfère leur donner le nom de ma copine

- Remarquons ici à nouveau la confusion des sexes, appliquée cette fois à la filiation. Nous pourrions traduire cela par "Je préfère que ma copine soit le père". Tous les étages du discours de Rachid sont infiltrés par une grande confusion en qui concerne la différence des sexes, ce qui nous donne des indications relativement claires sur le palier d'organisation pulsionnelle auquel le sujet reste accroché et ses impasses.
- Cet énoncé traduit également l'omniprésence pathologique de la fonction maternelle chez Rachid. Une figure maternelle toute puissante, omnipotente, qui prescrit à l'enfant son propre nom à elle, à savoir, qui dépossède l'enfant de sa parole propre et entrave tous mouvements de séparation/individuation.

Mais mon père il dit : dans la religion, il faut toujours porter le nom de son père.

Nous pourrions formuler les choses ainsi : Le nom-du-père étant non intégré sur la scène

intérieure, c'est l'intégration du surmoi œdipien qui fait ici défaut. L'absence du surmoi internalisé implique un recours à la règle externe à laquelle on doit se soumettre. Cette figure externe est ici la religion comme prolongement d'un père resté sur la scène extérieure. La religion a été de nombreuses fois invoquée par Rachid au cours des séances et très souvent dans des moments de forte excitation. Mais comme nous le verrons plus loin, ce recours à l'instance extérieure pour contrer les flux pulsionnels n'a pas le résultat attendu.

ESRA : pourquoi tu ne veux pas porter le nom de ton père ?

RACHID : Parce qu'il n'a jamais été là, un père ça doit être là.

ESRA : j'entends que c'est douloureux pour toi cette question.

RACHID : mon père c'est un fils de pute. ... (Silence)... **Le fait d'avoir des enfants, ça calme.**

Le fait d'avoir des enfants, ça calme.

Rachid dit aimer les enfants et vouloir en avoir 5. Il dit également "être prêt à crever pour eux". Pourquoi pense t-il que les enfants sont susceptibles de le calmer ?

Pour nous, le terme "calmer" s'applique aux mouvements pulsionnels qui menacent en permanence de balayer son Moi. Nous distinguons ici :

- l'agressivité/destructivité primaire liée à la fragilité identitaire et aux mouvements d'identification projective pathologique d'un côté,
- et de l'autre l'agressivité/destructivité comme contre-investissement de la pulsion libidinale passive présentant pour le sujet un risque de passivation.

> Dans le premier cas, avoir des enfants, pour Rachid peut venir protéger une unité d'image fragile et son sentiment d'identité. L'enfant, la famille, peut représenter un marqueur extérieur de normalité et de reconnaissance sociale. Nous savons que l'organisation psychotique peut utiliser des suppléances à la forclusion à travers le renforcement du sentiment d'existence dans le champ social.

> Dans le second cas, avoir des enfants peut éventuellement rentrer dans le champ des

conte-investissements, voire même des sublimations de la pulsion sexuelle. Pour Rachid, l'amour calme, parce qu'il met à distance le sexuel. Rappelons-nous les précédentes interventions de Rachid, par exemple : "*le sexe fait partie de l'amour. Mais c'est de l'amour ou de la perversité ?*". Rachid, à de nombreuses reprises, fera la différence entre l'amour et la sexualité. Un clivage qui traverse toutes les séances du groupe de parole. Il s'agit de protéger l'amour de la pulsion sexuelle parce que celle-ci présente pour lui un risque majeur. Dans cette perspective, avoir des enfants, peut permettre d'expérimenter fantasmatiquement un amour qui ne risque plus d'être "contaminé" par les excitations pulsionnelles.

EVAN : ça permet d'être plus mature, moins penser à toi. C'est une autre vie. C'est aussi beaucoup de contraintes, de travail, de soucis ... quand ils sont malades...Avoir un enfant c'est facile, s'en occuper c'est difficile... Mais tu as tellement d'amour.

RACHID : moi j'ai déjà des frères.

EVAN : profite de ta jeunesse. Ça viendra quand ça viendra.

ESRA : et toi Léo ?

LEO : je veux d'abord profiter un bon moment... pour avoir une famille.

ESRA : tu veux avoir des enfants ?

LEO : oui...

ESRA : comment tu les élèverais ?

LEO : qu'ils aient du respect, qu'ils soient polis.

JOSE : parce que tu es poli toi ?

LEO : avec vous je fais du second degré ... J'ai été éduqué à l'ancienne. Si on fait une bêtise, on était puni très dur. Les jeunes aujourd'hui, c'est différent. Quand tu fais une connerie... une punition.

RACHID : et ton père tu l'as connu ?

ESRA : il y avait de la violence ?

LEO : non ma mère.. non elle ne tapait pas. Je pourrais la remercier pour les valeurs qu'elle

m'a transmises. Pour moi la société d'aujourd'hui, le respect c'est important pour trouver du boulot.

ESRA : Louka, est-ce que tu te vois avoir une famille ?

[Rachid recommence à caresser la cuisse de Tom. Ce dernier est figé.]

EVAN à Rachid : Arrête !! tu dis que l'homosexualité c'est pas ton truc... et tu lui caresses la jambe...

LOUKA répond à Esra (psychologue) : C'est trop loin. Comme dit Rachid, ça apaise. C'est une grande responsabilité.

[Rachid caresse et tape maintenant la cuisse de Tom. Il devient agressif. Tom s'énerve et commence à le repousser physiquement. Rachid est focalisé, obnubilé. Il ne tient pas compte des recadrages d'Esra (psychologue) et Evan (éducateur). Il essaye maintenant de toucher Tom avec son pied. Tom commence à lui crier d'arrêter. Rachid se lève alors brutalement pour le menacer de le frapper.]

[La tension est forte. Esra et Evan se lèvent à leur tour pour s'interposer et protéger Tom.]

Passage à l'acte :

Ici nous assistons à un point de bascule de la séance. Le groupe ne semble plus pouvoir contenir les débordements de Rachid.

Sur le plan de la chaîne associative groupale, ce débordement fait suite à :

- Un transfert de la parole à d'autres membres du groupe. Rachid n'est plus, temporairement, le centre d'attention.
- Une intervention de Léo : "ma mère.. non elle ne tapait pas. Je pourrais la remercier pour les valeurs qu'elle m'a transmises".

Nous savons que chez Rachid, la perception d'un décalage entre lui et les autres jeunes, à savoir un registre d'échange auquel il n'a pas accès peut entraîner une réaction verbale ou un agir. Nous savons également que tout refus du groupe à accueillir ses projections, toute opposition à ce mouvement projectif, peut également provoquer une réaction. Autrement dit, c'est comme s'il fallait que le groupe assume en permanence la fonction alpha maternelle, c'est-à-dire joue le jeu de l'identification projective, en se laissant intruser par Rachid.

Ici la décharge de la tension pulsionnelle ne peut plus passer par l'énoncé verbal. Elle reste très active et doit trouver une voie de sortie. La pulsion se décharge ainsi en un agir sexuel et agressif : il caresse et il tape la cuisse de Tom jusqu'à provoquer une réaction. Le fantasme de pénétration passive qui est l'un des organisateurs pulsionnels de Rachid se renverse en un mouvement sadique/actif. Notons que d'habitude, le harcèlement de Rachid envers Tom prend cette forme : il vient frotter ses fesses sur Tom et lui pète dessus. Ce harcèlement sexuel comprend donc le fantasme passif (Rachid offre ses fesses au contact) et un contre-investissement agressif sadique (il lui pète dessus dans un mouvement expulsif).

Ici nous avons le même processus à l'œuvre : il commence à caresser puis ne voyant aucune réaction, il tape. Nous pourrions dire Rachid projette son propre fantasme passif sur Tom. Et lorsque Rachid attaque Tom, c'est sa passivité à se laisser caresser qu'il attaque : c'est donc le fantasme de passivité de Rachid (ici projeté sur Tom) qui est contre-investi par Rachid en agressivité qui s'exerce sur l'objet passif : Tom. Finalement le résultat, c'est que Rachid force Tom à être passif et attaque cette passivité. Il le met en situation de passivation. Nous sommes ici dans un registre très projectif. Sur le plan transférentiel, nous sommes face à un mouvement de forçage de l'identification projective. BION pourrait le décrire comme tel : "je veux que tu souffres comme j'ai souffert", "je veux que tu sois soumis comme j'ai été soumis", en somme "je veux que tu vives ce que je vis.", mouvements à la base de l'identification projective.

TOM en criant : **depuis le début je fais rien, et toi tu m'emmerdes !!**

Depuis le début je fais rien et toi tu m'emmerdes

Notons que Tom est remarquablement juste dans sa formulation :

1. C'est bien sa passivité (je fais rien) qui est attaquée. Et en attaquant la passivité de Tom, Rachid vise en réalité son propre fantasme passif.
2. Effectivement, l'expression "et tu m'emmerdes" reflète assez bien, non seulement le mouvement projectif à l'œuvre derrière l'agir de Rachid mais aussi la dimension anale de l'activité pulsionnelle.

RACHID (se rassoit) : c'est de la merde ce groupe !

EVAN (hors de lui) : c'est de l'agression ce que tu fais !! Si tu respectes pas, tu retournes chez toi... Et je te promets on ira jusqu'au bout !! *[Rem : Rachid ne veut pas retourner chez lui. Ce sujet constitue un levier de négociation pour l'équipe éducative.]*

RACHID : C'est pas de l'agression ça. Je retourne pas chez moi.

ESRA : alors Louka, tu veux continuer ou on passe la parole à quelqu'un d'autre ?

LOUKA : mon père s'est barré à 4 ans..

RACHID : ...Comment tu l'as recontacté ?

LOUKA : c'est lui qui revient me voir !

RACHID : Déjà c'est bien, le mien, il vient pas me voir...

LOUKA répond ...

[Pendant la réponse de Louka, Rachid fixe Tom avec le sourire en coin et mime des coups de bassins.]

Rachid reste centré sur Tom. Il est encore focalisé sur la thématique sexuelle et exerce à distance toute son emprise sur l'objet de son excitation. Ici l'expression sadique est très présente, le sujet semblant vouloir blesser l'objet, le contrôler, prendre possession de lui. De plus, cette persistance nous indique un phénomène d'obnubilation de la conscience, qui peut nous orienter vers une perte partielle de contact avec la réalité. Ce phénomène d'obnubilation de Rachid engendre une certaine crainte toute particulière qui colore l'atmosphère groupale, la crainte d'un point de rupture, du déclenchement d'une crise.

[José et Dylan sont affalés dans le canapé et José commence à fermer les yeux. Ce comportement contraste avec la tension qui règne. Je suis moi-même tendu et prêt à intervenir.]

Certains jeunes ferment le yeux et semblent somnoler: ils s'absentent à ce qui est train de se passer, comme si tout ce qui arrive ne les concernait pas. Sur le plan psychodynamique, cette absence pourrait correspondre à ce que LEBRETON appelle "la blancheur", ou ce que PERRIER appellera "un sujet qui se barre", en somme une stratégie défensive visant à annuler l'affect. Dans notre cas, il s'agit de court-circuiter les stimulations qui arrivent de

l'extérieur en provenance de Rachid. Nous pourrions faire l'hypothèse d'une inhibition des récepteurs sensoriels par la somnolence. Dans cette scène, Rachid est debout, dominant, agité, parlant fort, menaçant physiquement, comme en représentation sur une scène de théâtre; les autres jeunes sont assis, dominés par ce qui se passe. Les encadrants ont l'air dépassé. La destructivité qui se déverse dans le groupe ne peut être contrée par le groupe par un agir car Rachid est trop fort. En revanche, cette destructivité doit bien être traitée d'une façon ou d'une autre. L'incapacité du groupe à élaborer psychiquement les contenus et tensions pulsionnelles de Rachid produit la somnolence de José et Dylan. Il y a donc bien une réponse défensive, c'est la disparition temporaire des deux jeunes : une réponse par essence "négative" au sens d'A. GREEN, c'est à dire anti-symbolisante.

EVAN à José et Dylan : redressez-vous, vous vous croyez où ?!

[Comme en réponse à ce que vient de dire Evan (éducateur), Rachid se lève une nouvelle fois comme en représentation, se met au centre du cercle et s'adressant à José et Dylan : "levez votre cul !". Il marche, déambule au milieu du groupe, comme en représentation sur une scène de théâtre.]

Rachid réagit quasi immédiatement à la "disparition" des deux jeunes. En réalité, il réagit au pouvoir d'anti-symbolisation qui s'installe. Sur le plan psychique, l'identification projective pathologique est particulièrement exigeante sur le plan objectal. Or dans ce cas, la stratégie inconsciente d'évitement, des deux jeunes, entravent violemment la réception des éléments projectifs. Rachid ne peut plus être reçu, le groupe ne joue plus son rôle de "moi-auxiliaire", les pare-excitants externes ne sont plus opérants, en conséquence la menace pulsionnelle grandit. Il s'écrit "levez votre cul !" que nous pourrions traduire sur le plan inconscient par "ressentez ce que je ressens" "souffrez avec moi".

Les conséquences de cette rupture du contrat transférentiel sont un accroissement conséquent de l'agressivité et un mouvement d'emprise qui se généralise sur le groupe entier. La dynamique agressive et expulsive monte donc encore d'un cran. Mais il semble que nous soyons maintenant presque exclusivement devant un mouvement destructeur débarrassé de la dynamique libidinale, c'est-à-dire d'une pulsion à valence destructrice uniquement et non plus sexuelle. La problématique qui s'exprime ici est identitaire, et les

processus engagés les plus massivement semblent être du registre primaire. Soulignons en guise de clin d'œil, la réponse de Rachid : "c'est comme si j'étais en primaire".

[Esra (psychologue) et Evan (éducateur) lui demandent de se rasseoir. La tension remonte.]

RACHID : c'est comme si j'étais en primaire.

RACHID à José : tu es un trou du cul !

*[Rachid toujours debout, va vers Tom qui est assis : **il pointe le doigt sur son visage, presque en contact.]***

Le scène qui est décrite ici est extrêmement agressive, dans le geste, la proximité des corps, le sentiment de toute puissance et d'impunité qui se dégage de l'agir de Rachid. Il semble que nous soyons en présence d'un authentique rituel de soumission. Rachid est debout, Tom est assis, Rachid pointe son doigt entre les deux yeux de Tom et en le fixant du regard.

Le mouvement d'emprise atteint ici son paroxysme et s'abat sur Tom, qui finalement ne s'est presque pas manifesté depuis le début de la séance. Rachid écrase psychiquement Tom, il le force à rester assis, à le regarder... en somme, à la passivité.

Nous faisons l'hypothèse suivante : les éprouvés de passivation et leur cortège d'angoisses, qui remontent chez Rachid, peut-être du fait d'un environnement groupal qui se refuse à l'identification projective, sont projetés avec d'autant plus de force sur Tom, son souffre-douleur. Ce dernier ne s'est pas endormi. Fantasmatiquement, il reste donc "disponible" pour Rachid, à recevoir ces contenus psychiques bruts. Cela se traduit donc par un forçage. Rachid, psychiquement, fait pénétrer de force ses éprouvés archaïques en Tom. Le but étant que Tom ressente ces éprouvés de passivation afin de soulager Rachid.

EVAN : ASSIEDS TOI !

ESRA : la prochaine fois tu rentreras pas dans le groupe de parole. Tu interromps ...

RACHID : ouais

ESRA : tu agresses Tom...

RACHID : ouais

ESRA : tu te lèves en permanence...

RACHID : ouais

ESRA : si on t'écoute, ça se passe bien, si on t'écoute pas, tu ne respectes plus personne.

RACHID : y a pas de problèmes. Moi j'aime pas les balances.

ESRA : tu n'as pas arrêté d'embêter Tom, de couper les autres

RACHID : dans la vie faut savoir ...

ESRA l'interrompt, haussant le ton : non ! Ça suffit maintenant !

RACHID : allez vous faire enculer si vous êtes pas contents

EVAN: on arrive à un point de non retour !

ESRA à Rachid : les autres ils s'ennuient.

RACHID : parce que c'est de la merde

JOSE : non ! c'est parce que tu parles toujours de la même chose...

EVAN fait un point sur chaque jeune pour valoriser leur participation et exprimer ce qu'il apprécie.

A Rachid : tu prends trop de place !!

ESRA : On vous considère comme des adultes responsables. Si vous voulez amener des choses, vous pouvez et c'est bien. Aujourd'hui c'est lourd.

EVAN à Rachid : tu fais de l'intimidation.

RACHID : comme moi ! Je lui mets des claques ! **Qui me défend ici ? Personne va m'agresser ici !**

Personne va m'agresser ici !

La phrase complète montre une alternance et une confusion des rôles passif/actif, persécuté/persécuteur. Le thème de persécution est très présent. Rachid, persécuteur, se sent persécuté : "Qui me défend ici ?" Le discours semble commencer à s'effondrer en une série d'associations courtes et a-sensées. Nous ne sommes pas très loin d'une craquée verbale et la mobilisation des processus primaires est ici patente.

Le sentiment de persécution et la projection massive nous plonge ici en plein mouvement paranoïaque, traduisant un prototype de relation d'objet agressive. En demandant "Qui me défend ", il évoque des attaques qu'il subit. Le sujet craint d'être attaqué par ses propres contenus agressifs et persécuteurs projetés et agissant depuis l'intérieur de l'objet. Nous savons que l'identification projective pathologique génère des angoisses particulières : notamment des angoisses d'intrusion. La peur de réintrojection des contenus mauvais renforce la nécessité de contrôler l'objet afin de parer à cette menace ayant pris une figure externe.

ESRA : ... on arrive à la fin, vous voulez rajouter quelque chose ?

ALEX : on a un peu de temps

DYLAN : dans la boîte à questions, on peut écrire : arrêtez de parler de cul.

EVAN : on peut parler de tout ici. On est là pour s'écouter, se parler, se répondre. Y a pas de honte. Mais on peut parler de façon respectueuse.

ESRA : on peut comprendre que certains ne sont pas à l'aise avec la sexualité.

ALEX : on peut voter pour une idée. Comme Koh Lanta. **On élimine ce qu'on veut pas.**

ESRA : ce que propose Alex, que chacun mette une idée dans la boîte et si une idée revient, on la choisit.

ALEX : oui mais on vote pas contre les gens.

MATEO : à chaque fois que je suis là ça se passe pareil.

ESRA : je vous invite à aller à la boîte à idées.

[En cette fin de séance, Rachid reste quelques minutes figé sur sa chaise. Le regard dans le vide. Puis lorsque tout le monde s'est levé. Rachid se lève à son tour et recommence à "chercher" Tom.]

- **Après la séance :**

Evan (éducateur) invite Tom à rester un peu afin de laisser le reste du groupe s'éloigner et éviter les représailles de Rachid. Esra (psychologue) prend un temps seule avec lui afin d'échanger. La séance a été éprouvante pour lui.

Lorsque Esra lui demande comment il va ? Il répond : "là c'était rien, d'habitude c'est pire". Tom raconte alors les activités en atelier en présence de Rachid. Il décrit un harcèlement permanent. Il raconte que Rachid aime "s'asseoir sur lui pour lui péter dessus". Il explique que le jeudi, le jour de l'atelier, il vient à l'ITEP avec la boule au ventre.

La séance sera évoquée l'après-midi même, en réunion d'équipe pour un recadrage institutionnel.

- **Éléments de contexte :**

Nous sommes allés voir le chef de service après cette séance afin de rendre compte de l'incident. Ce dernier explique que Rachid "s'est encore mis dans des histoires avec des filles...comme d'habitude, il va sur des sites de rencontres et quand la fille se rend compte qu'il est fou, bien sûr elle le repousse. C'est toujours comme ça. Cette fois, il y a 2 jours, la fille l'a menacé de mort et elle continue, ça le rend fou".

Les 3 séances suivantes se sont faites sans Rachid. L'une après son exclusion temporaire, les deux autres après son exclusion définitive. Nous les gardons dans la partie du verbatim de ce travail de recherche car l'impact de l'absence du sujet sur le fonctionnement du groupe de parole nous paraît significatif. En effet, l'absence de Rachid révèle, en creux, son emprunte laissée sur le groupe et la façon dont il continue d'être porté psychiquement par l'instance groupale. Nous mettrons les passages qui nous paraissent importants en gras. L'analyse, à la différence des séances précédentes sera placée à la fin de ce tryptique.

Groupe parole N°5 (Sans Rachid)

OBSERVATION GÉNÉRALE / DYNAMIQUE DE GROUPE :

5 jeunes présents : Tom, José, Alex, Léo, Louka. Rachid a été puni suite à la séance précédente. Il n'est pas présent.

VERBATIM :

[Nous avons demandé à José de laisser le canapé. Pour la première fois, il est sur une chaise. Léo et Louka sont sur le canapé.]

ESRA : on commence par un tour des règles de paroles ?

[José répond. Le groupe oublie la 5ème règle.]

ESRA : c'est "l'engagement"

JOSE : et Rachid il est pas là ? C'est bien il va pas parler de cul.

[Esra (psychologue) explique pourquoi Rachid n'est pas là.]

ESRA : on a reçu Rachid pour lui signifier qu'il ne pourrait pas venir à cette séance.

JOSE : et tu crois qu'il est malheureux ?

ESRA : mais il sera là la prochaine séance de janvier... Mais aujourd'hui, pas de Rachid !

On s'est dit avec Evan et Xavier que ce qui s'est passé la dernière fois, c'est pas normal. Dans la boîte à questions, on a trouvé beaucoup de plaintes par rapport à Rachid....

LEO : plus d'une centaine !

ESRA : c'est l'occasion de parler de ce qui s'est passé, de ce que vous avez vécu ...

[... Silence dans la pièce ... pendant quelques secondes.]

LEO : Là ça va être une séance calme. La dernière fois, c'était pas calme.

EVAN : moralement, c'était épuisant. M'interposer physiquement ...

LEO : juste l'écouter aussi, c'était épuisant. C'était pas très intelligent..... 10 à 15% des trucs qu'il a dit.

JOSE : à 85% il parle de bagarre et de sexe.

ESRA : ça t'intéresse pas ?

JOSE : en plus c'est toujours la même chose.

LEO : je pense que ces gens qui ont ces discussions, ils auront beaucoup de problèmes dans leur vie. Ils auront du mal à s'intégrer. S'il parle tout le temps de bagarre, il cherchera la bagarre.

ESRA : donc vous voulez dire, c'est pas un thème qui vous intéresse ?

JOSE : des fois oui, mais là c'est tout le temps.

LEO : là ça suffit. Sur le groupe, il parle toujours de bagarre.

ALEX : à l'internat quand je suis avec Rachid, il parle des anciens (de l'itep), des bagarres

LEO : il y en a d'autres...

ALEX : Samy, il en parle jamais.

EVAN à Tom qui est resté silencieux : et toi tu en penses quoi de ce qu'il s'est passé ?

TOM : ça s'est très mal passé...

ESRA : il voulait s'en prendre à toi physiquement

LEO : Ça va mieux maintenant, on s'est excusés !

ESRA : vous ?

LEO : ...il s'est excusé devant tout le monde. Depuis il y a plus rien.

ESRA à Tom : et toi tu as réussi à l'excuser ?

TOM : oui mais je pardonne une fois, mais pas deux.

[...Silence...]

ESRA : et toi cette séance Louka ?

LOUKA : peu importe..

LEO : tu dis peu importe mais tu as pas réussi à parler. On est dans un pays où on a le droit de parler. Il faut imposer sa voix.

LOUKA : Rachid c'est un gars sympa, mais il prend trop de place.

EVAN : oui on est pas là pour juger. Rachid, il a des qualités. On est pas là pour faire le procès de Rachid. Mais de ce qui s'est passé à l'autre séance. Être ami avec quelqu'un, c'est lui dire les choses.

LOUKA : il a débordé, il est parti en couilles, il s'en est pris à Tom.

JOSE : je peux partir aux toilettes ?

EVAN : c'est pas pour ça qu'on lui en veut ...

ESRA : vu que c'est la dernière séance de 2020, ça serait intéressant de voir votre participation

TOM : c'est vrai qu'il parle tout le temps de la même chose

LEO : Ça devient relou. La dernière fois, on était sur un thème différent, Et d'un coup c'est allé sur le sujet du sexe...

LOUKA : Ça partait sur un truc bien et c'est parti...

LEO : il faut le couper pour éviter ça ...

EVAN : Vous pouvez vous aussi lui dire : oh on reste sur le sujet...! Il y a des fois où il a réussi à l'entendre.

LEO : le faire délicatement ...

ALEX : Après je défends pas Rachid... peut-être qu'il essaye d'apprendre des choses. Il en parle parce qu'il a peut-être besoin d'apprendre...

EVAN : sauf que ça monopolise la parole...

[José revient en faisant du bruit ...]

EVAN : il veut qu'on l'entende ..

ESRA à José : on disait comment la présence de Rachid a impacté la séance et qu'il fallait l'arrêter pour pouvoir parler. Alex a dit que ça doit le préoccuper ce sujet ...

LEO : et quand je suis en ville avec lui, comment se comporter dans la ville avec des personnes ordinaires ?

JOSE : en plus, il est comme ça pas qu'à l'école...

LEO : il pousse ses cris en ville aussi !

ALEX : il a dit que c'était un tic ses cris ...

ESRA : vous vous demandez pourquoi il fait ça

JOSE : c'est qu'il aime les loups... il appelle une meute.

ESRA : apparemment il est en difficulté par rapport à ça.

LEO : apparemment il aime pas qu'on le regarde, qu'on le fixe. Mais quand il fait ça, tout le monde le regarde.

ESRA : le regard ?

LEO : il aime pas qu'on le regarde

ESRA : ça me fait penser à Tom

LEO : en plus avec le masque, on a que les yeux...

[Evan (éducateur) pour plaisanter, louche. Alex (qui souffre de strabisme) se sent visé]

[Rigolade. Evan s'excuse]

ALEX : des fois il me taquine avec ça. Les lunettes je veux pas les mettre.

EVAN : tu es en train de plomber ta vie. Tu forces sur un œil. L'autre œil il s'endort et il part vers l'intérieur.

ESRA : c'est pour le style ?

ALEX : j'aime pas les lunettes. C'est mon choix. Et j'ai eu beaucoup de critiques par rapport aux lunettes.

LEO : c'est vrai que petit, on s'en fait du regard des autres...

TOM : moi aussi, petit je portais des lunettes

EVAN : il faut travailler tes yeux... des séances d'orthoptiste...

ALEX : faut surtout que je me fasse opérer.... mais je vois bien.

[José est affalé sur sa chaise un coussin contre sa poitrine.]

LEO : de loin je commence à voir très mal.

EVAN : c'est l'âge !

LEO à Alex : t'as déjà fait une opération ?

ALEX : oui

LEO : alors penses-y

EVAN : Grâce à ce sujet du regard, on a détourné vers la moquerie...

LEO : des fois, on se moquant quand j'allais chez le coiffeur. Quand j'avais moins de cheveux on se moquait.

EVAN : en fait, tout était prétexte pour se moquer ..

LEO : ceux qui se moquent, ils sont moches en fait.

JOSE : Léo le futur éducateur

EVAN : J'entends que c'est pas facile pour vous.

ESRA : et toi Louka, on s'est déjà moqué de toi ?

LOUKA : jamais, avant de venir ici, je me défendais violemment

LEO : moi ça fait longtemps que je suis arrivé. A 10 ans.

[Discussion autour des dates d'arrivée à l'ITEP]

EVAN à José : Et toi on s'est moqué de toi ?

JOSE : non

ESRA : toi tu es dans le camp des moqueurs ?

JOSE : non, si c'est un handicapé, je me moque pas.

EVAN : des fois tes copains, tu les charges ... tu es moqueur ! L'attaque c'est aussi une défense, mais c'est toi qui vois.

ALEX : moi on se moquait de mes lunettes, de mes oreilles

EVAN : moi aussi on se moquait de mes lunettes. Je l'ai vécu aussi. Ça fait mal. Je comprends ta volonté de les poser. A cause de ces imbéciles, c'est ta santé que tu mets en jeu.

ESRA : Rachid a des lunettes, il les porte tout le temps. Corentin ...

LEO : Si je prends pas mon médicament, je reste au lit toute la journée. Si quelqu'un a la possibilité de se faire soigner et qu'il le fait pas... faut être complètement con. En plus, le boulot que tu veux faire dans l'électronique, il faut de bons yeux.

JOSE : Il peut pas faire pilote de ligne.

EVAN : il faut une bonne vue

ESRA : c'est pas la vue...

EVAN : la marine c'est pareil, il y a des métiers comme ça..

LEO : le sniper !

JOSE : après... éducateur, sergent

EVAN : tu commentes !

ALEX : Léo, futur président de la moquerie !

LEO : c'est du second degré !

ESRA : c'est quoi la différence entre la moquerie et le second degré ?

LEO : le second degré on dit quelque chose, mais on le pense pas...

LOUKA à Léo : à un moment tu m'as pas dit que ... ? (moquerie au sujet de son nom de famille)

LEO : oui c'est du second degré !

LOUKA : non des fois quand je dis non, j'en ai marre, tu arrêtes et tu reprends !

LEO : c'est mon plaisir du matin

LOUKA : J'en ai marre quoi ! Sans arrêt mon nom de famille ...

LEO : ah oui je te l'ai dit ce matin

LOUKA : combien de fois ?

LEO : 5 ou 10 fois

ESRA : il te dit que la répétition c'est lourd

LOUKA : ça pèse

ESRA : tu peux l'entendre ça Léo ?

LEO : ben oui !

LEO à Alex : tu peux partager quand tu essayes de me reclasser ?

ALEX : Si je le clashe, il me reclasshe encore plus fort !

LEO : j'ai le meilleur prof à la maison ... mon frère.

JOSE (ironique) : ah ouais, c'est une formation ? C'est un métier ?

LEO : dans la vie, si tu as de la répartie, ça te sert ...

JOSE : et là ça te sert à quoi ta répartie ?

LEO : à m'amuser...

EVAN à José : tu te moques aussi... quand on t'attaque tu te défends ...

LEO : Je suis gentil mais j'aime bien tailler...

ESRA à José : tes moqueries, ça te sert à quoi ?

JOSE : non ...

EVAN : tu te moques jamais ? Quand tu me clashes le matin ? Moi je m'en fous, mais tu as le besoin de te confronter physiquement..

ESRA : quand tu fais ça, tu penses à faire mal aux autres ou tu veux jouer ?

JOSE : ça dépend ..

ESRA : c'est pas gratuitement, il y a une intention ... Quand tu dis à Evan qu'il est chauve, tu veux le titiller ? C'est en rapport avec ce qui s'est passé la veille ?

JOSE : c'est la vérité !

ALEX : Moi j'appelle bien Evan Krilin ou Mr Propre !

EVAN à Alex (en plaisantant) : et moi je te taquine ? Jamais !!!

ALEX : mytho !

LEO : et tu te souviens ... (???)

EVAN : jamais ! Mais ça reste bienveillant

ESRA : en fait dans tous les échanges, vous êtes moqué et vous êtes aussi moqueurs !

JOSE : y a que Tom qui se moque jamais !

EVAN : il aime titiller ! Tant qu'on se titille avec respect ça va. Je me permettrais jamais de vous dire des choses qui vous font du mal.

[José perturbe...]

EVAN : on sait que tu es là !

ALEX à Léo : Dans la journée, tu en balances 25...

TOM à Evan (éducateur) : il y a une blague que j'ai pas appréciée... des trucs sales que tu fais !

EVAN : quoi ? Des trucs sales ??

TOM : quand tu dis de te tirer le doigt et que tu pètes...

EVAN : tu as raison de me le dire, c'est un peu bourrin. Est-ce que je te la fais tous les jours ?

TOM : h24

EVAN : une fois tous les 2 mois ! Mais je l'entends, je serai vigilant !

TOM à Alex : ce que j'ai pas apprécié ce matin, la descente du camion. Rachid est allé sur le fauteuil conducteur et il a appuyé 15 sec sur le klaxon. Même les gens à côté ils se demandaient pourquoi !

ALEX : j'ai pas honte de dire que je suis dans cette école mais Rachid ce qu'il a fait ce matin, ça fout la honte !

TOM introduit le thème des plaques d'immatriculation dont il dit se souvenir pour savoir qui est là.

[Alex partage cette habitude de retenir les plaques d'immatriculation de ses copains.]

JOSE : vous connaissez les plaques d'immatriculation de vos amis, vous êtes fous !

En aparté EVAN à Tom : tu as raison de me le dire. c'est bien qu'on en parle. Je l'entends, je vais changer de doigt !

[Tom reste sur le thème des plaques d'immatriculation]

JOSE : ça fait psychopathe !

ESRA à Tom et Alex : pourquoi ça vous intéresse les plaques ?

ALEX : je reconnais les plaques. J'ai du mal avec les couleurs. Parce que je connais les plaques au lieu de la couleur. Quand tu sors avec Rachid qui crie, et qu'il y a des gens que tu connais, ça fait pas bonne impression. J'ai pas honte de cette école, mais quand je suis dehors, le regard des autres est important pour moi. Avec les plaques, je sais qui est là... (parlant de ses amis) Mais lui il peut se dire "il est fou dans sa tête!"

LEO : Moi je m'en fout de ce qu'on pense de moi. Je préfère les gens différents qu'un humain qui est nickel ! Ressembler à quelqu'un qui est nickel, je pourrais pas...

ESRA : bon, on s'arrête...? merci de votre participation. Il y a la boîte à idées ...

Groupe parole N°6 (Sans Rachid)

ÉLÉMENTS DE CONTEXTE :

Le mercredi 6 janvier : à l'internat, Rachid a agressé Hugo, un autre jeune. Il l'a attrapé par le cou, sorti de sa chambre. Il a baissé son pantalon et s'est assis sur son visage, en maintenant sa tête avec ses mains. La scène a été filmée par un autre jeune et diffusée sur internet.

Une semaine plus tard, José qui a été témoin de la scène a fini par raconter à un éducateur ce qu'il s'est passé, il a montré la vidéo. Rachid a donc été convoqué dans le bureau du chef de service qui lui a signifié qu'il serait exclu de l'IES et que la mère de Hugo avait fait un dépôt de plainte.

Le lendemain, Rachid revient à l'IES, il trouve José et lui assène un violent coup de poing sur la tempe. Les personnes présentes, jeunes et adultes sont terrifiés, et s'enfuient. Evan (éducateur) et le chef de service essayent de maîtriser Rachid. Evan prendra un coup dans le foie. Rachid est décrit comme étant hors de lui, déchaîné. Evan parlera d'une atmosphère "d'attentat". José sera isolé et enfermé dans un bureau pour être protégé. Rachid mettra un violent coup de poing dans une vitre qui ne cédera pas.

On relève les propos de Rachid : "je vais aller en prison à cause de lui" "J'ai plus rien à

perdre".

Rachid ne reviendra donc plus sur la structure en présentiel. Il bascule en ambulatoire. L'ITEP continue de l'accompagner dans son projet et le transfert à l'hôpital pour adulte de Montpellier (C2R). **Rachid ne reviendra donc plus dans le groupe de parole.**

OBSERVATION GÉNÉRALE / DYNAMIQUE DE GROUPE :

4 jeunes présents : Tom, José, Louka, Dylan. Rachid a été exclu de l'IES. Matéo a refusé de venir, il a claqué la porte aux nez de Esra (psychologue) et Evan (éducateur). Alex et Léo sont en stage.

VERBATIM :

[Une partie du groupe est restée seule dans la salle du groupe de parole. Esra et Evan étaient occupés à convaincre Matéo de quitter la cuisine pour venir sur l'atelier du groupe. Confrontation verbale et physique entre Evan et Matéo qui a bloqué la porte pour l'empêcher de rentrer dans l'espace cuisine.]

[Dans le groupe resté seul, un autre conflit a éclaté entre Tom d'un côté et José et Dylan de l'autre. José aurait posé un pain au chocolat sur les lunettes de Tom. Tom aurait dit aux deux autres : "t'es mort".]

[Evan revient dans la salle, hors de lui. Il crie "taisez vous" à plusieurs reprises.]

JOSE : j'ai pas fait exprès

TOM : il a fait exprès...

EVAN : ça justifie d'insulter ?

TOM : oui, ça justifie

DYLAN : il m'a dit "t'es mort", tu crois que je vais laisser passer ?

EVAN : vous ne comprenez rien...

ESRA : on va rappeler les règles du groupe de parole parce que ...

TOM : moi je parlerai pas ...

ESRA : oui mais on va quand même rappeler les règles ...

[Silence total pendant 30 à 40 sec]

ESRA : c'est dommage qu'on puisse pas les rappeler pour passer à autre chose ..

EVAN : Que ce soit clair, le groupe de parole fait partie de votre emploi du temps. Il y a des choses qu'il faut respecter.

ESRA : Je vous sens tous très tendus depuis cette semaine. Il s'est passé des choses, j'aimerais qu'on en reparle.

EVAN : personne pour rappeler les règles ?

[=> le groupe finit par répondre en énumérant les règles]

ESRA : Aujourd'hui il y a des absents. D'abord Rachid, il n'est pas là parce que mardi il a été reçu par Mr Balma et mis à pied

TOM : ça veut dire quoi mis à pied ?

ESRA : justement on va en parler

ESRA : Matéo a refusé de venir... Léo qui est en stage... il y a 4 absents aujourd'hui. Au vu de ce qu'il s'est passé cette semaine, je propose qu'on puisse en parler. Quelqu'un sait ce qu'est une mise à pied ?

TOM : exclu ?

EVAN : oui

TOM : temporairement ou permanent ?

EVAN : il ne viendra plus à l'IES mais **ça ne veut pas dire qu'on l'abandonne**. Il est adulte. On l'accompagne sur ses projets, jusqu'à ce qu'il soit accueilli dans un autre établissement. Il est toujours sous notre responsabilité. Là, il est mis à pied à cause des actes qu'il a posés.

DYLAN : c'est son cul...

EVAN : c'est pas que ça.

DYLAN : il a posé son cul sur la tête d'Hugo. Il voulait lui chier dessus.

EVAN : ah bon ?

DYLAN : c'est ce qu'il a dit.

EVAN : Suite à ça, il a été repris par Mr Balma, il est revenu dans le groupe avec une extrême violence.

JOSE : il s'est pété la main...

EVAN : oui je vous déconseille de taper dans la vitre, il a mis un coup de poing dans la fenêtre, il s'est fait mal.

[José tient sa pomme dans sa main]

ESRA : Je vois bien qu'elle te donne envie cette pomme, pose la sur la table !

EVAN : même s'il avait pas tapé José, il aurait été exclu. C'est une agression qui a été filmée en plus.

JOSE : c'est une agression sexuelle

ESRA : tu penses que c'est une agression sexuelle ?

JOSE : oui sur mineur.

TOM : là il a posé avec le pantalon enlevé

EVAN : pour moi c'est un acte très grave. On peut être tolérant pour certaines choses mais c'est inexcusable.

EVAN : pareil pour toi Dylan ! Ça serait arrivé à ta petite sœur !

DYLAN : ah ben mon beau-père, il l'aurait étranglé !

ESRA : le fait qu'il pose ses fesses sur les autres, c'est arrivé à plusieurs reprises...

TOM : une fois, il a baissé son pantalon et il m'a pété dessus.

EVAN : c'était quand ?

TOM : mais si je vous l'avais dit...

DYLAN : il le dit jamais, il se laisse faire ..

TOM : il a pas collé dessus, mais il a montré ses fesses et il a pété. C'était en cachette quand vous étiez tous près de la cafetière.

ESRA : et toi tu as réagi comment ?

TOM : je l'ai poussé

EVAN : et à part ça, il a fait quoi d'autre sur toi ?

TOM : c'est tout.... Il va aller aux flics ?

EVAN : si la maman a porté plainte oui !

(...)

KEKIN à José : tu trouves ça bien de filmer des choses ...

ESRA : en tout cas Rachid, ça fait un moment qu'il vous fait des choses. C'est une accumulation. Il s'en est pris à plein de monde. Il y a plusieurs choses. Là c'était une exclusion, on le met à distance pour qu'il réfléchisse à ce qu'il fait et nous on réfléchit à comment on l'accompagne.

Moi je me pose la question de pourquoi il fait ça.

DYLAN : sûr et certain, il est pédé !

ESRA : est-ce que tous les homosexuels montrent leur cul ?

DYLAN : en plus il montre des films porno de pédé. Il nous touche le cul.

EVAN : il frottait ses fesses sur Enzo...

DYLAN : il était en chaleur ...

ESRA : du coup pour vous, c'était compliqué au quotidien ?

DYLAN : moi je suis pas un pédé !

ESRA : Dans le quotidien vous avez peur de lui ?

JOSE : non

DYLAN : non pas du tout !

ESRA : est-ce que vous l'appréciez ?

JOSE : quand il fait pas des trucs comme ça !

TOM : moi avant je le préférais

JOSE : l'année dernière, les bruits, il en faisait pas.

DYLAN : il avoue pas. Il me touche le cul ... touche ton père, j'aime pas les pédés.

DYLAN à José : lui il adore toucher des bites

JOSE : vous êtes malades...

DYLAN : avoue que toutes tes filles, c'est des mecs

JOSE : Marie, c'est un mec ?

ESRA à Dylan : même un homosexuel qui te laisse tranquille, tu l'aimes pas ?

DYLAN : non s'il me laisse tranquille, ça va. Moi Rachid il le faisait pas toujours.

EVAN : bon ben tu auras le droit de le faire un jour sur deux.

JOSE : C'est normal d'avoir peur, il fait 110 kilos.

JOSE à Evan (éducateur) : Monsieur B était tout seul !

EVAN : et moi j'ai rien fait ?

JOSE : toi tu es un poids plume !

EVAN : si j'avais pas été là, c'est pas un seul coup de poing que tu aurais pris ...

JOSE : je rigole

EVAN: tu te moques mais quand je t'ai mis en sécurité tu étais pas fier ! Tu as pris un gros coup de poing, c'est normal !

Tu es très ingrat et moqueur. Je suis là pour vous protéger. Il y a pas de honte de dire que tu as eu peur. En disant ça, tu te ridiculises. Je souhaite à personne de recevoir ce que tu as reçu. Tu as été courageux.

[José est affalé, coussin et blouson sur lui comme une couverture]

EVAN : tu jouais tranquille avec tes potes, il est arrivé, il a hurlé et il t'a mis un coup de poing monumental. Heureusement qu'on était nombreux ce jour-là. Ça m'a remué.

JOSE acquiesce : hmm ... hmm

EVAN à Dylan : qu'est-ce que tu en penses ? Cette violence, c'est acceptable ?

DYLAN : non, on a rien le droit de faire avec Rachid. Il insulte nos mères mais quand on insulte sa mère, il pète les plombs.

EVAN : donc vous ne vous permettez pas de répondre, donc vous avez peur !

DYLAN : j'ai pas peur de lui

EVAN : C'est normal d'avoir peur, c'est pas grave. Donc tu n'osais pas lui répondre de crainte qu'il pète les plombs ? Du coup le fait qu'il soit plus là qu'est-ce que vous en pensez ?

DYLAN : ça fait du bien.

TOM : moi ça me fait du bien. Il recommencera pas les conneries qu'il a fait dans le camion.

EVAN : qu'est-ce qu'il a fait ?

TOM : il a détaché la ceinture à Philippe qui conduisait. Il se levait dans le camion, il allait toucher Philippe. Il arrachait des morceaux de tissu et il les lançait sur Philippe.

EVAN : Philippe, il conduit. C'est dangereux. Rachid a mis tout le monde en danger

DYLAN : s'il y a un accident, et on est tous morts, il se passe quoi après ?

EVAN : je comprends pas.

DYLAN : si Rachid fait un accident à Philippe et qu'on est tous morts ? Qui paye ?

EVAN : Rachid peut être poursuivi et aller en prison pour longtemps !

TOM : en plus, on était nombreux dans le camion. On était hyper serrés. Il faisait bouger le camion.

ESRA : je veux juste reprendre un truc là ... le sentiment de peur

DYLAN : on a pas peur

ESRA : justement, la peur c'est le signal d'alarme pour qu'on puisse se protéger d'un danger

DYLAN : ben on se tire, on appelle la police, on le défonce

EVAN : ça c'est des représailles

ESRA : on va se cacher. Heureusement il y a la peur, même les animaux. Une biche par exemple et le lion (...) C'est un instinct de survie.

DYLAN : si tu achètes des fruits et légumes et que quelqu'un t'agresse... tu lui jettes les fruits !

ESRA : c'est quoi le rapport avec la peur... Celui qui n'a pas peur il se met en danger.

DYLAN : qui a peur de Monsieur B ?

ESRA : toi Louka, tu t'es pas exprimé ? Qu'est-ce que tu en penses ?

DYLAN : il est content

LOUKA : déjà, faire un côté de violence envers notre camarade, si je me mets à la place de José, vaut mieux pas que je le recroise. J'aime pas qu'on fasse du mal à des copains...

ESRA : t'aurais envie de te venger ?

LOUKA : oui

ESRA : et toi José, envie de te venger ?

JOSE : non ça servirait à rien

DYLAN : c'est un plat qui se mange très froid

JOSE : l'histoire a été réglée. Ça va recréer des disputes et des bagarres en plus.

DYLAN : tu lui mets une bonne claque et tu rentres chez toi

EVAN à Dylan : alors pourquoi tu t'autorises pas à lui répondre ?

EVAN à Louka : toi Louka, il te laisse tranquille

LOUKA : moi, il sait que je peux me retourner. Je le calculais pas.

DYLAN : tu sais que Rachid il rackette ? Il voulait racketter Louka, mais lui il voulait pas.

LOUKA : non il voulait que je lui prête.

EVAN : je dis pas que vous l'idolâtriez mais il vous fascinait ! Vous étiez tout le temps avec lui, à table et tout...

DYLAN : pas tout le temps, ça dépend

EVAN : vous cherchiez à être avec lui

JOSE : les autres oui mais Rachid jamais.

LOUKA : moi c'était mon pote mais les actes qu'il a fait... je pense à ce qu'il a fait. J'accepterai pas et encore pire son père, encore plus mes frères ...

DYLAN : ils vont rien faire ses frères ...

LOUKA : imagine tu as un petit frère de 12 ans ... tu fais quoi !

DYLAN : mon beau-père

LOUKA : non mais imagine tu as pas de beau-père ...

ESRA : en tout cas, ça vous touche plus ou moins toute cette histoire...

LOUKA : moi ça me fout la haine, j'arrive plus à dormir. Je me mets à la place d'Hugo, j'aimerais pas qu'il me fasse ça.

ESRA : Comment il va Hugo ? Quelqu'un est allé lui parler ?

LOUKA : non

[Silence]

DYLAN : Evan (éducateur), on mange au restaurant ce midi ?

[José dort, son blouson en couverture]

DYLAN : et lui il dort

JOSE : je me lève à 6h

DYLAN : moi le soir je me couche tard

ESRA : on va s'arrêter sur ça.. Y a la boîte à idées. Merci de votre participation.

Groupe parole N°7 (Sans Rachid)
--

OBSERVATION GÉNÉRALE / DYNAMIQUE DE GROUPE :

Jeunes présents : José, Brandon, Tom, Alex

VERBATIM :

[Le groupe débute, seuls José et Dylan sont présents. Ils se jettent sur le canapé.]

JOSE à Esra (psychologue) : je suis sûr que tu es tunisienne.

[Petit échange sur l'origine d'Esra]

ESRA : bon on va commencer.

[Tom et Alex arrivent]

[Esra énumère la raison des absences des autres jeunes.]

[José finit les phrases d'Esra, il montre qu'il sait lui aussi pourquoi les autres jeunes sont absents.]

ALEX au sujet de Léo : j'ai eu Léo au téléphone hier soir, il parlait clairement, il était pas malade du tout....

ESRA : avant de commencer, on va ...

JOSE l'interrompt : ah non pas les règles...

ALEX : à chaque fois on perd du temps...

JOSE énumère rapidement toutes les règles ... il ajoute "le bâton de parole".

ESRA : il en manque une : on s'engage à être ici.... Et la boîte à idées, il y avait rien.

JOSE : on a tous marqué des choses

ESRA : il y avait juste un papier vide.

ALEX : ben moi j'étais pas là j'étais en visite

ESRA : vous vous souvenez de quoi on a parlé ?

JOSE : il y avait pas Rachid donc on a pas parlé de cul !

On a pas parlé de loi ? Un truc comme ça ?

EVAN à Tom : tu te souviens de quoi on a parlé ?

JOSE : je me souviens, j'ai dormi !

TOM : t'avais une pomme...

JOSE : on a pas parlé de métier ?

EVAN : et toi Dylan ?

DYLAN : je réfléchis...

JOSE : lui il a la mémoire d'un pois chiche...

JOSE à Xavier : le monsieur, il se souvient. Il écrit tout.

ESRA : non mais lui ...

JOSE au sujet de Xavier : C'est Charlie Chaplin !

EVAN : tu connais Charlie Chaplin ?

JOSE : il était connu parce qu'il parlait pas ... il mimait.

EVAN : c'est bien, tu sais de quelle nationalité ?

JOSE : Allemand

EVAN : oui il a fui le nazisme et même s'est moqué d'Hitler. C'était un opposant, il est parti pour pas se faire buter.

JOSE : Hitler, il voulait que les blonds aux yeux bleus alors qu'il était petit brun avec des yeux marron !

ALEX : si tu es dictateur, tu fais une teinture et tu mets des lentilles

[échange sur la deuxième guerre mondiale]

JOSE : c'est les Américains qui sont venus nous sauver !

EVAN : pas que, c'était une coalition...

JOSE : J'avais un livre "le journal d'Anne Franck"

ESRA : ça raconte quoi ?

JOSE : la guerre... D'ailleurs il y a un camp de concentration à Drancy..

ESRA : vous savez tous ce que c'est un camp de concentration?

ALEX : j'ai une blague, mais c'est pas le moment.... c'est pour se concentrer ... bref

JOSE : c'est un camp comme une prison

ALEX : ils sont gazés...

JOSE : non ça c'est un camp d'extermination...

y a un film que j'aimais bien... "Un Sac de Billes"

EVAN : ah oui, c'était beau... c'est qui le réalisateur ?

JOSE : je connais le réalisateur... attends...

Et il y a la "Guerre des Boutons"...

EVAN : tu as vu le 1er en noir & blanc ?

ALEX : moi j'ai vu "Harry Potter" en Noir et blanc sur une VHS

ESRA : tu aimes, c'est lequel que tu préfères ?

ALEX : tous...

JOSE : en général, c'est toujours le premier le meilleur, c'est comme "Star Wars". Mais j'aime pas "Star Wars".

ESRA : tu aimes pas les films de science fiction ?

JOSE : ça dépend

ALEX : Moi mon film préféré c'est "Avatar" !

EVAN : c'est vrai que c'est impressionnant

ALEX : il est bien fait ... ils ont mis le budget.

JOSE : bientôt le 2

ALEX : ça fait longtemps que j'attends...

ESRA : Dylan, il y a des films qui te plaisent ?

DYLAN : non

TOM : moi non plus

ALEX : avant je regardais que des animés... Mais maintenant je les ai tous vus. Je sature niveau manga, donc je regarde des séries.

EVAN : peut-être que adolescent, tes centres d'intérêts évoluent ...

ALEX : oui, à une époque, je jouais plus du tout à la console... J'avais plus envie.

DYLAN à Alex : Tous les jours tu es sur ton tel !

ESRA à Alex : C'est vrai ?

ALEX : Je fais tout avec mon téléphone, je fais des recherches ...

JOSE : des recherches ? Je crois pas que ce soit utile

(...)

ESRA : et les jeux ?

ALEX : j'en ai plein sur le tél, mais c'est que des jeux qui demandent de la connexion...

J'ai un forfait Free à 2€, j'ai pas de connexion...

A l'internat, me retrouver sans connexion, c'est...

ESRA : tu t'ennuies sans ton téléphone ?

ALEX: en atelier non, mais sans la musique oui...

EVAN : pourquoi tu demandes pas à ton chef d'atelier de mettre un peu de musique, pas fort ?

ALEX: avec Tom et Louka, en plus, on a les mêmes centres d'intérêts, niveau musique.

Vendredi matin, je sais que j'ai pas le droit, ça m'arrive de mettre la musique.

ESRA : Ce que propose Evan, c'est intéressant...

EVAN à Alex : toi qui as une grande culture musicale, un poste commun à tout le monde, un truc cadré.. Si tu te cantonnes à ce que tu aimes toi, tu feras pas de nouvelles découvertes...

Toi tu es curieux, tu peux enrichir..

[Dylan et José se cherchent, rigolent, font du bruit]

EVAN à Brandon : et toi tu écoutes quoi ? Parce que la dernière fois, ça m'a déprimé ce que tu écoutais ... c'était quoi déjà ?

DYLAN : "suceur de bite" en chantant

EVAN : c'est affreux, la chanson le peu que j'ai entendu ... il répète ça 20 fois.

BRANDON "va te faire enculer" "sale pute" ... en chantant ...

ESRA : je trouve ça violent comme musique. Ça te plaît comme ça ?

DYLAN : il en faut de la musique avec des gros mots..

ALEX : moi j'écoute Cabrel alors ...

ALEX revient sur le sujet des mangas : avant je regardais les mangas

JOSE : sur Netflix, j'ai regardé toutes les séries ...

ALEX : Moi en ce moment, je suis sur plusieurs séries en même temps

EVAN parle de la série "Dans leur Regard"

JOSE le coupe : moi je viens de finir "Lucifer".

ALEX : Moi j'ai un planning pour chaque jour de la semaine pour chaque série..

ALEX : Je regarde un dessin-animé sérieusement

[il raconte l'histoire : un monde virtuel qui s'appelle Yoko, tout basé sur le numérique et les jeux vidéos]

Pour faire plaisir à ma meilleure amie, je regarde Lewings...

JOSE : elle a quel âge ta copine ?

ALEX : 21

EVAN : ah ouais ! C'est chaud quand même...

ALEX : je regarde aussi "Shadow Hunter" Et là je commence un film "Les Ames Vagabondes".

EVAN : moi sur Netflix, il y a "Sex Education", ça parle d'homosexualité, beaucoup de sujets...

Il y a aussi "I'm not ok with this"

ALEX : moi on a commencé deux séries avec ma mère (...)

EVAN : et "Good Girl", c'est bien ?

[2 conversations en même temps]

ESRA à Dylan : toi ça t'intéresse pas les films, les séries...? et qu'est-ce qui t'intéresse ?

DYLAN : je préfère sortir

EVAN et là on parle de confinement strict ...

JOSE : "Breaking Bad"

EVAN : alors là ... la saison 1 ... la saison 2 ça devient intéressant, à partir de la saison 3 tu regardes non stop. Ça monte crescendo. Je suis fan.

JOSE : "Top Boy"

ALEX : toi Evan, regarde "Altered Carbon". Tu t'attaches à un personnage... et il meurt.

EVAN : tu confonds avec "Games of Throne".

JOSE : on dirait une série de cul, à chaque fois il y a un nain à poil.

ESRA : les scènes de "Games of Throne" sont violentes... il y a beaucoup d'incestes, des scènes de combat...

EVAN : le père Stark qui joue le héros, et qui a toutes les qualités... à la fin de la saison 1...

ALEX : et puis il meurt.

Dans les survival games, il y a "Hunger Games"

JOSE : c'est vu et revu

EVAN : tu as vu la trilogie du parrain de Coppola ?

JOSE : avec Al Pacino ?

(...)

[Tom a fermé les yeux, il semble dormir sur sa chaise]

ESRA : il y a deux de vos collègues qui s'ennuient...

TOM : j'arrête pas de dormir quand je vois des films. Rester 3h sans rien faire au cinéma, c'est dur.

ESRA : comment tu t'occupes ? Par exemple le week end ?

TOM : je sors la journée

JOSE : tu as fait quoi pendant le premier confinement ?

TOM : je faisais rien du tout

EVAN : non mais tu faisais quoi ?

JOSE : De Mars à Avril je faisais que jouer à la Play et grignoter. En avril, j'étais tout le temps à la piscine.

EVAN : Le deuxième était plus light, on verra le troisième.

TOM : pendant le confinement, je suis allé à Lamalou-les-Bains

DYLAN : c'est que la merde là-bas.

EVAN : tu connais ?

DYLAN : non

TOM : on s'est fait arrêter par les flics (...) mais ils nous ont rien dit...

JOSE : vous savez ce qui passe tout le temps aux infos, en ce moment ? Ils parlent du petit Youri

EVAN : vous êtes au courant de l'histoire de Youri ?

JOSE : C'est un petit qui s'est fait tapé...

EVAN raconte : on voit un jeune de 15 ans se faire taper par 10 jeunes. Ils l'ont laissé pour mort. Quoi qu'il se soit passé avant, vous pensez qu'il a mérité ça ?

JOSE : il a fait la même chose. C'est des bandes rivales.

ESRA : tu as vu la vidéo ?

JOSE : oui

ESRA : c'est supportable de voir ça ?

JOSE : ça dépend comment tu es.

EVAN : moi j'ai trouvé ça atroce

[Evan (éducateur) raconte... mime...]

JOSE : En plus, c'était le jour de son anniversaire

EVAN : écoute moi, pour moi t'es pas un homme pour faire ça à 10.

JOSE : ils se vengent

EVAN : toi (...) tu te fais maraver par 10 mecs ..

JOSE : mais il l'a fait aussi... il mérite

EVAN : Youri s'il a mérité quelque chose c'est d'être puni par la loi.

ESRA : t'imagines un monde où il y a que des règlements de compte ?

ALEX : t'imagines...

JOSE interrompt : je suis pas assez con pour me faire influencer.

EVAN : c'est affreux.

DYLAN : Evan, tu sais moi je vais m'acheter un couteau...

EVAN : toi tu as rien compris à la discussion !

[échange sur la taille du couteau]

ALEX : rien à voir, par rapport aux séries, tu vois "Mick et Morti", j'ai pas tout de suite accroché mais en fait, je suis en train d'accrocher...

EVAN : moi je regarde "Adult Swing", il y a "Mr Spickle", c'est un chien qui mange des cornichons

Esra évoque enfin les "Hentai"

ESRA : je vous remercie pour cette réponse. Je vous propose d'aller à la boîte à idées.

ANALYSE GROUPÉE DES 3 SÉANCES SANS RACHID :

Extrait Séance 5 :

LEO : Ça va mieux maintenant, on s'est excusés !

ESRA : vous ?

LEO : ...il s'est excusé devant tout le monde. Depuis il y a plus rien.

Commentaire :

- Confusion des identités

Cette séance a lieu juste après l'exclusion temporaire de Rachid suite à l'agression sur Tom lors du Groupe de parole N°4. Nous faisons un retour avec le groupe sur ce qu'il s'est passé. Léo, qui n'est pas concerné par l'agression dit : "ça va mieux maintenant, ON s'est excusés", avant de se corriger en disant "IL s'est excusé". L'énoncé verbal décrit un groupe qui s'excuse

en lieu et place de Rachid, qui prend à sa charge ses débordements. Rachid étant exclu, c'est la fonction de maintenance du groupe et plus largement de l'institution qui est ici menacée. Or cette défaillance de la fonction maintenance concerne tout le groupe.

Rachid ayant occupé l'espace groupal sur un mode éminemment projectif, nous pouvons faire l'hypothèse qu'il a disséminé des fragments de lui-même à l'intérieur des objets en présence. Son expulsion revient à exclure la partie introjectée de Rachid dans chaque membre du groupe. Le sentiment d'abandon semble ainsi être vécu par toute l'entité groupale. L'éducateur, intuitivement, dira : **"Ça ne veut pas dire qu'on l'abandonne !"**, comme pour répondre à un vécu de chute et/ou de "lâchage" s'exprimant derrière cette exclusion. Nous voyons que c'est bien la fonction de maintenance qui est menacée d'effondrement. Cette séquence nous montre que Rachid, bien qu'absent est bien présent en tant qu'objet interne aux participants. Sa présence effective mettait puissamment au travail l'appareil psychique des participants par la force des processus défensifs à l'œuvre, notamment une identification projective pathologique, mais nous voyons que son absence mobilise tout autant le groupe en venant interroger la notion de *survivance*.

Extrait séance 6 :

[Une partie du groupe est restée seule dans la salle du groupe de parole. Esra (psychologue) et Evan (éducateur) étaient occupés à convaincre Matéo de quitter la cuisine pour venir sur l'atelier du groupe. Confrontation verbale et physique entre Evan et Matéo qui a bloqué la porte pour l'empêcher de rentrer dans l'espace cuisine. Matéo ne viendra finalement pas.]

[Dans la partie du groupe restée seule, un autre conflit a éclaté entre Tom d'un côté et José et Dylan de l'autre. José aurait posé un pain au chocolat sur les lunettes de Tom. Tom aurait dit aux deux autres : "t'es mort".]

[Evan revient dans la salle, hors de lui. Il crie "taisez vous" à plusieurs reprises.]

ESRA : Je vous sens tous très tendus depuis cette semaine. Il s'est passé des choses, j'aimerais qu'on en reparle.

Commentaire :

- Survivance et destructivité

Cette séance a lieu alors que Rachid est définitivement exclu, non seulement du groupe de parole mais de l'ITEP en présentiel. Il bascule en accompagnement ambulatoire. C'est donc la grande nouvelle qui circule parmi les jeunes : Rachid a été renvoyé définitivement.

Ce groupe de parole, comme l'indique l'extrait, est très perturbé : des d'absents, un présent dans l'institution mais refusant de se rendre dans le groupe de parole, des conflits, des confrontations entre les jeunes, avec les encadrants, etc. L'impression générale est celle d'une dislocation du groupe, l'unité est rompue. Nous pourrions presque comparer le phénomène à une enveloppe qui se rompt et une désolidarisation des contenus : en somme, un mouvement général de déliaison temporaire, qui concerne tout le groupe.

Ici, nous faisons l'hypothèse que ce qui est éprouvé par le groupe est de l'ordre de la non-survivance de l'objet : l'objet groupal, mais aussi l'objet institution, c'est-à-dire l'objet ayant la fonction d'étayage externe qui a failli. La destructivité spectaculaire de Rachid a eu raison du cadre et des encadrants, mettant en évidence sa défaillance à maintenir (Holding) et à contenir (Handling) de manière tout aussi spectaculaire. Rachid, bien qu'absent, est devenu la figure omniprésente de celui qui est venu à bout du cadre. A travers lui, c'est maintenant le cadre qui devient menaçant par sa défaillance. Avec Winnicott, nous avons vu que le concept de survivance présente une double présence à l'objet : réelle et fantasmatique. La survivance à la destructivité permet à cette dernière d'investir le monde fantasmatique, là où elle devient structurante. En revanche, "c'est là un paradoxe fondamental de la destructivité et de son exacerbation : elle est exacerbée par sa non-réalisation fantasmatique, elle est exacerbée par sa confusion avec la destruction effective" (ROUSSILLON, 2009, 185). Dans le cas de Rachid, le cadre n'a pas résisté à sa destructivité, or nous avons vu dans la séance précédente, les puissants mécanismes d'identification du groupe à Rachid, qui sont à l'œuvre (souvenons-nous de l'étrange énoncé "on s'est excusés"). Ainsi dans ce cas, nous ne pouvons plus dire que le cadre n'a pas résisté à Rachid, mais plutôt que le cadre n'a pas résisté au groupe qui assume ici la destructivité de Rachid. La réaction destructrice et les attaques contre ce qui fait liaison se déplacent donc du côté des autres membres du groupe. Ce phénomène peut expliquer l'émergence soudaine des comportements agressifs et violents identifiés au début de ce groupe de parole.

Extrait séance 7 :

ESRA : vous vous souvenez de quoi on a parlé ?

JOSE : il y avait pas Rachid donc on a pas parlé de cul ... On a pas parlé de loi ? Un truc comme ça ??..

EVAN à Tom : tu te souviens de quoi on a parlé ?

JOSE : je me souviens ! j'ai dormi !

TOM : t'avais une pomme...

JOSE : on a pas parlé de métier ??

EVAN : et toi Dylan ?

DYLAN : je réfléchis...

JOSE : lui il a la mémoire d'un pois chiche...

JOSE à propos de Xavier (le scribe silencieux) : le monsieur, il se souvient. Il écrit tout...

Commentaire :

- **L'amnésie :**

Ce groupe de parole a lieu juste après la séance décrite ci-avant. Dans la séance précédente, c'est principalement le renvoi de Rachid qui a été évoqué. Cette dernière a donc été placée sous le sceau de Rachid, des éprouvés des autres jeunes par rapport à son renvoi, du motif de son renvoi, de l'agression violente qui a conduit à son renvoi, etc. Si l'on s'appuie sur l'extrait, aucun membre du groupe ne se souvient du contenu de la dite-séance, bien qu'elle ait été consacrée à un incident qui a marqué chacun des jeunes. Quelques détails anodins leur reviennent, de vagues souvenirs sur des séances bien antérieures, mais rien sur le contenu de la dernière séance consacrée au renvoi de Rachid ; en somme, une authentique amnésie collective qui fait dire à José, me pointant du doigt : "**Le monsieur, il se souvient. Il écrit tout**".

L'amnésie est bien réelle, nous voyons les jeunes essayer de se souvenir sans y parvenir. Un contenu semble avoir été puissamment refoulé et la fonction surmoïque groupale incarnée par le scribe silencieux, en arrière-plan, semble impliquée dans ce mouvement de refoulement.

Nous pouvons oser l'hypothèse d'un Moi et d'un Surmoi groupal qui réussit enfin "à solder Rachid". C'est-à-dire repousser dans l'inconscient les éléments projectifs que Rachid a déposés au sein du groupe. Souvenons-nous :

1. Des interventions de Rachid, dans le sens d'une décharge pulsionnelle, verbale ou agie.

2. Des excréments laissés très régulièrement dans les toilettes afin que d'autres tirent la chasse d'eau à sa place, etc.

Autant d'éléments qui nous confortent dans l'idée d'une utilisation massive de l'objet groupal par Rachid comme d'un réceptacle. R. ROUSSILLON soulève "le problème d'être ainsi utilisé comme *poubelle, waste disposal*" et "comme matière à symboliser" (ROUSSILLON, 2011, 29). Il décrit ainsi un transfert particulièrement violent, surtout quand les problématiques narcissiques-identitaires sont impliquées.

Autrement dit, Rachid laisse des traces d'autant plus profondes qu'elles appartiennent à un registre archaïque identitaire et qui mobilisent donc chez les sujets en présence un travail psychique intense. Souvenons-nous de la somnolence de José et Dylan au moment de l'agression de Tom. Ceci indiquerait un court-circuit de l'appareil psychique ne pouvant plus suivre, dans le traitement des pulsions agressives de Rachid. Le flux, trop important, ne peut plus être élaboré. La défense change de registre et plonge alors dans l'évitement et l'anti-symbolisation.

Dans cette perspective, l'amnésie du groupe peut aussi s'inscrire comme mécanisme de défense contre un sujet absent mais toujours présent. Un Moi groupal désormais suffisamment fort pour solder les éléments pulsionnels déposés par Rachid sans avoir recours au court-circuit psychique. Dit autrement, nous pouvons faire l'hypothèse que l'absence du Ça débordant de Rachid reconfigure l'activité du Ça groupal en l'affaiblissant, permettant un rééquilibrage entre instances psychiques, autorisant le refoulement à opérer.

Lorsque José nous dit : "Le monsieur, il se souvient...il écrit tout", cela pourrait impliquer la présence d'une instance surmoïque à la manœuvre, plaidant pour un refoulement réussi. La représentation pulsionnelle problématique plonge dans l'inconscient, à savoir dans le verbatim du scribe silencieux.

- **Procédés d'évitement du conflit ou contre-investissements de type rigide ?**

Pendant toute la suite de cette séance, les échanges se traduiront par une grande platitude, des phrases courtes, une pauvreté dans les associations. Chacun des participants restant dans un petit périmètre à forte dimension narcissique : on ne compte pas les débuts d'intervention tels que "moi je regarde telle ou telle série..." sans approfondissement sur les dimensions latentes. On reste à la surface de l'expérience vécue, et le récit des jeunes reste donc plutôt descriptif et court plutôt qu'interprétatif et engageant.

Les jeunes parlent des séries qu'ils regardent : les procédés d'élaboration du discours

surinvestissent la réalité externe avec notamment beaucoup de référence au sens commun, à la morale. L'intellectualisation y est aussi très présente ("je sais", "j'ai vu", etc.). Ici se pose la question de distinguer ce qui relève de l'évitement du conflit et ce qui relève des procédés névrotiques rigides ? Dans les deux cas, la mise à l'écart du pulsionnel semble être de mise. Le surinvestissement de la réalité externe est-il ici de l'ordre de l'anti-symbolisation, d'une abrasion du pulsionnel ? Ou est-ce un contre-investissement permettant de déplacer le flux pulsionnel sur une représentation plus lisse (les séries) ?

L'amnésie groupale du début de séance semble nous orienter plutôt vers un mouvement de refoulement puissamment à l'œuvre durant ce groupe de parole. Dans la continuité de ce mouvement, il est probable que la superficialité des échanges soient plutôt de l'ordre du contre-investissement de la pulsion et non de processus anti-symbolisants. Du moins, c'est notre hypothèse même si des mouvements de type "limite" sont bel et bien présents au sein du groupe. Cette superficialité donne au groupe une tonalité conversationnelle, légère et finalement agréable, donnant une impression de faible conflictualité, contrastant fortement avec les séances en présence de Rachid. L'échange est devenu un verbiage lisse où l'expression d'affects est finalement écarté au profit d'un discours basé sur le savoir : "moi je sais, moi j'ai vu".

Une autre impression tenace émanant de l'observation de ce groupe de parole est l'absence de colonne vertébrale, de structure, contrastant avec les séances en présence de Rachid. Le groupe n'a plus à s'organiser autour de la rigidité physique et psychique de Rachid. Paradoxalement, on se rend compte maintenant des qualités unifiantes que conférait cette rigidité au groupe. Une force dominatrice d'emprise et du même coup d'influence centripète sur ses membres. L'impression est donc ici celle d'une entité groupale flottante, ayant perdu son centre de gravité.

Parce que le groupe n'est plus soumis au débordement pulsionnel de Rachid, dit autrement, parce qu'il n'a plus à assumer ce rôle d'étayage d'une organisation pulsionnelle centrée sur l'analité, et qui sollicite nécessairement des angoisses archaïques importantes, la mise au travail psychique collective est totalement transformée. L'hypothèse ici, en l'absence de Rachid, est une reprise de contrôle après-coup des éléments pulsionnels :

- soit par des procédés limites d'évitement du conflit, visant à réprimer la pulsion par un discours inhibé, expurgé de toute conflictualité.
- soit par des procédés rigides et donc névrotiques, se cantonnant à naviguer

paisiblement sur des références externes, ayant recours aux éléments fictifs des séries TV, et à l'intellectualisation. Nous penchons plutôt pour la deuxième option. Celle-ci procède par éviction des représentations problématiques du champ du conscient : un désinvestissement de la représentation pulsionnelle anxiogène qui est alors contre-investie sur d'autres représentations pulsionnelles plus simples à gérer.

ENGAGEMENT DE NON PLAGIAT

Je, soussigné Xavier BESNARD, déclare être pleinement conscient que le plagiat d'un document ou d'une partie d'un document publié sur toutes formes de supports, y compris l'internet, constitue une violation des droits d'auteur ainsi qu'une fraude caractérisée. En conséquence, je m'engage à citer toutes les sources que j'ai utilisées pour écrire ce mémoire.

Signature :

A handwritten signature in blue ink, consisting of a series of loops and a final upward stroke, followed by a horizontal line underneath.

La commission pédagogique du Master de Psychologie Clinique, Psychopathologie et Santé Mentale de l'Université Paul Valéry – Montpellier III, en limitant le volume du mémoire de recherche à 30 pages (hors annexes, page de garde, sommaire et bibliographie), impose à chaque étudiant une exigence de rigueur et de concision. Dans l'esprit d'une publication scientifique (article d'une revue spécialisée ou chapitre d'ouvrage) il est demandé aux auteurs de spécifier leur rationnel théorique, de présenter le corpus de données de manière synthétique et/ou en sélectionnant les éléments les plus significatifs en référence à la problématique ainsi qu'à la méthodologie clairement identifiées.

Résumé :

Cette recherche interroge les modalités de traitement du pulsionnel chez un sujet adolescent porté par des mouvements psychotiques, en contexte groupal. Elle étudie l'interaction de trois grands organisateurs : l'adolescence et son éprouvé sexuel "explosif", le mouvement psychotique et ses différentes modalités, et le cadre groupal, à la fois comme activateur du pulsionnel et source majeure d'étayages. Elle s'appuie sur une observation clinique, portant à la fois sur la dimension discursive et sur les dimensions infra-verbales, d'un sujet psychotique participant à un groupe de parole. Le dispositif nous révèle une organisation psychique débordée par le retour des éprouvés originaires catastrophiques, agissant comme d'authentiques objets internes persécuteurs. Des éprouvés précoces de passivation qui seront l'objet d'une attaque massive de l'adolescent. L'auteur mettra en évidence une mobilisation défensive hybride, combinant trois mouvements distincts : le premier opérant par des réaménagements à l'intérieur même du mouvement libidinal, le second opérant dans toute la destructivité du registre primaire, et le dernier visant à trouver un lieu d'inscription externe à ces contenus afin de relancer leur métabolisation.

Mots clefs : *psychose pubertaire/infantile, fantasme passif/passivation, éprouvé sexuel pubertaire, destructivité, identification projective.*

Abstract :

This research questions the modalities of drives' processing in an adolescent crossed by psychotic movements, in a group context. It studies the interaction of three major fields : adolescence and its explosive sexual perception, the psychotic movement and its different modalities, and the group environment, both as drive activator and source of substantial psychic supports. It relies on a clinical observation, which focuses on both verbal and non-verbal dimensions, of a subject participating in a listening group therapy. The observation reveals a psychic organization overwhelmed by early traumatic experiences of passivation, operating as genuine persecutive internal objects, which will be massively attacked by the subject. The author highlights a hybrid defensive mobilization, combining three different psychic movements : the first one operates inside the libidinal movement itself by reframing it, the second one operates through a destructive movement driven by primary processes, and the last one aims at finding external locations for these internal objects to be metabolized.

Key words : *pubertal/infantile psychosis, passive fantasy/passivation, pubertal sexual perception, destructivity, projective identification.*